This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at http://books.google.com/

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

Vet. Fr. II A. 140

TAYLOR INSTITUTION

DOMINUS ILLUMINATIO MEA

le père Fidele . Capucin
Anonyme B. 500 T. 1er

Kel

le P Fidèle

Soudure angulaire

CARACTERES

OU

RELIGION

DE CE SIECLE.

Ut Religio propaganda etiam est quæ est conjuncta cum cognatione naturæ, sic erroris stirpes omnes ejiciendæ. Cic.

A BORDEAUX,

Chez JEAN CHAPPUIS, Imprimeur de la Cour de Parlement, Fossés de Ville.

M. DCC. LXVIII.

Avec Approbation & Privilege du Roi.

INSTITUTION
31 JUL 1962
OF OXFORD
LIBRARY

PRÉFACE.

CE Livre méritait toute mon application par la nature des matieres que j'y traite. Les ſoins qu'exigeait leur développement ne ſeront pas entierement perdus : l'Auteur Chrétien recueille toujours le fruit de ſon travail, lors même qu'il travaille en vain pour les autres. Il pourrait néanmoins être mieux récompenſé de ſa peine : ſon zele à inſtruire eſt ſa propre inſtruction, ſon plaiſir & ſa gloire: mais ſon cœur fixe un objet plus tendre & beaucoup plus important, c'eſt le bonheur de faire

connaître & respecter la vérité. Je n'ai pas eu l'idée de me flatter d'un tel succès : j'ai même douté si l'on voudrait prendre la peine de lire cet Ouvrage : le titre que je lui donne est d'un trop mauvais présage dans un siecle où il suffit d'écrire sur les droits de la raison pour devoir se contenter du mérite d'avoir écrit. Mais je préviens les partisans des lectures profanes que je ne dois point les ennuyer : je décris les crimes de l'humanité : pouvais-je mieux flatter leur goût, qu'en leur procurant le plaisir d'appliquer malignement aux autres des traits qui peignent leur propre caractere? Ces applications obliques mettront mes portraits à l'abri de toute interprétation odieuse : mon lecteur même qui peut-être reconnaîtra le sien, rendra

justice à la simplicité de mes intentions : j'écris des choses qui doivent l'humilier, & je ne sçais pas qui les doit lire.

Le premier objet de tout Ecrivain est de rendre les hommes meilleurs : la seule peinture de leurs vices n'est pas capable de faire en eux ce changement ; nous vivons dans un siecle où l'on rougirait, si je puis parler ainsi, d'avoir honte d'être vicieux. J'ai cru devoir ajouter les maximes aux caracteres, je veux dire les oracles de la vérité, les regles des mœurs & de foi, les loix invariables de la raison, les inductions du raisonnement, les inconséquences de l'impiété & même du libertinage, Juges équitables & terribles qui par la conviction du crime impriment la crainte &

même le repentir dans l'ame du criminel.

L'homme est naturellement fait pour la Religion. Son cœur, son esprit, son corps, ses pensées, ses projets, ses travaux, tout en lui se rapporte à Dieu dont le pouvoir suprême lui fait sentir sa dépendance ; & il ne peut s'endormir sur la nécessité & le véritable esprit de ce culte sans oublier qu'il est homme. Mes remarques seraient bien propres à réveiller en lui les sentimens de la belle humanité ; elles sont un extrait de la Religion même : mais je l'avertis qu'il lui faut d'autres yeux que ceux du corps pour les lire. Elles n'ont pas toutes cette précision laconique qu'exige la simplicité des oracles chrétiens : je leur donne quelque-

fois de l'étendue : elle m'a paru nécessaire dans ce siecle où l'incrédulité, fille de l'ignorance, a besoin d'instruction, & où l'incrédule veut des dissertations & non des articles de foi pour éclaircir ses doutes.

S'il était permis de dire toutes les vérités, je dirais que la contagion de l'esprit & du cœur est aujourd'hui presque générale, & qu'il y a peu de Chrétiens qui n'aient lieu de se reconnaître à quelqu'un des caracteres répandus dans ce Livre : il n'y en a donc pas beaucoup qui le liront d'un œil favorable & serein ; à peine le sage souffre qu'on le reprenne dans ses défauts. Mais la cause de la vérité est préférable à tout autre intérêt ; & je n'ai pas dû faire grace à l'irréligion en

faveur de mon amour propre : je reſſemblerais à quelques Ecrivains que je dépeins dans cet Ouvrage : ils cherchent moins à corriger les hommes qu'à faire dire d'eux qu'ils ont bien écrit ; je conſens que l'on diſe de moi que j'ai mal écrit, pourvu que les hommes ſe corrigent.

TABLE DES CHAPITRES.

De Dieu,	page 1.
Du Culte,	40.
De l'Ame,	67.
De la Vertu,	95.
De la Nature,	123.
De la Philosophie,	144.
De l'Ignorance,	166.
Des Esprits forts,	188.
De l'Esprit de parti,	217.
Des Libelles,	238.
Des Mœurs,	264.

¶ Il y a des créatures; donc il existe une cause premiere qui leur a donné l'être, qu'elles ne pouvaient pas sans doute avoir d'elles-mêmes : elles auraient eu l'existence avant d'exister. Cet Être créateur, le premier de tous les êtres, & par lui-même indépendant de tout autre être, ne peut pas avoir eu de commencement; parce que s'il n'était pas de toute éternité, il eût été un temps où ce qui n'existait point aurait eu le pouvoir de se donner l'existence, où le pur néant, c'est-à-dire la négation totale de tout être, aurait pu produire un être actuellement existant; ce qui est impossible. Remonte, ô homme, à l'origine primitive des êtres, si tu veux connaître la Divinité ! ton esprit découvrira malgré toi l'existence & l'éternité d'un premier Être, auteur nécessaire de tous les êtres, par qui tu as été fait homme.

¶ Tu te trompes, imbécille Païen ! toute la nature n'est pas pleine de Dieux; tes Divinités sont, tout au plus, des créatures comme toi. Un Dieu créé par un autre Dieu, est un Dieu imaginaire; il dépendrait du Dieu qui l'aurait créé, par conséquent il ne

RELIGION DE CE SIECLE.

DE DIEU.

Qu'a fait Dieu à ce siecle philosophique, pour en être si indignement outragé dans ses Saints, dans la personne de son Christ, dans sa suprême Divinité ? Ne dirait-on pas que nous avons résolu de renouveller la guerre des Titans ! Il est écrit que Jupiter, qui n'était qu'un homme, foudroya la race des impies : il sera écrit que si notre impiété demeurait impunie, l'Être tout-puissant dont nous faisons l'objet de nos mépris, & que nous appellons le *Dieu du Ciel*, ne serait pas même un homme égal à Jupiter.

philoſophique poſſede ſeule les deſcendans de cette illuſtre race ?

¶ Il n'y a que la vertu qui puiſſe faire deſirer qu'il y ait un Dieu : le ſeul vice eſt capable d'étouffer ce deſir, & même de faire confuſément douter s'il exiſte. Le péché conduit à l'aveuglement de l'eſprit, l'aveuglement de l'eſprit à l'impiété, & l'impiété eſt le comble de l'extravagance.

¶ Qu'eſt-ce que Dieu ? Cette demande, dans un ſens, eſt extravagante ; c'eſt vouloir renfermer dans un petit vaſe l'immenſité des cieux. L'homme n'a pas bien examiné la portée de ſon eſprit, en faiſant une pareille queſtion. Sçaches plutôt ce que tu es, mépriſable limon de la terre ! confronte la grandeur de la Divinité avec la petiteſſe de ton néant ; & ſi tu peux, meſure la diſtance qui les ſépare. Être immenſe ! Être infini ! plus je te connais, plus j'apperçois la profondeur de ma baſſeſſe ; mon exiſtence s'anéantit à mes yeux à l'aſpect de ta majeſté. Dieu des Dieux ! Être de mon être ! quelle intelligence peut penſer à vous ſans confuſion d'eſprit ! Tout vil mortel que je ſuis, je ferais ſemblable à vous, ſi je pouvais vous comprendre.

¶ Un jeune Monarque assis sur le premier trône du monde, bon, sage, puissant, magnanime; portant dans ses veines le plus pur sang des Cesars, sur son front la douceur & la majesté des Graces; n'ouvrant la bouche que par l'inspiration du Génie, & dont les paroles sont autant d'oracles; faisant de ses sujets autant de favoris, & de ses favoris des enfans; fixant d'un regard la victoire sous ses étendards, tandis que son bras vainqueur affermit l'empire de l'ennemi vaincu; choisissant chaque Ville de Province pour la Capitale de ses États; visitant tour à tour ses peuples par le seul plaisir de les voir, & laissant par-tout des monumens de sa magnificence: ce Monarque admirable, & cent mille Monarques comme lui, sont comme le néant auprès de Dieu.

¶ Le desir de sçavoir ce qu'est l'Être suprême, n'a servi qu'à tromper les siecles profanes sur l'idée qu'ils devoient avoir de la Divinité. En vain on sonda la profondeur de ses attributs; les mysteres de Dieu furent toujours des mysteres: celui qui disait, Il y a plusieurs Dieux, s'est trompé, ainsi que celui qui dit aujourd'hui, Il n'y

a qu'une perſonne en Dieu : & les découvertes que l'on a faites ſur l'eſſence & les opérations intrinſéques de la Divinité, prouvent tout au plus que les ſages de la terre ne ſont que des mortels ignorans. Dieu ſeul pouvait nous donner, à certains égards, une idée diſtincte de ce qu'il eſt, comme en effet il nous l'a fait connaître : mais nous avons cru que ſa parole ne nous ſuffiſait pas : nous avons ſubſtitué les lumieres de notre eſprit à l'authenticité de ſes oracles : malheureuſement nous nous ſommes égarés dans le vertige de nos penſées ; & tout ce qu'on peut dire de ce ſiecle par rapport à la connaiſſance de la Divinité, c'eſt qu'aujourd'hui comme toujours la plupart des hommes joignent la témérité à l'orgueil, l'ignorance à la témérité, & le blaſphême à la ſtupide ignorance.

¶ Un des moyens pour connaître ſi Dieu eſt la vérité même, eſt d'examiner ſi tout ce qu'il a dit s'eſt accompli. Nous le comprendrons mieux encore, ſi nous penſons qu'il eſt Dieu. Comment concevoir que la parole d'un Dieu ne ſoit point fondée ſur la vérité ? La vérité a ſes caracteres

d'honneur, comme l'imposture à ses marques d'infamie: elle est donc un attribut de l'Être suprême, qui réunit nécessairement toutes les perfections possibles.

¶ Platon ne voulait pas qu'on demandât ce qu'étaient les Dieux; il craignait que la demande ne fût injurieuse à la grandeur de leur majesté: nous, par un privilege philosophique que n'avaient pas les Platoniciens, nous entreprenons d'analyser l'essence & les conseils d'un Dieu. Les Païens sçavaient en quelque sorte respecter la Divinité, & nous ne pensons pas que notre téméraire curiosité l'outrage. Mais si nous avons de la raison, comment ne comprenons-nous pas qu'il y a moins de disparité entre l'instinct de l'animal & le génie de l'Ange, qu'entre l'esprit humain & l'Intelligence infinie?

¶ Vous vous trompez, Dieu n'est pas ce que vous dites. Pouvez-vous définir un être que vous ne connaissez pas? Un Être qui tout ensemble est un & tout, n'a pas même proprement de nom. Dieu est *celui qui est*; voilà sa véritable dénomination: & *celui qui est*, est un Être beaucoup moins

compréhensible que l'être qui n'est point, & qui ne peut pas exister.

¶ Plus l'esprit de l'homme se perd dans l'abyme de la Divinité, plus il connaît par son ignorance même ce que c'est qu'un Dieu : il comprend que ce Dieu doit surpasser tous les êtres en excellence, par cela même que sa grandeur est incompréhensible. Mais quoiqu'il connaisse la supériorité de son rang sur tous les êtres, néanmoins l'essence de cet Être admirable est toujours infiniment au dessus de sa connaissance. Non, l'homme qui d'un même coup d'œil compterait toutes les étoiles du ciel, qui d'un trait d'imagination parcourrait toutes les classes des êtres existans, qui pénétrerait en un instant la pensée de toute créature intelligente, ne pourrait pas comprendre ce que c'est qu'un Dieu. *Je ne résoudrai jamais, ô Prince, votre question sur la Divinité*, disait Simonides à Hieron : *plus la grandeur de Dieu se développe à mes yeux, plus elle se cache sous le voile de l'obscurité.*

¶ La Divinité est l'objet de votre science & de votre amour : abandonnez-vous sans mesure aux transports

de votre cœur ; il vous est permis d'avoir un amour infini pour un Dieu qui mérite seul d'être infiniment aimé. Mais réprimez l'impétueuse ardeur de votre esprit ; il vous est défendu de chercher à connaître parfaitement un Dieu qui ne peut être connu que de lui seul.

¶ Quel Dieu que le Dieu du ciel ! plus grand que la grandeur même ; plus immense que l'immensité même ; plus riche & plus magnifique que les richesses & la magnificence même ! Dieu tout-puissant, qui de son doigt crée les univers, & d'un signe de tête les anéantit ; qui tient en main le sceptre de tous les siecles ; & qui d'un seul pas mesure l'éternité ! Dieu terrible, qui convertit chaque étoile en autant de mille foudres : il souffle, aussi-tôt toute la nature est en feu, & ses ennemis dans le néant ! Dieu aimable, la splendeur des astres est à peine un rayon de sa beauté ; la tendresse & la douceur sont peintes sur son front ; il est la source de tout amour ; c'est par lui que tout cœur soupire, comme son sein est le centre de tous les cœurs. Le firmament est une voûte admirable, le soleil un astre

brillant, les Anges des intelligences célestes, l'homme une créature immortelle; toute la nature est, pour ainsi parler, un ouvrage enchanté: Le Dieu du ciel est Dieu.

¶ Je ne sçais pas de laquelle des deux choses je suis le plus intimément persuadé, ou de la réalité de ma propre existence, ou de l'existence d'un Être invisible, incomparablement plus grand, plus juste, plus sage & plus intelligent que moi.

¶ *Théogene* compose, dit-on, un ouvrage sur l'athéisme: l'idée d'un Être nécessaire, sans commencement ni fin, surpasse la sphere de son génie: il a résolu de démontrer la chimere de l'existence d'un Dieu. L'entreprise est hardie; mais *Théogene* est capable de tout oser: il sçait déjà que le systême des idées innées n'est qu'un songe logique; & quoique ses yeux soient ouverts comme ceux des autres hommes, il est physiquement sûr que jamais l'idée de la Divinité n'est entrée dans sa tête par le ministere des sens. D'ailleurs, *Théogene* joint à l'ardeur de l'étude un admirable feu d'imagination; on dit qu'il a de l'esprit comme un démon, & qu'il est cons-

tamment attaché à son attelier philosophique depuis le premier jusqu'au dernier quartier de la lune. Quoi qu'il en soit, *Théogene* ne croit pas en Dieu : mais de-là que s'ensuit-il ? Est-ce à dire que Dieu soit renversé de son trône, parce qu'il y a des hommes qui ont perdu l'esprit ? Ce monstre d'incrédulité mériterait quelque discussion, si *Théogene* était homme de bien, ou du moins homme sensé. Prouve-moi que tu es animal raisonnable ; je convaincrai ton animalité même que sans l'existence d'un Dieu, ni les hommes, ni les bêtes n'eussent jamais existé.

¶ Le ciel & la terre, dont le spectacle publie la gloire d'un Dieu, sont des oracles qui ne peuvent point mentir. Interroge, impie, les oiseaux de l'air & les animaux des forêts : ils t'apprendront ce que tu dois penser de la Divinité. Si tu n'entends point leur langage, interroge ton ame : elle te dira que l'existence, la grandeur & la bonté de Dieu sont le plus intime témoignage de ton propre esprit. Si tu es sourd à ta propre voix, la beauté de ton front m'a trompé ; je ne croyais pas trouver la bête sous la figure de l'homme.

¶ L'impuissance des impies à prouver qu'il n'y a point de Dieu, me fortifie dans la certitude où je suis que véritablement Dieu existe. La crainte de tomber entre les mains d'un Dieu juste & terrible, fait desirer qu'il n'y ait point de Dieu: il reste à sçavoir si ce desir détruit en effet la Divinité. Il est plus naturel de conclure qu'on n'affiche l'athéisme que parce qu'on est coupable de quelque forfait qui mérite un châtiment éternel. Ote tes passions, ôte tes crimes, ôte ta malice obstinée, le plus doux plaisir de ta vie sera de penser qu'il existe un Dieu.

¶ Comment, avec tant d'esprit & de discernement, des lumieres si pures, une érudition si vaste, une si pleine confiance dans l'étendue & les subtilités de notre génie, sommes-nous si ignorans dans la science de Dieu, la plus naturelle, la plus claire, & la plus utile de toutes les sciences! O crime de la nature! Dieu est le seul Être vraiment digne d'être connu, & Dieu est la seule chôse que nous négligeons de connaître!

¶ Que faisait Dieu de toute éternité, seul, renfermé en lui-même, sans trône, sans Anges, sans univers?

Il préparait des tourmens aux eſprits curieux qui devaient faire une queſtion ſemblable.

¶ Le ſyſtême du haſard a banni de la tête des hommes l'idée & le ſouvenir de Dieu. Ils ont ſubſtitué la chimere à la Divinité dans la création de la nature, & dans les heureux ou fâcheux événemens de la vie ; & pour mieux fonder l'empire de cet Être imaginaire, ils lui ont donné le célebre nom de *Deſtin*. Nous ne demanderons point comment le haſard, ſans figure, ſans ſentiment, ſans exiſtence, a pu former un monde ſi admirable ; ni comment, ſans ſouffle & ſans bras, il arme chaque jour contre nous les élémens : nous dirons tout au plus que le ſyſtême de l'homme *machine*, aujourd'hui ſi accrédité, a pour lui, par rapport à certains incrédules, le préjugé de la vraiſemblance ; & que l'eſprit de ces hommes qu'on ſurnomme *Philoſophes*, ceſſe, ce ſemble, de rendre impoſſible l'exiſtence de la chimere.

¶ Les profonds myſteres de Dieu ont pour témoignage de leur vérité les ſecrets impénétrables de la nature : les merveilles étonnantes de la nature

blaſphêmes avec le mérite & la gloire même de ſes ouvrages ? Suis-je donc un Être ſi bizarre, moi qui créai de ma main ces hommes illuſtres dont tu reſpectes la mémoire, & que tes peres choiſirent pour leurs Dieux immortels ? Si je ſuis homme comme toi, comment donc mon bras cache-t-il la puiſſance d'un Dieu ? Et ſi je ſuis Dieu, comment mon cœur peut-il être l'eſclave des vices de l'humanité ?

¶ L'idolâtre croyait que la Divinité réſidait dans une ſtatue de pierre, & nous l'accuſons de ſtupidité : que dira la poſtérité de nous, qui la réléguons dans les eſpaces imaginaires ? Mon preſſentiment eſt fondé, s'il eſt vrai que nous ne jugions des choſes que par le témoignage des ſens extérieurs. Imbécilles que nous ſommes ! ne croyons-nous point que l'ame, le paradis, l'enfer, & même la Divinité, ſont des êtres de raiſon, parce que nous ne les voyons pas ? Eh ! ſi nos lumieres & nos affections n'ont pour principe que l'expérience des ſens, c'eſt donc de notre part une erreur d'imagination lorſque nous diſons que notre eſprit penſe, puiſque

très-certainement nous ne voyons pas nos pensées ? Dis-moi, homme ! qui donne le mouvement à ton bras ? C'est mon ame & ma volonté. Il y a donc en toi des puissances réelles que tu ne vois pas.

¶ Pour connaître Dieu autant qu'il est possible de le connaître, il faut quelque chose de plus que de l'esprit : l'humilité du cœur découvre en lui ce qui échappe à la sublimité du génie. *Ariste* a dressé une chronologie exacte des principales familles de l'Europe, & de tous les Rois du monde ; il sçait même par routine les noms d'un millier d'astres, dont il contemple toutes les nuits la marche ; mais il ne peut comprendre, ni même croire qu'il puisse y avoir trois personnes en Dieu. Descends du haut de la voûte céleste dans la profondeur de ta bassesse ! c'est en rentrant dans ton propre néant que tu peux espérer de monter jusqu'au trône de l'Eternel !

¶ Dieu n'a fait briller à nos yeux l'éclat de sa Divinité qu'autant qu'il le fallait pour assurer notre bonheur ; des connoissances plus sublimes nous étaient inutiles, & n'eussent tout au plus servi qu'à contenter notre curio-

ſité : pourquoi donc cherchez-vous en Dieu ce qu'il n'a pas cru devoir vous faire connaître, & qui ne vous rendrait pas meilleur, quand bien même vous le connaîtriez ?

¶ Contentons-nous de connaître en Dieu ce que lui-même nous en a appris ; toute autre connaiſſance pourrait être pour nous une occaſion de ſuperſtition & de blaſphême. Nos curieuſes recherches n'iront pas plus loin, ſi nous penſons, avec un célebre Philoſophe, qu'il y a du danger de parler de cet Être inviſible & ſuprême, lors même que nous diſons la vérité.

¶ La penſée en Dieu eſt Dieu : la penſée en Dieu eſt donc auſſi profonde que ſa divinité. Quelle contradiction dans l'homme, de ſe laiſſer accabler ſous le poids de ſon eſſence incompréhenſible, & de vouloir ſoumettre aux caprices de ſon orgueil les reſpectables profondeurs de ſes oracles !

¶ *Théotime* n'entend rien dans les affaires. Depuis plus de vingt ans il exerce la charge de Magiſtrat, & il n'a lu ni Code, ni Digeſte : le droit & le fait ſont une diſtinction trop ſubtile, qu'il n'a jamais pu faire entrer dans ſa tête : il n'a pas même aſſez d'eſprit

pour comprendre qu'un chacun est maître chez soi, & qu'il est de son intérêt de ne pas abandonner sa maison au pillage. Cependant *Théotime* est Déiste, c'est-à-dire, l'oracle & l'interprete des conseils de la Divinité: il mesure avec son compas les droits & le pouvoir d'un Dieu; il tourne & retourne son trône jusqu'à ce qu'enfin il l'ait dressé à sa fantaisie; il décompose son essence, d'où il retranche les attributs, comme qui sépare un corps d'avec un corps; il fait passer en revue tous ses ouvrages, & il en est peu qui ne lui paraissent ou inutiles ou mal assortis. Nous voudrions voir un prodige : en est-il de plus étonnant que *Théotime*, vrai étourdi en matiere même de détail domestique, & modérateur suprême de l'empire d'un Dieu!

¶ Dieu a tout fait pour lui-même, jusqu'à l'impie, dont le malheur doit servir à faire éclater la sévérité & la gloire de sa justice.

¶ Nous serions bien surpris de voir les animaux assemblés comme en corps d'académie; faisant chacun leurs remarques sur l'esprit des loix humaines; donnant un peu plus de constitution

aux unes, & aboliſſant entiérement les autres; bornant juſqu'à un certain point l'autorité des Monarques ſur les peuples; voulant que les hommes & les bêtes ne compôſent qu'un même corps de ſociété; ramenant à de nouveaux principes la ſcience du gouvernement, le métier de la guerre, les arts méchaniques & libéraux. Ces animaux, académiciens réformateurs, ſeraient ſans doute la choſe du monde la plus extraordinaire : cependant, malgré la ſingularité de l'événement, nous voyons dans ce ſiecle quelque choſe de plus étrange; c'eſt la république des eſprits forts qui trouve à redire aux ouvrages d'un Dieu.

¶ Pourquoi faire le procès à la Divinité, en condamnant étourdiment les deſſeins de ſa ſageſſe & la conduite de ſa providence? Ne comprendrons-nous jamais que nous ne ſommes que des hommes; que notre prudence n'eſt que folie aux yeux de Dieu; & que le moindre privilege d'un ouvrier, & d'un ouvrier indépendant, eſt de donner à ſon ouvrage une forme ſelon ſes volontés! L'ouvrage le plus bizarre, & qui en effet déshonore la nature, ce n'eſt ni l'air embraſé, ni la foudre

brûlante, ni le riche sur le trône de sa fortune, ni le pauvre dans sa chaumiere; c'est l'homme, qui prenant la place du Créateur, retourne, bouleverse, refond l'univers physique ou moral, pour en construire un autre à sa fantaisie. Ajoute, mortel orgueilleux! une ligne sur ta tête; je croirai alors que tu as le pouvoir de donner une plus belle harmonie à la terre & aux cieux.

¶ Je ne dirai pas avec *Œdipe*, Dieu est bòn, il pardonne tout; ni avec *Cléonime*, Dieu est juste, il ne pardonne rien: j'outragerais sa justice en me confiant trop en sa miséricorde, j'outragerais sa miséricorde en redoutant trop sa justice; l'une & l'autre offense sont deux blasphêmes. Dieu possede tous les attributs qui constituent un Être essentiellement parfait: il est donc tout justice & tout miséricorde.

¶ Ne dis point dans ton cœur: Je pécherai encore, jusqu'ici mes crimes ont été impunis. Impie! la mesure de tes malheurs est comblée par ton impunité même: n'as-tu jamais ouï dire que Dieu se venge par un plus grand supplice de la lenteur de ses

plein de jours, dans l'impunité de ses forfaits, sans rétractation, sans restitution, sans repentir. *Arrias* est-il puni dans l'autre monde? Oui: le Dieu qui ne vengerait point le sang des justes opprimés sur la tête des tyrans oppresseurs, serait un Dieu plus chimere que le Dieu d'Epicure.

¶ Si Dieu n'était point juste, il ne serait pas Dieu; & s'il venge ses propres offenses, c'est parce qu'il est la justice même qui punit le crime, non par colere ou par ressentiment, mais par grandeur, par sainteté, & par droit de suprême puissance.

¶ La terre est pleine de la miséricorde de Dieu, & chaque instant est pour lui l'instant de sa miséricorde. Il n'en est pas de même de sa justice vengeresse: il y a des jours & des années qui ne connaissent point sa vengeance. Cet attribut de douceur & de patience a été pour l'impie un sujet de blasphême; il a dit dans son cœur: Non, il n'y a en Dieu ni courroux, ni justice. O bonté inéfable d'un Dieu qui dans l'homme préfere l'amour à la crainte, pour ne pas dire, au respect; qui aime mieux se voir outrager dans sa gloire de Dieu vengeur,

geur, que de se relâcher sur la tendresse de pere miséricordieux !

¶ Où s'enfuira l'impie, pour échapper aux poursuites d'un Dieu vengeur? Ciel, terre, mers, sépulcres, centre des abymes, tout est le trône de la Divinité. Ne va pas te cacher dans le néant ; Dieu a le pouvoir de faire de ton néant chimérique le sujet de ta malheureuse existence. Ecoute, & comprends: le seul asyle qui te reste, est dans le sein d'un Dieu propice.

¶ J'ai éclairé votre conduite: vous n'êtes ni Chrétien, ni Juif, ni Mahométan. L'ambition vous a fait monter à un poste où la concussion vous soutient: vous avez perdu d'honneur *Philon*, après avoir usurpé son terrein: votre femme se plaint que vous avez aliéné son privilege d'épouse, & qu'une impérieuse rivale opprime sa famille: vos repas sont autant de festins où vous offensez les regards des convives tempérans: on dirait que la loi n'est point faite pour vous, par votre zele à violer tous les devoirs de l'homme de bien. Je devine la cause de ces scandales: tous vos momens sont remplis par le régime d'une vie toute mondaine; il ne vous en reste pas un

ſeul pour penſer férieuſement qu'il y a un Dieu. Mais ſi jamais vous réfléchiſſez ſur un objet auſſi important, vous vous ſouviendrez que c'eſt un Dieu terrible qui aiguiſe ſon glaive comme la foudre, & qui en eſprit de fureur lave ſes mains dans le ſang de ſes ennemis.

¶ L'impunité du pécheur eſt tout enſemble, & la preuve certaine de la miſéricorde de Dieu, & le ſigne ſenſible de ſon courroux. Mais qui ſçait s'il ſuſpend toujours la vengeance, moins parce qu'il a réſolu de pardonner, que parce qu'il a juré de punir? Ce qui ne laiſſe point de doute, c'eſt que la punition du péché pendant la vie, prouve que Dieu a ſes jours de grace & de propiciation; & que l'impunité conſtante du pécheur prouve que la juſtice de Dieu attend quelque grand jour de vengeance pour le punir.

¶ Si Dieu voulait ſauver tous les hommes, tous les hommes ſeraient ſauvés. La conſéquence eſt juſte; mais on vous répond que ſi tous les hommes ne ſont pas ſauvés, c'eſt parce qu'ils mettent eux-mêmes des obſtacles à leur ſalut. Le crime ſeul rend l'homme indigne d'être ſauvé.

On ne peut pas dire que ce ſoit Dieu qui commet ce crime ; c'eſt l'homme qui, malgré l'amour & l'autorité d'un Dieu, s'obſtine à le commettre : l'homme eſt donc la ſeule cauſe de ſa réprobation. Comment dites-vous : Dieu ne veut pas me ſauver! Ne ſentez-vous point que vous péchez librement, & que ce n'eſt pas Dieu en vous ou malgré vous, mais bien vous-même, qui vous attachez volontairement au vice, incompatible avec le ſalut ? Veuillez ceſſer de faire le mal, Dieu ceſſera de vouloir punir éternellement votre méchanceté.

¶ Quand je vois, d'un côté, un homme de bien terminant le cours d'une vie toute ſainte par des jours de libertinage & d'impiété ; de l'autre, un vieux pécheur qui, après cinquante ans de crimes, vit & meurt en eſprit de vertu ; quelque étonnante que ſoit en effet la deſtinée de ces deux hommes, néanmoins la premiere idée qui ſe préſente à mon eſprit, eſt de penſer que Dieu eſt le maître de ſes dons. Mon jugement, quoique juſte, ne diſſipe pourtant pas tout-à-fait mon étonnement : je voudrais ſçavoir d'où vient que Dieu fait ainſi la

distinction des réprouvés & des Élus. Scrutateur téméraire des conseils d'un Dieu, attends donc que l'Arbitre de toute créature soit tenu de te rendre compte de ses volontés.

¶ Si la méchanceté des hommes est la cause des plus grands scandales, elle est aussi comme la source des plus sublimes vertus : presque tous les Saints se sont rendus illustres par leurs victoires sur la malice des méchans : il est donc de la providence d'un Dieu de permettre le mal, qui contribue souvent à relever la grandeur & le mérite du bien.

¶ Pourquoi accuser Dieu d'injustice? ses conseils sont au dessus de nos pensées. Suspendons notre jugement ; nous n'avons ni assez de lumiere, ni assez d'autorité pour le juger. Le jour viendra, où nous connaîtrons qu'il est en tout le Dieu de justice & de vérité.

¶ Dieu n'a rien à gagner ni à perdre avec les hommes ; les hommes ont tout à perdre ou à gagner avec Dieu. Si nous pouvions nous eonvaincre de cette vérité, nous cesserions d'avoir contre lui des soupçons injurieux, ou par rapport aux maux de la vie

présente, ou par rapport aux malheurs du siecle futur : nous attendrions de lui en esprit de patience le bonheur qu'il nous fait espérer, & que son seul amour l'a engagé à nous promettre : nous imiterions le courtisan ambitieux, qui avec autant de zele que de fidélité prévient en tout les desirs de son Prince : nous penserions sur-tout que malgré nos plaintes sur notre infortune présente ou à venir, Dieu sera toujours le même, c'est-à-dire, toujours heureux, juste, tout-puissant, toujours adorable; & qu'il nous convient de respecter en tout sa divinité, qui ne nous prescrit des loix que pour notre propre intérêt.

¶ *Zosime* s'est fait une brillante réputation par ses libelles contre Dieu, contre sa Religion, contre ses Ministres : tout-à-coup son nom est sorti du sein de son obscurité : ses écrits lui ont acquis le titre de grand homme, jusqu'au petit peuple, qui le met au rang des sublimes Génies. Ai-je besoin d'autre témoignage pour me convaincre que ce siecle cache les racines de l'impiété sous l'écorce de la Religion, & qu'il est las de vivre sous l'empire de la Divinité ? Misérables que nous sommes ! que deve-

nons-nous, si nous ne voulons le Dieu du ciel ni pour pere, ni pour souverain? Prétendons-nous rétablir sur le trône les dieux des nations, ces démons déifiés qui fonderent le regne du crime, & dont l'impudique tyrannie rendit les mortels victimes complices de leur enfer!

¶ Si je veux sçavoir l'idée qu'on a de Dieu, & les sentimens dont on est pénétré pour sa divinité, je n'ai qu'à considérer le cas que l'on fait des ames spécialement consacrées à son culte. Je ne conseille pas à *Sadoc* de marcher en public avant ou après *Genest*, s'il ne veut voir tout le monde faire outrage au Prêtre, en ne donnant le salut qu'au Comédien.

¶ Avant de se déclarer ennemi de Dieu, il conviendroit, ce semble, de se bien consulter, pour n'avoir pas lieu de se repentir de sa révolte. Quelle folie dans un Prince d'attaquer un Potentat son voisin, dont le seul regard est capable de le réduire en poudre, lui, ses légions, son trône, & toute sa race! Vous n'êtes point sage lorque sans réflexion vous prenez le parti de l'impiété. Êtes-vous assez fort pour résister à un Dieu, vous qui

tremblez au ſeul aſpect d'un homme auſſi timide que vous? Qui de vous deux a plus de courage & de puiſſance, ou vous qui ſerez bientôt couché dans un tombeau, ou Dieu qui ſubſiſtera éternellement ſur les débris des cieux écroulés?

¶ Quel homme oſerait pécher, s'il penſait que ſon cœur, ſa penſée, ſon crime, ſont ſous les yeux de Dieu; que ſon corps eſt moins intimement uni à l'eſprit, que l'immenſité divine ne pénetre ſon ame & ſon corps? Connais, pécheur, la vertu de Dieu, & frémis. La Divinité, dont le trône s'éleve au-delà des cieux, eſt réellement en toi, dans ton eſprit, dans ton cœur, dans tes yeux, dans tes mains que ſouille l'horreur de ton crime. Le crois-tu lorſque tu confies les plus noirs forfaits à l'obſcurité de la nuit, & qu'en te félicitant de n'avoir pas eu de témoin, tu dis en ſecret: Ne craignons rien, perſonne ne m'a vu?

¶ Quand vous m'aurez donné une notion claire de l'eſprit & de ſon union avec la matiere, que vous m'aurez dit comment l'ame s'étend de la tête aux pieds, & comment à la mort elle ſe

sépare des membres pour se renfermer dans le cœur expirant, je vous ferai comprendre comment l'immensité de Dieu remplit toute la terre, & par quel art sublime sa divinité se cache dans une nuée, dans un buisson, dans le sein d'une vierge sous la forme d'un enfant.

¶ Dieu est en tout & par-tout, dans le monde comme son créateur & son conservateur, dans les Anges comme leur félicité, dans l'Eglise comme son oracle & son espérance, dans l'homme comme son esprit, dans le juste comme son soutien, dans l'impie comme son juge & son supplice.

¶ Quels sentimens doit m'inspirer l'idée d'un Dieu qui a les yeux sur moi comme si j'étais le seul homme sur la terre; qui pénetre mes pensées; qui éclaire toutes mes démarches; & qui, dans toute la rigueur de sa justice, écrit le moindre de mes desirs dans le livre de mort ou de vie? Ma réflexion ne doit point vous surprendre; il est plus surprenant qu'il faille vous apprendre à connaître la Divinité. L'instant actuel en Dieu renferme le passé & le futur; l'un & l'autre sont présens à ses yeux comme s'ils exis-

taient : il connaissait de toute éternité les idées qui vous sont venues dans l'esprit depuis que vous êtes homme, & il se souviendra éternellement des soupirs que vous poussiez lorsque vous n'étiez qu'enfant. Cet attribut d'intelligence vous paraît inconcevable; mais en Dieu tout est incompréhensible; & il n'est pas moins de son essence de sçavoir ce que vous êtes, que de comprendre lui-même ce qu'il est. Vous cesseriez de penser, si la lumiere de son esprit n'éclairait votre pensée : il cesserait d'exister, si la moindre de vos pensées échappait aux lumieres de son esprit. *Tu te trompes*, vous dit l'antique Philosophe; *Dieu connaîtrait ta pensée quand bien même il ne penserait pas à toi, & il entend le son de ta voix avant même que tu parles.*

¶ Dieu n'est ni dans le mouvement, ni dans les tourbillons : si vous voulez sentir la réalité de son existence & même de sa présence, passez du tumulte des villes au silence des déserts.

¶ Est-ce par respect pour la Divinité que *Théonas* a toujours le nom de Dieu en bouche? Soit qu'il mente, soit qu'il dise vrai, c'est toujours au

nom de Dieu qu'il parle : le moindre sujet de la plus inutile conversation lui fait appeller à témoin tous les élémens ; il jure par les astres que le temps va changer, & il proteste par le Dieu du ciel, que le soleil est sur son midi : il lui semble qu'il ne se fait pas entendre, s'il ne confirme ses paroles par autant de sermens. *Théonas* s'est laissé séduire par le goût du siecle, qui a mis l'imprécation parmi les regles de l'éloquence. En effet, quoi de plus élégant que la diction rehaussée du ton impérieux & des graces pathétiques du blasphême? Cette invention de langage exécratoire serait heureuse, si Dieu n'avoit juré d'exterminer les profanateurs de son nom.

¶ Si l'on parle de ce qu'on aime, pourquoi n'aime-t-on pas Dieu dont on parle tant? Ce souvenir de Dieu prouve du moins l'impression de la Divinité dans tous les esprits, & rend l'homme inexcusable.

¶ Vous voudriez connaître Dieu? *Onesime* le voudrait aussi ; mais ni vous ni lui n'avez pas les yeux assez purs : cet objet admirable ne peut être distinctement apperçu que par des yeux invisibles, je veux dire les yeux

de la foi chrétienne; & avec eux on le voit autant qu'il peut être apperçu par de faibles mortels. Ne doutez point de ce que je vous dis : de plus incrédules que vous ont reconnu leur erreur, & pensent aujourd'hui comme moi : croyez seulement; vous éprouverez que je ne vous ai point trompé : vous accuserez alors *Onesime* de stupidité, comme je condamne moi-même votre égarement.

¶ Nous parlons souvent de Dieu; mais ce que nous en disons est si misérable, que les peuples qui ne nous connaîtraient pas nous prendraient pour des Hurons. La connaissance de Dieu a passé de vive voix jusqu'à nous sous la Loi ancienne, plus encore sous la Loi nouvelle : le pere disait à son fils ce qu'il avait vu, & le fils transmettait à ses enfans ce qu'il avait entendu; & si les siecles qui nous ont précédés n'avaient pas été croyans par la foi écrite, ils auraient dû l'être au moins par la tradition. Il ne faudroit aujourd'hui que deux événemens pour effacer de presque tous les esprits l'idée du vrai Dieu; l'un, que les Ministres de la parole divine se tussent; l'autre, que

tous les Livres saints fussent consumés par les flammes : nos commentaires impies sur l'essence de l'Être suprême, nos doutes sur la vérité de ses oracles, nos railleries sur la mission & le caractere de ses Prophetes, seraient pour nos descendans une tradition qui les ferait même rougir d'adorer la Divinité.

¶ Comment l'homme peut-il méconnaître la Divinité, comme s'il n'était point créature raisonnable ! C'est par la raison qu'il peut connaître l'existence d'un Dieu, la foule de ses attributs, sa toute-puissante autorité sur toutes les créatures. Elle lui apprend que tout ce que cet Être suprême a fait, doit être bien fait, puisqu'il est souverainement sage & souverainement saint : qu'il est sans doute le maître de dispenser ses dons à qui il lui plaît, comme il lui plaît, & quand il lui plaît ; & que puisqu'il a exalté l'homme au-dessus des autres créatures, il a droit d'exiger de lui & plus d'amour & plus de reconnaissance. Or, si nous substituons aux lumieres de cette raison la bizarrerie de l'esprit particulier ; si nous considérons la Divinité, non selon ce que

nous voyons qu'elle eſt, mais ſelon ce que nous voulons qu'elle ſoit, Dieu alors ne ſera plus qu'un Être imparfait; il ne penſera plus que comme l'homme & à la maniere de l'homme; il abandonnera les créatures à leur deſtinée, par le ſeul plaiſir de faire des malheureux; il ſera auſſi cruel dans ſon amour, qu'inconſtant & partial dans les bienfaits de ſa providence; nous voudrons concevoir l'idée d'un Dieu, & nous enfanterons une chimere. As-tu pu croire que je fuſſe ſemblable à toi, profanateur de mon nom, qui m'aſſocies aux Dieux d'argile & de bronze! Ne ſçais-tu point que mon glaive eſt plus étincelant que l'éclair, & que du midi à l'aquilon la nature frémit ſous mes pieds? Je ſuis le Dieu inconnu: comment donc, ſans me connaître, me compares-tu aux Dieux des nations? ou ſi les cieux publient ce que je ſuis, un Dieu comme moi, ſi puiſſant dans mon univers, & ſi magnifique dans ſes aſtres, peut-il ſervir de fable aux humiliantes impoſtures d'une créature comme toi!

¶ La foi en Dieu eſt le premier pas qui conduit dans les voies de ſa ſcience & de ſa crainte: c'eſt même

le craindre, que d'être intimement pénétré de la vérité de son existence. On peut parler de lui sans le connaître, on ne peut le connaître sans l'aimer: mais hâtez-vous de percer le nuage qui le cache; l'humanité a son déclin du côté de l'ame & du côté du corps : il est un âge où l'on n'a souvent ni assez d'esprit pour connaître, ni assez de cœur pour aimer.

¶ La connaissance de Dieu fait l'habile homme; sa crainte, & son amour font de l'habile homme un sage.

¶ Les hommes jugent de Dieu selon l'intérêt particulier qui les attache : le Souverain convient qu'il est grand en magnificence; le riche pense qu'il est aveugle dans ses bienfaits; le pauvre veut qu'il soit injuste dans sa providence; le jeune libertin croit qu'il est barbare dans ses loix; le vieux scélérat s'imagine qu'il est borné dans sa miséricorde; l'avare n'en dit rien, il n'y pense pas.

¶ L'homme est l'image de la Divinité : nous voyons l'effigie, le modele nous est inconnu; mais il est impossible à l'homme de ne pas sentir les liens qui l'attachent à cet Être

invisible : tout ce qu'il connaît de sagesse, de justice, de vérité, descend de Dieu : tout ce qu'il aime de vrai plaisir, de solide grandeur, de délicieux & d'immuable repos, a une liaison intime avec Dieu.

¶ La beauté des créatures & toutes les pompes de la terre sont pour un homme pénétré de la grandeur de Dieu, ce que sont pour un beau génie les jeux des enfans, ou pour un puissant Roi les amusemens du petit peuple. Amateur du siecle, cette vérité te paroît une énigme : j'excuse ton étonnement & ta méprise ; je parle d'une beauté que tu ne connais pas.

¶ De tous les objets sensibles à l'esprit & au cœur, la Divinité est celui dont la recherche est la plus dangereuse, le développement le plus pénible, la connoissance la plus nécessaire, le souvenir le plus tendre, & le commerce le plus doux.

DU CULTE.

LE Culte n'eſt point d'inſtitution humaine, il eſt le cri de la nature : l'eſprit de ſa loi l'emporte même dans le cœur humain ſur l'amour de la nature ; on a vu des meres ſacrifier aux Dieux leurs enfans : d'où peut venir cet attrait ſi doux, ſi tendre, ſi puiſſant, plus dominant dans l'homme que le penchant même, ſi ce n'eſt de l'impreſſion que fait dans ſon ame l'idée de la Divinité ?

¶ Qui a donné à ce ſiecle l'autorité de réformer ce que la raiſon a établi, & ce que les peuples de tous les climats & de tous les ſiecles ont cru devoir obſerver ? Eſt-ce que la nature & la Divinité ont changé d'eſpece conſtitutive depuis qu'il exiſte ? ou bien Dieu aurait-il attendu qu'il fût arrivé, pour faire connaître à la terre ce qu'il eſt & ce que nous devons être ! Nous avons un peu plus d'eſprit que l'idolâtre ; l'idolâtre avait une raiſon que nous n'avons pas. Je t'ai vu, Chavanon féroce ! fixant d'un œil

tendre & respectueux la majesté de ton idole, abattant ta face sur le pavé de son sanctuaire, prenant le glaive en main pour venger son outrage par le sang des profanateurs. La piété de ton culte a confondu mon irréligion. Je me suis dit à moi-même: Où sont donc ma Divinité, mon temple & mon encens? vois, impie! le Barbare est plus homme que toi.

¶ L'irréligion est un larcin que la créature fait à Dieu des droits qu'il a sur son cœur; & l'usurpation de l'autorité d'un Dieu est un attentat contre sa divinité. Si l'homme pouvoit s'être fait lui-même, ou n'avoir été fait que pour lui-même, il n'y aurait point, ce semble, d'inconvénient qu'il vécût selon ses volontés: il serait alors son législateur, son arbitre, l'objet de son espérance, & le centre de sa propre destinée. Mais tout en lui revient à un Dieu, comme au principe & à la fin de toutes choses; & ce retour inévitable lui prouve malgré lui la dépendance de tout son être. Qu'as-tu, ingrat! dont tu ne sois redevable à la magnificence de ton Dieu? Montre-moi les titres de ton indépendance, je te ferai voir la grandeur de ta

misere & la profondeur de ton néant.

¶ Dieu ne donne sa gloire à personne ; la suprême puissance est un titre inaliénable de sa Divinité ; & il regarderait comme l'ennemi de son cœur le Dieu qui voudrait être son semblable. Supposons que tous les êtres de concert se révoltent contre lui, le ciel, la terre, les Anges, les Démons, les hommes, les animaux ; certainement son œil ne verrait point d'un regard tranquille cette étrange révolte : il approuve donc que toutes ses créatures vivent sous sa loi, & il goûte un certain plaisir de les voir soumises à sa dépendance. Confondons les noms & les titres d'esclave, de maître, de Roi, de sujet, de Créateur, de créature, de nature, de Divinité, ou soumettons-nous au tribut d'hommage qu'imposent la grandeur infinie, l'autorité suprême, & la souveraine puissance.

¶ Tout me dit que je dois adorer Dieu ; le ciel, la terre, les abymes, tous les siecles, toutes les nations, tous les oracles, mon esprit, mon cœur, mon existence : le Déiste seul me dit que je puis m'en dispenser. La premiere & la seule impression que

fait en moi un paradoxe si frappant, est de penser que l'espece humaine ne produit pas toujours des hommes.

¶ Quand tu verras tous les autels démolis & leurs Ministres égorgés, les Livres saints réduits en cendres, les Temples consumés par la foudre, la race des justes ensevelie dans le tombeau de l'oubli; que tous les Oracles se taisent à Rome, à Jesusalem, à Maspha ; que les cieux cessent de publier la gloire du Tout-puissant; que la raison humaine se change en instinct; & que l'homme ne cache plus dans son cœur le desir de l'immortalité; alors dis, impie! que Dieu est trop grand pour jetter ses regards sur la terre, & que sa majesté suprême dédaigne l'hommage de ses créatures.

¶ O que l'univers est beau, dit *Cerinthe!* quel éclat, quelle harmonie dans tous ces corps de la milice céleste! ces fleuves, ces forêts, ces prairies brillantes, cette mer dont l'immensité s'étend jusqu'aux cieux! moi-même plus admirable que toutes ces beautés par la majesté de mon front, par la dignité de mon ame, par les délices de mon cœur! non, le spectacle de la nature tient tous mes

ſens ſuſpendus ! *Cerinthe* dit tout cela ; & il ne lui vient point dans l'idée que Dieu eſt l'auteur de tout ce qu'il admire. Spectateur imbécille ! n'as-tu donc aſſez d'eſprit pour comprendre que tes ſtupides tranſports ſont tout au plus en toi des ſymptomes de bête ?

¶ Dieu n'eſt ni la lune, ni le ſoleil ; il eſt le créateur du ſoleil & de la lune. Nous admirons les beautés de la nature, ſans penſer qu'elles deſcendent de Dieu, & que par conſéquent c'eſt lui que nous devons admirer. Que dirions-nous d'un homme qui donnerait des éloges à un ouvrage, & qui mépriſerait l'ouvrier ?

¶ Quoiqu'il ne faille pas moins de puiſſance pour créer un atome que pour tirer du néant un univers, il me ſemble au moins que je regarderois comme un Dieu l'homme qui aurait le pouvoir de former un Ciron, & pour un plus grand Dieu celui qui créerait un éléphant, & au-deſſus de ces Dieux celui qui de ſa main ornerait les cieux d'un nouveau ſoleil. Quelle idée dois-je avoir de ce Dieu qui ſans travail fit le monde entier, & à qui il ne faut que vouloir pour créer des millions d'univers infiniment

plus beaux que celui que j'admire ! Être des êtres ! la grandeur de ta puissance m'accable ; tout ce que je vois me force de croire en toi sans connaître ton essence : le Dieu qui ne m'opprime pas de son éclat, n'est pas ma Divinité ; tu es le seul Dieu que j'adore, parce que je ne puis te comprendre.

¶ La magnificence des cieux publie l'existence & la gloire de Dieu. Les merveilles de la nature devaient nous faire connaître son pouvoir & notre dépendance ; ainsi les Rois de la terre annoncent leur rang & s'attirent le respect des peuples par les marques extérieures de la royauté. Ici point de subterfuge : l'uuivers, témoin vivant de la Divinité, prouve invinciblement la nécessité du culte : Dieu a voulu se faire connaître en gravant quelques traits de sa majesté sur la face des astres : à penser même humainement, il n'a pas dû vouloir se faire connaître sans avoir eu le dessein de se faire aimer.

¶ Un Dieu qui par bonté recevrait mon offrande, seroit meilleur & plus aimable qu'un Dieu qui dans son indignation me rejetterait de devant sa face : Dieu accepte donc mes sacri-

fices, puisqu'il est souverainement parfait. Ne sépare pas, ô homme! cet attribut de perfection de l'idée naturelle que tu dois avoir d'un Dieu; tu ferais du Dieu du ciel une Divinité païenne: sçaches de quel Dieu je parle, avant de lui refuser ton encens.

¶ On compte jusqu'à trente mille Divinités à qui le paganisme offrit des sacrifices. Toutes ces Divinités avaient leur caractere distinctif & leur mérite personnel: l'Idolâtre attribuait la puissance à Jupiter, la force à Mars, la science à Apollon, à Janus la prudence; & il crut qu'à raison de son sublime attribut, chacun de ces Dieux méritait son encens. Qu'aurait-il fait, s'il avait connu un Dieu qui réunit en lui seul tous les attributs qu'il adorait dans la foule de ses Divinités? La foi nous apprend que les adorateurs du vrai Dieu jugeront un jour toute la terre: pécherai-je contre cette foi, si je dis qu'à son tour l'Idolâtrie sera le plus terrible Juge du Christianisme de nos jours?

¶ Un Roi terrible m'inspire la crainte, un homme aimable l'amitié, une touchante beauté la tendresse: quand bien même Dieu n'aurait que

le mérite de ses créatures, ne suis-je pas injuste de ne pas le craindre & de ne pas l'aimer? Mais d'ailleurs où est mon discernement? aveugle que je suis, n'ai-je donc assez de bon sens pour comprendre qu'en admirant l'excellence des créatures, je rends un secret hommage à la puissance du Créateur!

¶ Je ne sçais pas ce que c'est qu'un Dieu, mon imagination se perd dans l'abyme de tant de grandeurs. Mais je sçais qu'il existe un Être éternel, infini, tout-puissant, qui a créé le ciel & la terre; qui m'a donné un corps & une ame que je n'avais pas; qui est infiniment plus élevé au-dessus des créatures, que les créatures ne le sont au-dessus du néant: & cet Être, dont l'existence est pour moi aussi réelle & aussi sensible que la mienne propre, est le Dieu que j'adore sans le comprendre.

La Religion de tout un peuple qui devant Dieu s'abat sur ses genoux, qui célebre par des cantiques les grandeurs de sa Divinité, qui pousse vers le ciel des cris plaintifs qu'accompagnent des torrens de larmes, est le plus beau spectacle de la nature; &

si ce culte est inspiré par l'amour, Dieu ne voit point hors de lui de plus touchant spectacle. Rendons justice & louange à la Divinité: seroit-il possible qu'un Dieu par qui la tigresse s'attriste de la mort de ses petits, n'eût mis entre lui & nous qu'un ciel de bronze & d'airain?

Après la grandeur de Dieu, ce qu'il y a au monde de plus grand, est l'humilité de sa créature.

¶ Vous dites bien: Dieu n'a pas besoin de sa créature: la grandeur, l'immensité, la puissance sont à lui; & tous les êtres ensemble offerts en holocauste n'ajouteraient pas un rayon de gloire à l'éclat de sa majesté. Mais c'est à raison même de tous ses divins attributs que vous lui devez le tribut de votre culte: moins de gloire & d'indépendance ne le rendrait pas indigne de vos hommages; pouvez-vous les lui refuser parce qu'il a plus de grandeur qu'il n'en faut pour les mériter? Si vous êtes assez grand vous-même pour vous soustraire à son autorité, à la bonne heure, dissipez son encens: vous serez alors plus puissant que Dieu même; vous détruirez le rapport d'amour & d'obéissance

qui ramene néceſſairement les cauſes ſecondes au premier Être, les eſprits inférieurs à l'Intelligence ſuprême, la nature contingente à l'éternelle exiſtence de la Divinité.

¶ Il y a un rapport eſſentiel de ſubordination de l'être inférieur à l'être ſupérieur ; & Dieu, comme ſouverainement ſage, ne peut pas vouloir qu'il ſoit détruit : il doit donc vouloir, à titre d'Être ſuprême, que l'homme qui eſt ſa créature, vive ſous ſa loi.

¶ Il eſt auſſi impoſſible que la créature ſoit indépendante, qu'il eſt impoſſible que les rayons ſolaires exiſtent ſans ſoleil. Tous les êtres ſont ſous le domaine de Dieu, par-là même qu'ils tiennent de lui leur exiſtence : domaine qui s'étend ſur la liberté même de l'homme qui mépriſe ſa loi, & qu'il n'a créé libre que pour lui procurer le mérite de l'obéiſſance. Le pouvoir qu'a cet homme d'abjurer toute Religion, ne peut donc pas être un titre qui l'autoriſe dans ſon impiété ; au contraire, c'eſt une loi de plus qui lui preſcrit le devoir du culte, parce qu'elle lui fait ſentir la bonté de Dieu, qui pour ſon plus

grand bien l'a laissé maître de ses volontés. La subordination des créatures au Créateur vient de leur impuissance à se donner l'existence : la nécessité du culte envers le Créateur, vient de la grandeur de son être, & de la dignité de l'homme qui tient un rang distingué parmi les créatures.

¶ Le penchant qui malgré moi me porte vers Dieu, est un heureux penchant, & il ne peut venir que de Dieu : n'y aurait-il pas de la contradiction en Dieu de se refuser à mes transports que son attrait m'inspire ? Fuis, cache-toi, Divinité farouche ! ton humeur bizarre t'abaisse au-dessous du mortel : ton cœur est à moi ; peux-tu refuser le mien ? Pourquoi m'opposes-tu tes charmes séducteurs & jaloux ? Accepte donc mon amour, ou cesse de me plaire.

¶ Si vous voulez connaître l'attribut de bonté qui compose l'essence de Dieu, vous n'avez qu'à penser qu'il vous a permis d'adorer son saint nom, & que même il vous a fait un commandement de l'aimer : un Monarque qui se rabaisserait ainsi vers ses sujets, serait, pour ainsi parler, un Monarque adorable. Mais Dieu ne m'aime pas ?

Imposteur perfide ! peux-tu te contempler toi-même, sans voir les empreintes de son amour? Qui te donna cette langue divine que tu préferes à tous les trésors, & dont tu fais à ce moment l'instrument de tes blasphêmes? Et si Dieu te haïssait, penses-tu que l'esprit de sa vengeance ne succédât pas à celui de sa haine, pour étouffer subitement ton sacrilege souffle?

¶ Dieu ne peut pas haïr son propre ouvrage; sa haine retomberait sur les conseils de sa sagesse & de sa puissance créatrice : Dieu aime donc l'homme sa créature.

¶ Si je ne croyois pas en Dieu & en Jesus-Christ son fils, je célébrerais la mémoire des peuples idolâtres, qui vengeaient l'outrage de leurs idoles par le massacre des Chrétiens profanateurs; la gloire des plus beaux talens n'égale pas l'honneur qu'imprime le zele de la Religion. Je suis moins saisi d'admiration en lisant l'histoire des héros, que lorsque je vois un Souverain immoler à ses Dieux son courtisan favori, l'époux son épouse, le pere sa fille, & la mere son fils. L'impie du siecle n'offrirait pas au-

jourd'hui de telles victimes, la nature a pris dans son cœur la place de la Divinité. Mais en cela même le crime de son irréligion l'emporte sur la barbarie du païen : celui-ci sacrifiait à ses cruelles Divinités l'innocente & tendre nature ; l'impie sacrific à l'infame nature l'auguste & suprême Divinité.

¶ Je ne vous comprends pas, *Mamille !* votre systême me paraît embrouillé, & j'ai droit d'exiger de vous que vous le tiriez au clair. D'abord je veux sçavoir si Dieu vous a révélé qu'il ne voulait pas être adoré ; & après me l'avoir bien prouvé, je veux que vous me prouviez mieux encore que vous n'étiez point le tendre esclave de *Messaline* lorsque Dieu vous l'a révélé. Imbécille fauteur de l'impiété ! Dieu perd-il ses droits sur votre cœur, parce qu'il vous plaît de vivre en libertin ?

¶ Quelle peut être la fin de la loi naturelle, des préceptes du Décalogue, de la doctrine évangélique, des oracles des Prophetes, des écrits de tant de sages, de la célébrité de tant de miracles, de tant d'augustes solemnités, de tant d'exemples de vertu,

de tant d'inſpirations céleſtes, de cet amour ſecret & véhément qui nous attache au ſouverain bien, ſi nous ne ſommes point faits pour connaître, aimer & ſervir Dieu?

¶ Il n'y aurait point dans le monde d'ouvrage plus inutile & même plus bizarre que la nature humaine, ſi, avec le pouvoir qu'elle a d'aimer & de reſpecter la Divinité, il ne lui était pas permis d'avoir pour elle des ſentimens de reſpect & d'amour. L'axiome de la philoſophie ſenſée tranche ici toute difficulté: *Dieu & la nature n'ont rien fait en vain.* Si vous êtes diſpenſé de vous élever jusqu'à Dieu, pourquoi donc avez-vous une ame capable de le connaître & de l'aimer?

¶ Si c'eſt remplir les deſſeins de la création que de ſe borner aux fonctions de la vie, l'homme n'a aucun avantage ſur la bête en matiere d'exiſtence & de deſtinée. L'animal va, vient, boit, mange, dort; il a ſa retraite, ſes prévoyances, ſes occupations; il vit & il s'amuſe avec ſes ſemblables, avec ſa compagne, avec ſes petits; il forme des ligues pour conſerver ſon terrein, ſon repos, ſa liberté; il ſe précautionne contre les dangers de la vie, qu'il

examine avec soin, & qu'il évite avec adresse; & il ne succombe enfin que parce qu'il ne peut plus résister. Il ne manque à l'animal que de sçavoir à qui appartiennent les cieux qu'il voit, & la terre qu'il habite : & s'il avait la raison de l'homme, voudrions-nous dire qu'il ne témoignât pas à Dieu son amour, du moins par reconnaissance de ce qu'il l'aurait fait créature raisonnable, & non bête ? Je ne sçais pas lequel des deux hommes est le plus stupide & le plus ingrat, ou celui qui doute s'il faut adorer Dieu, ou bien celui qu'il faut presser pour l'adorer.

¶ Le monde a été fait pour les hommes & pour les animaux : les animaux pour l'habiter, les hommes pour le contempler.

¶ Quel spectacle offrirait l'univers, si tous les temples étaient démolis, si les Ministres des autels étaient tous condamnés à mort, si la vertu venait à disparaître, si Dieu, renfermant son immensité dans son sein, mettait un mur d'éternelle séparation entre le ciel & la terre ? La nature alors perdrait son chef, son pere, son esprit, son ame; les Souverains, les Magistrats n'auraient plus ce don de force

& de conseil que Dieu donne à ses Ministres sur la terre, & sans lequel la tête la plus ferme chancellerait sous le poids de l'autorité; le laboureur aurait beau conjurer les nuées d'arroser son champ aride; l'épouse désolée ne sçaurait entre les bras de qui se consoler de la perte d'un père tendre, d'un époux chéri, de ses enfans bien aimés; le malade se désespérerait dans son lit de langueur, par le regret de ne pouvoir pousser un soupir vers le Dieu des forts; les mortels infortunés, & ils le sont tous, n'auraient pour appui que le bras des hommes, dont la méchanceté est la principale cause de leurs disgraces; tout le genre humain serait en deuil, & s'estimerait heureux de se voir anéanti. Non, le Déiste se trompe: l'idée seule de ma supposition fait frémir.

¶ Est-il bien possible que Dieu regarde d'un même œil le vice & la vertu, la religion & l'impiété? Tant d'orages qu'accompagnent les foudres, les morts subites & tragiques, la révolution des saisons, la famine, la peste, la guerre, les fortunes renversées, les tremblemens de terre, les peines de l'esprit, les infirmités du corps, &

généralement tout ce que nous souffrons dans la vie ; ne pourrait-on pas dire que toutes ces choses sont un châtiment dont le Ciel punit l'iniquité de la terre ? Vous êtes, Seigneur, le Dieu jaloux & vengeur ; un Ange descendu du ciel ne pervertirait point ma foi sur l'évangile de votre culte. O Dieu ! quel Démon ourdit le voile de mon ancienne incrédulité ? Comment résister à votre justice, qui nuit & jour me persécute & m'opprime ? Je le confesse, ô Dieu de mes peres ! votre nom est digne de gloire & de louange : j'atteste par l'expérience de mon propre cœur, que vous punissez l'impie par les supplices d'un enfer : victime de mon crime & de vos vengeances, mon ame a été changée en théatre d'enfer par le repentir de mon impiété.

¶ Il n'y a pas d'impie assez osé pour lever de sang froid le bras contre le Ciel, & pour donner à Dieu le défi de punir son audace ; l'idée seule de son téméraire attentat le feroit trembler. Cesar défia Jupiter, il est vrai ; mais il sçavait que Jupiter n'était qu'un homme : il n'y a donc point d'impie qui ne sente que la Divinité mérite du respect.

¶ Vous êtes animé du desir sincere de votre salut ; mais vous avez besoin d'un secours qui vous manque : si en joignant vos prieres à celles des Ministres de l'Eglise, vous n'obtenez pas ce que vous demandez, dites que le Dieu du ciel est une Divinité bizarre qui dédaigne l'hommage de ses créatures. Déchirons nos fastes, rejettons la tradition de nos peres, mettons l'expérience même au rang des préjugés, ou comprenons que le Ciel est sensible aux vœux & aux gémissemens de la terre.

¶ Dieu exige de nous le tribut du culte, afin qu'en l'adorant nous pensions à lui, qu'en pensant à lui nous le connaissions, qu'en le connaissant nous l'aimions, qu'en l'aimant nous desirions de le posséder, qu'en le possédant nous soyions éternellement heureux par la participation de son éternel bonheur.

¶ La loi du culte est différemment interprétée par l'impie & par le libertin : le premier veut qu'elle soit inutile ; le second croit qu'elle est injuste : l'un & l'autre ont raison, s'il est juste & nécessaire que la méchanceté des hommes prescrive contre les droits de

la Divinité. Mais la licence & l'irréligion se dispensent de cet examen, si propre à ramener la créature aux desseins du Créateur; & parce qu'il plaît aux hommes d'être superbes & voluptueux, le Dieu du ciel cesse d'être le Dieu de gloire & de vérité. Si j'étais impie ou libertin, je ferais encore un effort contre l'Être suprême, pour m'assurer l'impunité de mon crime : que me sert de protester contre l'autorité d'un Dieu, si je ne fais tomber de ses mains le glaive de la vengeance? Eh! si je ne puis décliner sa justice; mortel infame! quel trésor de colere n'est pas réservé au libertinage & à l'impiété de mes jours!

¶ *Polemon* est le plus heureux des mortels. Sa naissance, sa fortune, ses talens de l'esprit & du corps lui ont concilié tous les cœurs; sa femme qu'il aime, & dont il est adoré, est remplie de mérite; six enfans mâles composent sa famille; son tempérament est sain & robuste; la moitié de son bonheur suffirait pour rendre l'homme heureux. Croirait-on qu'au milieu de tant de félicité *Polemon* ne se souvient pas même de Dieu, & que, quoique Chrétien de profession,

on ne voit jamais en lui aucun vestige de Christianisme? Dans le fond, son irréligion est moins le vice de son cœur que le crime de la fortune, qui change ses esclaves en autant d'apostats, & qui fait penser que les prospérités de la vie sont le plus funeste présent de la Divinité.

¶ La crainte & le mépris de Dieu sont la source des vertus & des scandales de la terre; nous pouvons en juger par l'impression que laissent dans les hommes la religion & l'impiété. Dans l'hypothese que le systême des Déistes fût vrai, nous verrions deux choses bien extraordinaires; c'est que de la vérité qui établit l'inutilité du culte, naîtraient les plus horribles crimes; & que de l'erreur qui établit la nécessité du culte, viendraient les plus sublimes vertus: c'est tout comme si l'on disait que la liberté fait les esclaves, & l'opprobre les héros. Après la contradiction de semblables paradoxes, je ne vois rien de plus étrange dans la nature que le spectacle des cieux bouleversés.

¶ Rien ne prouve mieux la nécessité du culte, que la conduite de ces hommes méchans qui paraissent faits

pour le malheur des autres hommes. Leur révolte contre Dieu leur fait perdre de vue le respect qu'ils doivent à la nature : ils n'ont pas craint de devenir impies, il ne leur en coûte rien d'être scélérats. Eh ! n'est-ce pas pour prévenir les scandales du crime que Rome voulut avoir des temples & des sacrifices ? La crainte de Dieu bannirait de la société le libertinage & le parricide ; il n'y aurait pas assez d'échafauds pour punir les forfaits où conduit chaque jour le mépris de la Divinité.

¶ Pour voir l'abomination sur la terre, les villes désolées par les factions & les brigandages, les maisons réduites en cendre, les citoyens entre-tués, les vierges déshonorées, le peuple sous l'oppression des Magistrats, & les Magistrats égorgés par le peuple, on n'a qu'à se représenter les malheurs que la seule crainte de Dieu tient chaque jour suspendus.

¶ *Actæon* observe les commandemens de Dieu, mais il ne lui offre point des sacrifices ; *Arrias* lui offre des sacrifices, & viole ses autres commandemens : lequel des deux est le véritable adorateur ?

¶ *Manlius* croit en Dieu & en Jesus-Christ son fils; mais en le voyant adorer, on ne le prendrait pas même pour un Païen. Il fait sa priere du soir en dormant, & celle du matin en s'habillant: il va au temple comme à une salle de spectacle; il entre, & le Dieu du temple est le seul qu'il ne salue pas. L'autel est à l'orient; le dos de *Manlius* est tourné au midi, & ses yeux à l'occident: tout le peuple prosterné frappe sa poitrine à l'aspect de la victime, tandis que, le bras appuyé sur son flanc, *Manlius* est fiérement planté sur ses pieds comme une statue: il sort, & il pousse en passant un soupir vers *Christine*, indécemment assise au pied d'un Crucifix. L'on demande si l'Eglise peut permettre à *Manlius* de rentrer dans le temple?

¶ Fléchir les genoux devant Dieu, & mépriser sa loi, c'est ajouter la raillerie à l'outrage.

¶ Il ne suffit pas d'adorer Dieu, il faut le bien adorer: la vertu est de l'essence du culte méritoire, comme le culte est lui-même l'ame de la Religion. La piété de ce culte est une loi intime que l'homme voudrait pouvoir

effacer de son cœur ; il n'est pas d'hommage qu'il ne rendît à la Divinité, si d'ailleurs il lui était permis d'être vicieux : interrogeons son cœur, il nous répondra que le charme des voluptés est l'attrait séducteur de son irréligion. Mais c'est mal connaître le pouvoir & la majesté de l'Être suprême, comme si l'encens d'une main profane pouvait plaire à un Dieu saint par essence, ou comme si le Dieu qui commande à l'homme d'adorer son nom, n'avait pas le droit de lui commander d'aimer la vertu. Pourquoi se retrancher dans les penchans de la nature ? Ne comprenons-nous point que la nature doit céder à la Divinité ; que le Dieu qui nous veut pour ses humbles adorateurs, nous défend d'être libertins ; & que l'hommage d'un cœur corrompu est tout au plus digne des Dieux impudiques ?

¶ Socrate ne voulait point de magnificence dans le culte ; il sçavait que le cœur de l'homme était la victime la plus agréable aux yeux de la Divinité, & sa vertu le plus riche ornement du temple. C'est ici, ô homme, la loi éternelle de ton culte, & souviens-t'en bien : les présens

touchent le cœur des Dieux de la terre, le Dieu du ciel ne jette ses regards que sur les sacrifices préparés par la vertu.

¶ La chaste *Ædesie* eût été chassée du temple de Vénus, & la licencieuse *Phriné* de celui de Vesta ; ni l'une ni l'autre n'avaient pas l'esprit du culte qu'exigeaient ces deux Divinités. Le Dieu du ciel, qui trouve des taches dans les astres, peut-il voir dans son temple des adorateurs infames qui sement la contagion dans les places publiques ?

¶ Les Philosophes modernes disent que Moïse n'était qu'un imposteur magicien : au moins doivent-ils convenir que ses impostures avaient une bonne fin, qui était de faire adorer le Dieu d'Israël. Cependant, sauf le respect dû à nos Philosophes, il me semble que ce Législateur n'était pas trop versé dans l'art magique, & que puisqu'il voulait inviter les hommes au culte de la Divinité suprême, il aurait dû la représenter, non sous les traits d'une majesté terrible, mais sous la forme d'une beauté touchante. Les Egyptiens, les Grecs, les Romains étaient un peu plus magiciens ; chez

eux presque tout était Déesse. Si la Divinité ne nous eût jamais été dépeinte que sous l'image des Graces, à considérer le prix que nous attachons à leurs charmes, elle aurait aujourd'hui dix millions d'adorateurs de plus.

¶ Constantin fit abattre les temples des Dieux profanes. Si les Commissaires de cet Empereur avaient pensé comme nous, ils auraient commencé la démolition par le temple de Vesta, & fini par celui de Vénus. Idole de boue, femme ! que prétendirent les hommes en t'érigeant des autels? Comment firent-ils le sujet de ta gloire d'un penchant incestueux que leur imprimerent les traits de ton front de chair? C'étaient des hommes animaux, comme aujourd'hui ce ne sont que des hommes : le prix qu'ils donnent à ta beauté, te déshonore & les humilie : juge du mérite de tes charmes, & de leur encens, par l'opprobre du vice qui les rend tes idolâtres.

¶ Est-ce à l'homme à limiter le pouvoir que Dieu a sur son cœur, & à lui prescrire des regles dans celui qu'il exerce sur ses créatures? Ce sujet serait infidele qui n'obéirait pas

à son Prince comme il veut être obéi, & dans le poste où il lui plaît de se faire obéir, avec zele, avec liberté, à sa Cour, ou loin de sa Capitale: pour être vrai adorateur, il faut adorer Dieu où il veut qu'on l'adore, & de la maniere qu'il veut être adoré. Ne cherchez pas ici à disputer: Dieu a sur vous & sur toute la nature une suprême autorité, & pour obéir il vous suffit de sçavoir que le Tout-puissant commande.

¶ Dieu est l'arbitre fondateur de la Religion, comme il est l'arbitre dispensateur de ses couronnes: il ne consulte ni les hommes ni les Anges sur les loix qu'il prescrit à l'humanité, ni sur les récompenses qu'il promet à la vertu: il a droit de se faire adorer de sa créature quand il veut, où il veut, & comme il veut; ainsi les Monarques de la terre disposent de leurs sujets. L'homme qui veut choisir son encens, est un rebelle qui nécessairement périra, puisqu'il choisit un culte contre la volonté de Dieu, source unique de son bonheur. Quel vertige d'abandonner une Religion que Dieu fonda, pour chercher son salut dans

des sectes que des hommes scélérats ont fondées !

¶ La loi de la Religion crie plus fort dans le cœur de l'homme que celle du culte; Dieu préféra toujours l'obéissance aux sacrifices. Nous pouvons abattre nos temples; jamais nous n'effacerons de nos ames les impressions d'amour & de respect qu'y laisse l'idée de la Divinité. L'exemple du Déiste n'infirme point cette vérité: tu peux, impie! abjurer toute Religion; mais on te défie de ne point sentir que tu dois en avoir une.

¶ On fait des portraits humilians du vice pour faire rougir l'homme vicieux; la honte dont on l'accable tourne toujours à l'avantage de la vertu. A ce prix, nous pourrions nous dispenser de peindre l'opprobre de l'impie, & de lui reprocher son impiété: son propre crime a vengé la Divinité de l'horreur de ses blasphêmes. En vain les ennemis du Sanctuaire voudraient se faire une protection du mensonge; leur irréligion sera toujours leur juge & leur tyran; & ils n'auront l'ame tranquille que lorsqu'ils cesseront d'avoir un

cœur, un esprit, & des yeux comme le reste des hommes, ou qu'une main visible aura effacé de dessus la face des astres les droits de la Divinité.

¶ On a raison de dire que nos temples sont trop petits pour contenir la foule des adorateurs: ceux qui disent qu'ils sont trop grands, & même que leur nombre excede celui des vrais adorateurs, ont encore raison.

DE L'AME.

IL y a des hommes qui n'ont pas le sens commun : s'il était possible qu'il y en eût d'une espece inférieure, elle ne pourrait être composée que de ces Philosophes du siecle qui spiritualisent la matiere ; génies subalternes, qui ne peuvent comprendre que l'ame soit une substance distincte du corps. Ce n'est pas qu'il ne faille avoir une certaine précision dans l'esprit pour faire cette distinction ; mais subtil ou grossier, cet esprit est hors de la constitution intrinseque de nos Philosophes. La matiere, sans doute, ne pense, ni ne raisonne, ni ne sçait

diſtinguer : or, dans leur ſyſtême, ces Philoſophes, hommes comme les autres hommes, ſont tout matiere.

¶ Les arbres s'aſſemblaient autour d'Orphée, pour écouter les accens de ſon luth. Ovide a eu aſſez de pouvoir pour ſuppoſer des oreilles aux corps inſenſibles : mais Ovide n'a pas mis en theſe que les ormeaux penſaient, haïſſaient, aimaient, qu'ils avaient de l'eſprit, du goût, du bon ſens & de la combinaiſon. Le Poëte Romain avait ſon génie ; mais il ne l'avait pas tout : le ſyſtême de la matiere penſante était réſervé à la ſublimité de nos Eſprits forts. L'ame de l'homme, il eſt vrai, y perd toute ſa gloire ; mais qu'importe ? la découverte a toujours ſon rare mérite ; je ne vois qu'un Dieu qui puiſſe dignement récompenſer les inventeurs.

¶ Comment l'ame ſi reſpectable aux yeux de la nature, & plus grande que la nature, a-t-elle pu devenir ſi petite à ceux de l'homme ? ou comment l'homme, ſi petit à ſes propres yeux, a-t-il la vanité de croire qu'il eſt quelque choſe de grand dans l'ordre de la nature ? Si, comme vous dites, l'ame n'eſt qu'une *étincelle*

qu'allume la chaleur des *esprits animaux* ; si la seule *effervescence du sang* compose toute l'essence de sa *spiritualité*, n'en déplaise à votre orgueil philosophique, la bête avec son instinct a un peu plus de mérite que vous.

¶ On doit juger de la nature de l'ame comme de celle de l'air. Si l'expérience ne nous l'avait appris, eussions-nous jamais cru qu'un élément léger, invisible, tranquille, était capable d'ébranler la terre, de partager les collines, & de réduire en poudre les tours des remparts ? L'air fait tout cela sous nos yeux, qui ne le voient pas ; & nous convenons que c'est un élément terrible. Après les chefs-d'œuvres qu'enfante l'esprit humain, les beaux arts qu'il a créés & qu'il embellit chaque jour, la lumiere qu'il a répandue sur l'obscurité des sciences, toutes ces beautés artificielles dont il enrichit la nature, & qui souvent nous paraissent plus admirables que la nature même, pouvons-nous douter si l'ame, qui fait tout cela, est une substance réelle & parfaitement intelligente, parce que nous ne la voyons pas ?

¶ Tout ce qui est dans la nature est palpable, sensible, corporel ;

cieux, aſtres, terre, mers, tout eſt corps; air, feu, vapeurs, matiere ſtriate & ſubtile, tout eſt corps. Ces corps n'ont ni de l'eſprit, ni de la mémoire, ni de l'imagination: le ſoleil n'a pas l'idée des ſiecles paſſés; les étoiles ne prévoient point les événemens; les montagnes ne ſçavent pas de combien de toiſes elles s'élevent au deſſus des vallées: ce n'eſt donc point dans la nature que je dois chercher l'origine de l'ame qui penſe, qui raiſonne, qui réunit dans ſon idée l'hiſtoire, les ſciences, les arts, le paſſé, le préſent & l'avenir: toutes ces opérations ſont néceſſairement la production d'une intelligence qui doit être elle-même l'effet d'une cauſe intelligente: or cette intelligence ne peut pas être corps, parce qu'il n'eſt pas vrai de dire que le corps ſoit eſprit, penſée, imagination, mémoire, haine, amour, douleur, plaiſir.

¶ L'ame n'eſt point de ce monde viſible: la loi qui l'attache au corps, eſt une loi d'union contre ſa nature ſpirituelle, faite tout au plus pour s'unir avec les eſprits. Son objet naturel, c'eſt la vérité, qui n'eſt ni ciel, ni terre, ni mer; & elle repoſe en elle comme

dans ſon centre. Le corps entre dans l'harmonie de l'univers, qui eſt lui-même tout corps: comme il eſt ſorti de la matiere, il eſt auſſi matiere, & tout ce qu'il aime eſt groſſier & matériel. L'impreſſion de mille eſprits flatte moins le corps que le moindre objet agréable & corporel; & l'impreſſion de mille objets corporels ne prouve par elle-même aucun vrai plaiſir au moindre des eſprits : il n'y a donc point d'analogie entre les conſtitutions de l'âme & du corps.

¶ La création des eſprits eſt l'opération d'une puiſſance ſuprême ; le méchaniſme du corps humain eſt un abrégé de merveilles ; l'ame, & l'ame vertueuſe, eſt un amas de beautés ; l'union de l'ame avec le corps eſt un des plus étonnans miracles.

¶ Le corps ne peut ni voir, ni entendre, ni ſentir ſans l'ame; l'ame penſe, voit, entend ſans le corps : faut-il un génie tranſcendant pour comprendre que l'ame & le corps ſont par conſéquent deux choſes réellement diſtinctes en nature, en opérations, en puiſſances ?

¶ La penſée n'eſt ni quarrée, ni plate, ni ronde; elle eſt l'eſprit qui

penſe; & l'eſprit n'eſt ni rond, ni plat, ni quarré: elle ne peut donc pas être une production du cerveau, qui eſt long, large & profond, puiſqu'il lui communiquerait, comme la cauſe à l'effet, la longueur, la largeur & la profondeur, qui ſont les propriétés de la matiere: & ſi l'on veut que la penſée ſoit matiere comme le cerveau ſon unique principe, il s'enſuit donc que le cerveau penſant doit groſſir à meſure qu'il produit des penſées, puiſqu'il acquiert une nouvelle quantité de matiere qu'il n'avait pas avant de penſer.

¶ Le cerveau penſant devrait produire en une ſeule penſée autant de penſées différentes qu'il renferme des parties, puiſque toutes ces parties ſont également penſantes, & qu'elles concourent également à la production de la plus petite penſée. Mais encore le cerveau penſant devrait produire en une ſeule penſée autant de penſées différentes, qu'il y a de parties diviſibles dans la matiere qui compoſe cette ſeule penſée: d'où il s'enſuit que la plus petite penſée eſt compoſée de penſées à l'infini, puiſque la matiere dont elle eſt compoſée eſt diviſible

ſible à l'infini. On ne peut pas dire que la penſée du cerveau ſoit produite par une partie maîtreſſe des autres parties, & qu'ainſi la penſée ne ſoit qu'une individuellement priſe, comme la partie maîtreſſe qui la produit : cette unité de partie & de penſée ſuppoſerait toujours des cauſes penſantes & des effets penſans à l'infini, puiſque l'une & l'autre ſont toujours compoſées de matiere diviſible à l'infini. D'ailleurs, dans le ſyſtême du Matérialiſte, toutes les parties du cerveau doivent être des puiſſances penſantes, & produire des effets penſans : or, comme toutes ces parties ſont endormies lorſqu'elles ne penſent point, il faut ou convenir qu'elles ne peuvent point produire la même penſée, ou ſuppoſer quelque ſentinelle vigilant qui les réveille, & qui leur préſente à toutes l'idée de ce qu'elles doivent uniformément penſer ; ce qui eſt abſurde.

¶ Il eſt démontré que la matiere eſt compoſée de points diviſibles, & que l'étendue finie eſt diviſible à l'infini. La connaiſſance, le jugement, la volonté, ne peuvent donc pas être matiere, ni une production de la matiere, parce qu'il eſt impoſſible de

diviser ou de mesurer le tiers d'une connaissance, la moitié d'un jugement, la millieme partie d'une volonté : ces trois puissances spirituelles ont donc pour principe un être immatériel.

¶ Dans l'accès d'un doux & profond sommeil, où l'usage de tous mes sens est absolument suspendu, mon ame, qui n'a pas besoin de dormir, s'élance comme un éclair de mon lit jusqu'aux cieux, des cieux dans les profonds abymes. Elle parcourt en moins d'un instant toutes les régions de la terre : elle entre dans les villes, où elle salue en passant mes amis; il me semble que je les embrasse, que je m'asseois à leur table, que je caresse leurs enfans : elle pénetre dans les palais des Rois; je contemple à loisir la majesté de leur front & la magnificence de leur cour : à ce spectacle, mon cœur qui ne dort pas, est saisi d'un transport de joie qui fait tressaillir mon corps endormi; je crois nager, comme en effet je nage, dans un océan de délices : de-là, mon ame revient au lieu de mon repos, & par de nouvelles images elle fait en moi les plus agréables sensations, sans néanmoins me réveiller. Mon rêve est-il

une production de mon corps, qui pendant tout mon voyage a conservé la posture d'un mort ?

¶ Le corps humain n'était pas digne sans doute d'être le séjour de l'ame; la disparité est trop grande entre une masse de chair & un esprit immortel. Mais en élevant l'homme, il fallait lui faire sentir sa bassesse; l'orgueil, à la suite de trop de grandeur, eût été capable de gâter en lui tout l'ouvrage. Il fallait qu'il fût grand, puisque Dieu était son ami; il fallait qu'il fût petit, parce qu'il devait apprendre à s'humilier pour se conserver l'amitié de Dieu. Eût-il été humble dans la gloire d'une nature toute céleste, cet homme que les miseres & l'opprobre même de son état ne sont pas capables de confondre ?

¶ La folie dérange les organes du cerveau qui servent aux naturelles fonctions de l'esprit; le vice porte le désordre dans les facultés de l'ame qui servent aux nobles opérations de la vertu. Après ce penchant animal qui entraîne l'homme vers les objets terrestres, & qui, pour ainsi dire, identifie son cœur avec les plaisirs sensuels, je ne sçais s'il n'est pas plus difficile de le convaincre de

l'excellence de son ame, que de faire entendre raison à un fou.

¶ Quelle serait notre fierté, si nous pensions que nous portons au dedans de nous une substance intelligente, le souffle de l'esprit de Dieu, la lumiere de la gloire, la fille & mere des vertus, la cohéritiere des Anges, l'image des Immortels? Cette idée de grandeur personnelle est trop séduisante: pour résister à la tentation, il faut à l'homme qui se contemple la douceur & l'humilité d'un Homme-Dieu.

¶ On peut juger de la beauté de l'ame par la comparaison d'une belle personne vivante avec la difformité de son cadavre. Le plus admirable chef-d'œuvre de beauté, c'est l'ame revêtue des ornemens de la vertu; il n'y a pas dans la nature de couleurs assez fines pour la peindre.

¶ L'ame d'un méchant homme est meilleure & beaucoup plus appréciable que le corps de l'animal le plus parfait.

¶ Il y a des hommes pour qui l'ame est un fardeau; l'on dirait qu'ils sont presque fâchés d'avoir été mis au rang des créatures raisonnables; &

par l'attrait qui les attache aux plaisirs des sens, ils voudraient être tout corps. N'attribuons cette dépravation de la nature qu'à l'antropomorphite philosophie du siecle. Cette bassesse de sentimens ne se concilie point sans doute avec cet honneur jaloux qu'inspire naturellement l'excellence de son être; qui de nous n'aime à se prévaloir de la noblesse de son origine & de la gloire de ses talens? Mais enfin il y a des hommes qui sont bien aise d'être mis au rang des bêtes. *Vous auriez été un très-beau cheval*, disait Antisthenes à un Philosophe orgueilleux; *car c'est un animal extrêmement fier.* Si Antisthenes vivait aujourd'hui, il dirait à nos Philosophes: *Vous auriez été d'imbécilles & pauvres chevaux; vous êtes des animaux sans fierté ni consistance, qui n'avez tout au plus que le mérite de la stupidité.*

¶ Si les ames étaient visibles comme les corps, & que dans nos villes on vît les hommes sous la forme des esprits, je demande si ce qu'on appelle beautés charnelles captiveraient les regards avec tant d'empire? Non sans doute: les beautés elles-mêmes, si jalouses de leurs charmes, ne s'occuperaient que

du plaisir de voir des intelligences. Les ames céleſtes exiſtent réellement en nous, vivent avec nous, ſont au milieu de nous : ne nous plaignons point ſi nous ne les voyons pas ; nos yeux ſont trop conſtamment fixés ſur des créatures de boue.

¶ Que penſer d'un attentat contre l'homme, qui eſt la plus vive image de la Divinité?

¶ La douceur des penchans & l'ivreſſe des voluptés ſont les plaiſirs du corps qui deviennent les maux de l'ame ; le crime l'épouvante, il l'agite, il la tourmente, il la confond : l'horreur du vice & l'amour de la ſageſſe ſont les plaiſirs de l'ame qui deviennent les maux du corps ; la vertu lui paraît aimable, elle l'encourage, elle la tranquilliſe, elle la béatifie : l'ame eſt donc faite pour Dieu, l'ennemi du vice & le centre des vertus.

¶ L'homme embelli d'une ame raiſonnable, fait pour aimer la vertu, enfant de Dieu par origine, & par privilege l'héritier de ſon Royaume, n'eſt-il pas plus grand & plus illuſtre que l'homme compoſé d'une ame matérielle, dévoué par état à l'infame volupté, condamné à rentrer dans le

néant comme les vils insectes de la terre ! Si les Esprits forts veulent se renfermer dans la classe des animaux, ils sont les maîtres de se dégrader par l'opprobre des sentimens ; mais qu'ils laissent jouir les autres hommes du plaisir de ressembler aux Anges, & d'aspirer à l'immortalité. On a condamné comme scandaleuse cette proposition : *Il y a souvent plus de différence entre tel homme & tel homme, que de tel homme à telle bête.* Ne pourrait-on pas dire, sans craindre la censure, que si l'ame est matérielle, il n'y a point de différence entre le matérialiste & l'animal ? Matérialise, ô Philosophe, l'essence de ton esprit, & non le principe de ma vie : qui t'a chargé de l'intérêt de mon ame ! Je ne dis rien de la substance qui te compose ; je ne parle que de la dignité de mon être. Quelle créature sous les cieux peut m'être comparée ? & que pouvais-je être au-dessus de ce que je suis ! Tyran de mon bonheur, ton systême me déshonore & me perd : mon désespoir est le comble de l'horreur ; je vois ma gloire & ma félicité s'évanouir, si je suis semblable à toi.

¶ Je ne sçais pas ce que c'est que

l'ame des bêtes; mais je sçais que la bête n'est pas ce que je suis, parce qu'elle ne pense ni ne réfléchit comme moi. Je sçais qu'il n'y a qu'une raison dans la nature, tandis que je vois autant d'instincts que d'animaux; que le papillon ne raisonne pas lorsqu'il voltige à l'entour de la chandelle pour s'y consumer; que le taureau devrait sentir sa force & se servir de son bon sens, pour ne pas se laisser conduire en animal à la boucherie par un enfant. Je sçais que l'ame des hommes est différente de celle des bêtes, parce que je sçais que les bêtes ignorent ce qu'elles sont, & que je connais très-bien que l'homme n'est pas une bête. Mais l'animal raisonne. Qui vous l'a dit? Je le comprends par son adresse & par ses subtilités. Mais si l'animal raisonne, il n'y a donc point de différence entre vous & la brute? ce n'est donc pas la brute qui est l'animal lorsque vous l'appellez bête!

¶ Si la bête raisonne, pourquoi n'aura-t-elle pas la conscience & la liberté, qui sont les attributs de la créature raisonnable? & si elle est libre & conscientieuse, ses actions sont donc méritoires, & en cela dignes de

nos éloges? Prouvez-moi que la bête n'entreprend rien sans conseil, qu'elle résiste au doux penchant qui l'entraîne, qu'en esprit d'honneur & de vertu elle rougit des vices de sa nature; je croirai alors que la bête, & vous, êtes composés de la même substance. Je ne puis le prouver, dites-vous: qui sçait ce que les bêtes pensent, & de quelle maniere elles pensent? Sot apologiste de l'espece brute! laissez donc les hommes & les animaux comme Dieu les a faits.

¶ Quand nous aurons ôté à l'homme le talent de donner une espece de vie à de simples automates, de faire pleurer & gémir des figures de plâtre, d'exprimer la régularité du chant de la bouche d'un coq inanimé, de précipiter la digestion dans le ventre d'un canard de fer & de papier, nous pourrons disputer à Dieu la puissance d'imprimer dans les animaux un instinct qui a toutes les apparences du raisonnement, sans néanmoins leur donner le pouvoir & la faculté de raisonner.

¶ L'abeille est chymiste, sans avoir jamais étudié la chymie; l'araignée file, sans avoir jamais appris à filer; & l'une & l'autre ne font que ce que firent & ce

que feront nécessairement les bêtes de leur espece : le principe constitutif qui les fait agir est donc différent de celui de l'homme, qui a besoin de s'instruire, qui est le maître d'orner son esprit ou de vivre dans l'ignorance, & qui, suivant son goût & le caprice de son génie, forme, étend, resserre & varie ses ouvrages. Ai-je besoin d'être habile Physicien pour comprendre que les productions de l'homme sont l'opération libre de son propre esprit, & que l'industrie de la bête vient d'une impression étrangere qui la fait agir par nécessité? Ce libre arbitre dont jouit le cœur humain, & que dans toutes ses actions l'homme retourne selon ses volontés, ne serait-il pas un argument sans réplique qui prouve la spiritualité de son ame? Je voudrais bien trouver quelque Esprit fort qui voulût se donner la peine de le réfuter.

¶ L'amour-propre que flattent les beautés de l'ame, paraît beaucoup moins déraisonnable que la vanité qu'inspirent les graces du corps : c'est être trop sot orgueilleux, que de se prévaloir des agrémens qu'on partage avec les animaux. Que penserions-

nous d'un Prince conquérant qui préféreroit le talent de la voix à la gloire de bien combattre & de bien régner? Vous êtes charmante, *Lucine*, & vous avez assez de bonne foi pour le croire; mais le papillon a de plus vives couleurs, & la colombe plus de douceur que vous.

¶ Rien de ce qui est au-dessous de l'ame ne peut la rendre heureuse; son bonheur serait au-dessous de l'excellence de son être, & par une contradiction de plaisir & de destinée elle trouverait son centre loin de son propre repos: les plaisirs corporels ne sont donc point l'objet naturel de sa félicité, puisque la dignité de sa substance l'éleve infiniment au-dessus des corps.

¶ L'ame ne peut être heureuse par elle-même: elle le serait toujours; parce qu'elle ne cesse de le desirer. La jouissance d'un plaisir au-dessus d'elle peut seule faire son bonheur, puisque pour être heureuse il lui faut une chose meilleure qu'elle. Dieu seul est au-dessus d'elle, comme lui seul possede un bonheur au-dessus de tout plaisir: il est donc l'objet naturel de sa félicité.

¶ Tous les hommes desirent naturellement d'être heureux. Ce desir n'a rien que de légitime ; Dieu leur fait même une loi de chercher leur bonheur. Mais presque tous les hommes s'attachent à des objets qui ne peuvent pas faire leur félicité ; & c'est cet attachement déréglé qui rend leurs desirs criminels, puisqu'ils soupirent pour la créature par préférence au Créateur, pour qui ils sont naturellement faits, & qui seul peut les rendre heureux. Cet amour d'injustice est un outrage trop sanglant pour un Dieu à qui nos cœurs appartiennent par tous les titres, & qui fait de notre bonheur le sujet de sa propre félicité. Que de crimes, ô homme, dans un seul forfait ! Votre amour désordonné offense la raison, dégrade l'humanité, renverse l'ordre de votre destinée, vous prépare un malheur éternel, & confond les desseins de Dieu, qui créa votre ame pour l'ornement de son séjour.

¶ Celui qui verrait l'ame d'un méchant homme, verrait un démon : c'est donc habiter parmi les démons que de vivre avec les méchans. Ce caractere n'a rien d'outré ; il y a des

especes d'hommes qui sont méchans comme des démons : leur naissance remonte à l'origine des siecles ; leur race s'étend sous tous les climats.

¶ L'ame est la plus noble substance de l'homme ; le corps n'est qu'un instrument dont elle se sert pour certaines opérations sensibles. C'est à elle, & non au corps, que Dieu a confié le soin de régler l'humanité sur le plan des loix éternelles. Elle a un esprit pour connaître, & un cœur pour aimer ; & tout ce qu'il y a de grand dans l'ordre naturel ou divin, est l'objet de son intelligence & de son amour, c'est-à-dire la science, la vérité, la sagesse, la suprême félicité. Rien de ce qui est sur la terre n'est digne d'occuper sa pensée, non pas même les plaisirs des sens dont elle est la source & le principe ; ils n'ont aucun rapport à la dignité de son être, ni à la noblesse de ses desirs. Elle peut s'assujettir à la servitude du corps ; mais alors elle perd ses titres de grandeur : c'est la métamorphose d'une Reine travestie en esclave, d'une beauté changée en monstre, d'une fiere conquérante devenue misérable captive. Il fallait à l'homme des

qualités surhumaines, puisque Dieu avait résolu d'en faire un Ange: n'aurait-il été animé d'un esprit divin que pour se transformer en animal!

¶ Faut-il vous dire que vous êtes un mauvais administrateur, & que votre esprit de partialité outrage la nature, qui vous fit une loi d'avoir généralement soin de tout vous-même? Rien ne manque à l'entretien de votre corps; la parure, la bonne chere, le sommeil, tout sert à ses plaisirs; vous écartez avec précaution tout ce qui peut lui être nuisible; & si quelque chose le blesse, vous appliquez promptement l'appareil. Mais votre ame n'est-elle pas aussi sous votre administration, & sans comparaison la plus noble portion de vous-même? O homme, qui dépouilles l'esprit pour revêtir le cadavre! ô homme, le souffle de Dieu par ton essence, & par tes sentimens limon méprisable de la terre, que fais-tu de ton ame que le Ciel créa pour la vertu! Dis, vase d'opprobre! l'embellis-tu de ses ornemens, lorsque tu la souilles des plaisirs de ton corps!

¶ J'ai une ame: elle est à mes yeux plus appréciable que tous les trésors;

& pour mon propre intérêt je la préfere au monde entier, car je m'aime infiniment plus que je n'aime tout l'univers. C'eſt moi, & non un autre pour moi, qui jouis du plaiſir de mon exiſtence, & qui porte dans mon ſein l'eſpérance de l'immortalité: & ſi je conſulte ma raiſon & ma foi, c'eſt moi, & non un autre pour moi, qui goûterai dans le ciel les délices des Bienheureux, ou qui dans l'enfer partagerai le ſupplice des Réprouvés; jamais mes doutes, ni toutes les puiſſances du monde, ne me feront éviter cette alternative. Puis-je ſacrifier le bonheur que j'attends au déſeſpoir du crime qui m'entraîne, moi, mon ame bien aimée, mon corps, mon eſpérance & tous mes plaiſirs, dans l'abyme de l'épouvantable éternité? Cœur humain, cœur humain, qui peut te comprendre? quel eſt donc le démon qui maîtriſe tes penchans? J'ai vu les hommes abandonnant au hazard la deſtinée de leur ame; leur inconcevable folie était ſous mes yeux, & dans mon étonnement je l'ai priſe pour un ſonge.

¶ Tout le monde voudrait voir un homme reſſuſcité: à mon avis, les

Morts peuvent rester où ils sont ; un Revenant serait capable de m'épouvanter pour le reste de mes jours : je craindrais d'apprendre de sa bouche qu'il est damné, quoiqu'il eût été beaucoup plus sage que moi.

¶ L'ame meurt avec le corps : les Matérialistes ont prouvé ce systême par tout ce que la Philosophie du siecle a d'érudition & d'autorité. Il paraît néanmoins que leur matérialisme porte sur des fondemens ruineux, & qu'avec toute la supériorité de leur génie ils n'ont pas touché le point de la difficulté. Ils n'ont rien dit, ni de l'endroit mortel par où il faut percer l'ame pour la faire mourir, ni de quelles armes on doit se servir pour la tuer, ni du bourreau qui la tue, ni même du crime qu'elle a commis pour mériter d'être tuée : il me semble qu'on a droit d'exiger qu'ils examinent préliminairement ces quatre chefs, avant leur sentence de mort, ou de les prier de ne plus matérialiser, & de permettre que l'ame vive.

¶ Il est évident que l'ame est une substance simple, unique, indivisible ; on peut le comprendre par les infirmités du corps ; lorsqu'un membre

ſouffre, tout l'homme ſouffre. Or cette indiviſibilité ſuppoſe néceſſairement que l'ame eſt d'une nature indeſtructible : les êtres ne périſſent que par la diviſion des parties qui les compoſent ; ſans cette diviſion ils exiſteraient éternellement : l'indiviſibilité de l'ame eſt donc la preuve invincible de ſon immortalité. Ne dis pas que Dieu peut la faire mourir : impie, Dieu a pu t'anéantir, & tu reſpires encore ! Mais il voudra la détruire : non pas au moins la tienne ; il atteſte par les cieux que ſon bras t'accablera ſous le poids de ſes éternelles vengeances.

¶ La mort eſt le plus grand bonheur ſi l'ame eſt immortelle ; l'homme qui meurt en Dieu exiſtera éternellement : elle eſt le comble du malheur ſi elle eſt mortelle ; l'homme ſi jaloux du plaiſir de vivre ceſſe à jamais d'exiſter.

¶ Le Matérialiſte ne croit pas que l'ame ſoit mortelle ; il a aſſez de bon ſens & de ſincérité pour douter au moins de la ſolidité d'un ſi abſurde ſyſtême : il fait tout au plus ſemblant de le croire. Mais il n'eſt pas de ſon intérêt de vivre après le trépas ; il ſçait que la mort devient néceſſaire-

ment funeste par le mauvais usage de la vie : le desir de l'anéantissement s'accorde avec le sentiment de son crime, qui épouvante ses jours criminels. Dans cet état de crainte, le seul salut qui lui reste est de s'abandonner au désespoir qui lui fait souhaiter qu'il n'y ait qu'une seule vie, & que tout son être périsse dans le tombeau. Quelles horreurs présente à l'esprit l'idée d'un desir si funeste ! Libertinage du cœur ! que sont donc tes voluptés, qui ôtent à l'homme l'espérance des joies immortelles ! Ne lui fais-tu goûter quelques plaisirs misérables, que pour l'entraîner dans le plus grand des malheurs ? Non ; la coupe de tes délices cache une mort trop horrible : c'est être trop malheureux que de punir le crime de t'aimer par le desir d'être à jamais anéanti.

¶ La vertu est de sa nature immortelle, elle repose dans le sein d'un Dieu immortel : l'ame du juste est donc faite pour l'immortalité, puisqu'elle est revêtue d'une qualité immortelle. *Cesse de blasphémer : mon pere qui vient de mourir n'est point mort ; il était trop homme de bien pour n'être pas immortel.* Mais il est mort !

Oui, ſelon toi, mortel inſenſé, qui ne connais pas le prix de la vie! ne comprends-tu point que l'homme qui a toujours bien vécu mérite à jamais de vivre?

¶ L'ame qui repoſe en Dieu doit y repoſer pour l'éternité : il y aurait de l'injuſtice & même de la bizarrerie de détruire une créature qui ſur la promeſſe d'un Dieu a ſacrifié ſa vie dans l'eſpérance de ne jamais mourir, qui cache dans ſon ſein la racine de l'exiſtence éternelle, & qui n'aime ſon éternel repos que pour le plaiſir même de la Divinité.

¶ Je ne ſçais pas quelle des deux opérations répugne plus à l'idée que nous avons de Dieu, ou celle de faire mourir les ames après les avoir créées ſur la terre, ou celle de les anéantir après les avoir béatifiées dans le ciel : ne pourrait-on pas le comparer, d'après un Philoſophe Chrétien, à ces enfans qui bâtiſſent avec ardeur des petits châteaux de cartes, & qui avec plus de plaiſir les détruiſent?

¶ Il eſt de la magnificence d'un Dieu de couronner la ſageſſe d'une gloire ſans fin ; la multitude de ſes miſéricordes eſt ſans fin ; ſa majeſté

mérite d'être adorée sans fin ; les soupirs du cœur humain pour l'attrait de ses beautés sont sans fin ; l'ame desire de posséder son Royaume sans fin ; la vertu brûle d'une flamme de desirs sans fin ; la créature faite pour aimer Dieu n'a donc pas de fin.

¶ Quand je sçaurai que la mort est un être physique, terrible, cruel, armé d'un glaive étincelant ; & que l'esprit est un être corporel qui peut être frappé de cent coups aux bras, aux flancs, à la tête ; alors je croirai peut-être que l'ame meurt avec le corps.

¶ L'homme est fait pour posséder Dieu ; le desir qu'il a d'être à jamais heureux, est le présage d'une si belle destinée ; l'immortalité de son ame est le gage d'un si grand bonheur.

¶ Après l'horreur qu'imprime la simple idée de la perte de Dieu, il n'y a rien de plus effrayant dans la nature que la foudre : cette perte est un malheur épouvantable, par-là même que la possession de Dieu est le souverain bonheur. Tous les hommes ne comprennent pas cette vérité ; mais l'ame chrétienne sçait ce que je veux dire.

¶ La flamme qui brûle le corps est une rosée en comparaison des tourmens qu'endure une ame qui craint de perdre Dieu. Mais c'est mériter de le posséder un jour, que de sentir toute l'horreur d'un tel supplice: pousser des gémissemens par la crainte de ne voir jamais Dieu, c'est l'aimer.

¶ Les Damnés seraient heureux comme des Anges, s'ils pouvaient jouir de Dieu au milieu de leur malheur: les Anges seraient malheureux comme des Damnés, si leur bonheur était séparé de la jouissance de Dieu. Perte de Dieu, possession de Dieu, puis-je comprendre ce que vous êtes? Mais je vous connais assez pour espérer & pour frémir: mon ame, en pensant à vous, succombe de plaisir & d'horreur.

¶ Nous serions déja trop heureux quand Dieu ne nous aurait donné que l'existence; nous pouvons juger de ce bonheur par la douceur que nous procure le plaisir de vivre, & par le regret que nous avons de mourir. Dieu a fait plus: il nous a donné un rang de supériorité sur les autres créatures, un esprit qui nous fait goûter le délicieux plaisir de la pensée, un cœur

propre à concevoir des tendres & nobles desirs, une raison industrieuse & prévoyante qui calme nos inquiétudes sur nos nécessités présentes & sur nos besoins à venir. Bien davantage, il nous a confié comme à ses enfans bien aimés le trésor de ses graces ; grace de foi, dont la lumiere découvre aux yeux de notre esprit le sanctuaire de sa divinité ; grace d'amour, qui nous unit à lui par les liens d'une tendresse ineffable ; grace d'espérance, qui nous éleve au-dessus du mortel par la certitude de notre foi sur l'avénement de son propre Royaume. Qu'avions-nous fait pour mériter tant de faveurs de la part d'un Dieu ? Aurons-nous quelque reproche à lui faire, si malheureusement nous venons à périr ? Le seul privilege d'êtres raisonnables nous éleve infiniment au-dessus de tout être visible; nous sommes les plus misérables des créatutes, si tant d'autres prérogatives plus éclatantes encore ne servent qu'à faire des ingrats.

¶ Puis-je déplaire aux Puissances terrestres en mettant leur félicité temporelle infiniment au-dessous du bonheur d'une ame, qui espere de

posséder Dieu? Puis-je offenser les Puissances célestes en comparant la félicité d'une ame qui possede Dieu au bonheur de la Divinité?

TAYLOR INST. OXFORD

DE LA VERTU.

Nous avons des ouvrages sans nombre sur les sciences & sur les arts: ils nous étaient nécessaires; nous n'eussions fait que bégayer sans le langage des Sçavans. Ne semble-t-il pas qu'ils auraient pu se dispenser de nous instruire des devoirs de la sagesse, comme si tout homme ne sçavait point qu'il doit vivre en sage? Si leurs regles des mœurs contribuent à la gloire de l'humanité, elles sont aussi le sujet de sa honte: quel opprobre pour les hommes d'avoir mis les Auteurs dans la nécessité d'écrire sur la vertu!

¶ Vous êtes en peine de sçavoir ce que c'est que la vertu, il est aisé de vous la faire connaître; elle est tout, hors ce que vous aimez: c'est-à-dire que le sage est un homme qui ne pense, ni n'agit, ni ne desire, ni

n'aime, ni ne mange, ni ne dort comme vous, ni ne fait rien de ce que vous faites.

¶ La vertu est une parfaite soumission des penchans à la raison, & de la raison à Dieu. Elle entre dans la constitution substantielle & l'esprit vital de tout être raisonnable : quel usage fait-il de la vie, si la vertu ne lui apprend à bien vivre ? Ne dis point qu'elle est au-dessus de ta puissance : la foiblesse & la timidité ne peuvent rien sur ses charmes ; elle est sous l'empire de ton cœur, si tu as le courage & la force de Socrate.

¶ Les opérations de la vertu sont incomparablement plus nobles que celles de l'esprit : qu'est-ce que le prix des sciences auprès du mérite de la sagesse ? L'esprit fait connaître le bien, la vertu le fait aimer ; l'esprit s'éleve jusqu'au trône de Dieu, la vertu repose dans le sein de la Divinité : l'esprit met les hommes au rang des Génies, la vertu suscite comme des Dieux en la personne des hommes.

¶ Il me faut courir pour chercher la fortune : si je veux trouver la sagesse, je dois me renfermer dans mon cabinet, & rentrer dans mon propre

propre cœur : mais elle s'enfuit de ma solitude, si mon cœur n'est en repos.

¶ Aimer Dieu par dessus tout, & son prochain comme soi-même; posséder des trésors comme n'en jouissant pas; fonder sur l'humilité le superbe trône de sa gloire; porter la vérité sur ses lévres & dans le fond de son ame; régler tous ses desirs sur la sagesse d'un vieillard & la simplicité d'un enfant; baiser sans feinte & par amour la main qui nous frappe; vivre sur la terre, & converser dans les cieux: Sages de la Grece! cet évangile de vertu n'était point fait pour vous! Les temps ne sont plus, ô Corinthe! tes illustres ne sont que des hommes; aujourd'hui les disciples de la sagesse sont des anges. Il suffisait à tes sages de s'élever au dessus du peuple; les sages de nos jours sont des foux, s'ils ne ressemblent au Dieu des vertus.

¶ Quand nous aurons détaché les étoiles du firmament, nous pourrons effacer de nos ames la loi éternelle qui nous prescrit l'amour de la vertu, & qui nous inspire de l'horreur pour le vice. Ce ne sont point les loix qui me rendent sage; les Législateurs ont puisé

dans mon ame leurs maximes de sagesse ; le témoignage de mon propre cœur est ma loi.

¶ L'homme est fait pour la vertu, puisque sans elle il ne peut parvenir au bonheur pour lequel il est naturellement fait : tout ce qu'il a de sentimens se rapporte à ces deux grands objets, qui sont le sujet primitif & final de son existence. La timidité, le courage, l'indifférence, la tendresse, la douleur, le plaisir, l'incertitude, l'espérance, toutes ces affections de son ame peuvent servir à le rendre sage, par conséquent heureux, pourvu qu'il les ramene à la fin pour laquelle Dieu voulut qu'il sçût desirer, haïr, aimer, craindre, espérer. Son attachement pour la créature doit être nécessairement vicieux, s'il ne lui est inspiré par la vertu qui seule peut le faire remonter à son principe, qui est Dieu ; & par une suite nécessaire son amour pour la créature doit le rendre nécessairement malheureux, s'il l'éloigne de Dieu, en qui seul il peut trouver son véritable bonheur. L'homme vertueux au milieu des plaisirs qui ne viennent pas de Dieu, est un sage insensé ; l'homme content au milieu des plaisirs qui ne se rappor-

tent pas à Dieu, est un heureux infortuné; l'homme ami de la raison, cherchant Dieu en tout & par-tout, toujours en garde contre ses mauvais penchans, épris des charmes de la vertu & de tout ce qui peut le rendre vertueux, ne s'attachant à la créature qu'autant qu'il le faut pour n'être pas injuste, est un sage bienheureux, l'image de la Divinité.

¶ Dieu était heureux de toute éternité: ce n'est donc point pour son bonheur qu'il a créé le monde dans le temps. Son dessein a été de faire des créatures heureuses par la participation de son bonheur; mais il a voulu que la sagesse fût le prix de leur félicité: est-il permis de penser qu'il ait résolu de remplir son Royaume de femmes impudiques & d'hommes scélérats?

¶ L'on prétend qu'on peut ne pas aimer la vertu sans être d'ailleurs vicieux: mais on ne peut pas dire que ce ne soit pas un vice de ne pas aimer la vertu.

¶ La vertu n'est plus qu'une loi arbitraire si Dieu cesse d'être le maître de ses ouvrages, s'il lui est défendu de remettre l'ordre dans la nature, s'il ne peut rien prescrire à l'homme sans le

consulter, si son bras a moins de pouvoir que notre front n'a d'audace, s'il doit voir l'iniquité combattre & renverser ses desseins sans qu'il lui soit permis de se plaindre : qui es-tu, ô homme ! pour refuser d'obéir au Dieu du tonnerre qui te commande ?

¶ Faire, comme l'on dit, de nécessité vertu, est un vice en comparaison de la vertu qu'accompagne la liberté.

¶ Il y a des hommes assez forts d'esprit pour observer presque tout ce que la Religion commande, mais trop faibles de cœur pour s'abstenir de tout ce qu'elle défend ; ils sont moitié vertueux, moitié vicieux. Ne vaudrait-il pas mieux dans un sens qu'ils cessassent d'être un peu moins sages ? oui sans doute : ils épargneraient à la vertu la honte de l'associer au vice, & ils n'outrageraient pas Dieu en pensant de lui qu'il regarde d'un œil indulgent le vice en faveur de la vertu.

¶ Voulez-vous devenir homme de bien ? commencez par vous persuader que vous êtes méchant homme ; ou, pour m'expliquer plus clairement, jettez les fondemens de votre vertu sur l'humilité.

¶ Tous les hommes n'ont pas le

même degré de grace, comme tous les hommes ne sont pas appellés au même degré de gloire : il y a sur la terre des vierges & des époux, dans le ciel des Principautés & des Séraphins. *Ancyre* aussi humble que discret, le sçait bien : il est monté en esprit dans le Royaume des cieux ; il a mesuré de son compas le degré de vertu qu'il lui faut pour y occuper un trône, & toute son ambition se borne à la derniere place. Mais *Ancyre* ne sçait pas que pour obtenir cette place il faut être un saint, & que de sa vertu à la sainteté il y a autant de distance que des actions méritoires aux actes indifférens.

¶ Dans les premiers siecles de l'Eglise on trouvait douces les maximes de l'Evangile, dans les suivans on les trouva séveres, dans celui-ci on ne les trouve ni séveres ni douces, on ne les pratique pas.

¶ Que faites-vous, & où vous conduisent vos penchans ? Dans le choix des plaisirs vous oubliez celui de la vertu ! Comment avec tant de discernement & d'amour, êtes-vous insensible au plus puissant attrait du cœur humain ? Mais d'ailleurs n'êtes-vous point

cet homme qui brave les orages & la tempête, qui ne craint ni ses ennemis ni la mort, qui d'un front serein expose sa vie au milieu des combats ? Comment avec tant de courage & de valeur êtes-vous assez timide pour n'oser embrasser la vertu. *Que crains-tu, mon fils ? le danger qui t'épouvante cache la gloire & la félicité de tes jours.*

¶ Le vice couvre l'homme de l'opprobre du plus cruel esclavage ; la vertu lui rend ses plaisirs, sa paix, sa gloire, sa liberté. Mais le sage n'est point libre : vous le dites, vous, vil esclave du siecle, qui ne connaissez ni le mérite de la sagesse, ni la douceur du vrai plaisir, ni le prix de la liberté. Si c'est être esclave que de vivre en homme de bien, c'est-à-dire de connaître la vérité, de marcher sous la protection de Dieu, de ne craindre ni les événemens de la vie, ni les suites de la mort, de posséder son ame en paix, & de couler sur la terre des jours bien heureux ; Monde insensé ! comprends au moins que la vertu est le plus tendre & le plus délicieux des esclavages.

¶ Les Rois de la terre dominent sur les peuples comme sur des captifs ; le Dieu du ciel regne sur ses amis comme sur des Rois.

¶ Qui n'admirera le pouvoir de la vertu ! *Procope* était un léopard par la férocité de son caractere : la fierté, l'impudence, l'audace étaient peintes sur son front ; il ne craignait ni Dieu, ni hommes, ni démons ; il bravait arrogamment tous les préceptes de la loi, le droit des gens, les devoirs de l'amitié : tyran de la société, il fallait ou essuyer ses outrages, ou éviter sa rencontre comme celle d'un monstre. Mais la grace a touché son cœur ; tout-à-coup *Procope* s'est transformé en agneau : il est aujourd'hui bon chrétien, respectueux sujet, ami fidele, tendre époux, & citoyen parfait.

¶ Tel remplit avec dignité les devoirs de la magistrature, qui perdrait toute sa gloire dans des négociations politiques ; & tel qui vit en religieux dans le métier de la guerre, serait un mondain au service des autels. L'homme de bien porte son mérite par-tout : il est bon pere de famille, négociant désintéressé, humain & brave guerrier, juge incorruptible, & jamais rien n'est capable de l'endormir sur les fonctions de sa charge. S'il ne faut qu'un de ces hommes pour faire la gloire de toute une cité, quel spectacle divin

offrirait l'exemple d'une ville toute composée de gens de bien !

¶ Les peuples idolâtres étaient pleins de respect pour leurs sages Législateurs : ils croyaient que des hommes qui prescrivaient de si belles maximes descendaient des immortels. Quand bien même Jesus-Christ n'aurait été qu'homme, la sublimité de sa morale jointe à l'excellence de ses vertus, aurait dû le faire passer pour un Dieu.

¶ Comme les dignités éclatantes & la renommée sont la récompense des grands talens, ainsi les sublimes maximes de l'Évangile sont le présage de la grandeur de notre destinée : il fallait une loi de vertu digne des immortels à la nature humaine faite pour l'immortalité.

¶ *Phocion* est le premier homme de son siecle : il réunit tous les talens du guerrier & du magistrat : toutes ses paroles sont autant de sentences, & ses sentences autant de victoires : il excelle sur-tout dans l'art de pacifier les Empires ; qui ne sçait qu'il a souvent éteint le flambeau de la guerre ? Tout ce qu'il dit & qu'il fait est marqué au coin du génie & de l'héroïsme, c'est un homme admirable. *Placide* n'a

rien de tout cela; tout ſon talent ſe borne à marcher dans la ſimplicité du cœur : quel des deux eſt le grand homme ?

¶ On dit que les Philoſophes aimaient la ſageſſe par orgueil : ils connaiſſaient donc qu'elle était aimable aux yeux des hommes.

¶ Si les gens de bien cherchent des hommes qui ſçachent eſtimer la vertu, & rapporter le mérite de la ſageſſe à la gloire de Dieu, ſans lequel il n'y a ni ſageſſe ni mérite, je leur conſeille de quitter les villes policées, où l'on ne reſpecte la vertu que par rapport à la perſonne du ſage, & d'aller chez les peuples barbares, où l'on honore la perſonne du ſage par reſpect pour la vertu. Les Païens croyaient voir Apollon dans Minos, & dans Zamolxis la Déeſſe Veſta : aujourd'hui la ſageſſe ne deſcend plus du ciel ; on admire l'homme de bien, ſans penſer que ſa vertu eſt l'ouvrage de la Divinité.

¶ Puis-je faire l'éloge d'un Miniſtre ſans parler du miniſtere ? Les cercles profanes ſont plus habiles que moi : on y fait le procès à l'homme vertueux ſans dire un mot de la vertu.

¶ L'homme de bien fait très-mau-

vaiſe figure dans les cercles du monde ; ſa ſeule préſence met tous les eſprits dans un état violent ; il lui a ſuffi de paraître, tout-à-coup l'arrogance & la ſotte vanité ſe ſont peintes ſur tous les viſages : ſon titre de ſage fait oublier le reſpect qu'on doit d'ailleurs à ſon rang ; il eſſuie des railleries qui ſeraient toujours un outrage pour un homme ſans mérite & ſans conſéquence ; & l'impudence va ſuccéder au mépris, s'il ne ſe hâte de diſparaître. Il ſerait bien à ſouhaiter que les gens du monde vouluſſent comprendre que la vertu ne ſçait pas ſe licencier ; qu'elle ſe montre également ſupérieure à l'impertinence & à l'éloge des ſots ; & que ſi l'homme de bien a quelque défaut, c'eſt de ne pas tourner conſtamment le dos à des ſages foux indignes de le voir en face.

¶ Ce ſerait épargner aux hommes la tentation & l'injuſtice du jugement téméraire, que de cacher à leurs yeux tous les exemples de ſageſſe ; la piété la plus édifiante ne pourrait les engager à ſe vaincre ſur le plaiſir malin d'ôter à la vertu preſque tout ſon mérite. Vous m'avez ſurpris les mains tendues vers le ciel, & vous m'avez

fait rougir : j'ai eu honte que mon oraison fût exposée à des yeux comme les vôtres : pourrai-je dire sans vous déplaire que mon exercice de piété n'a servi qu'à vous faire rencontrer une sottise ? N'avez - vous pas dit ou du moins pensé de moi que j'étais un hypocrite ? Mais l'encens dont chaque jour vous honorez le vice, me venge du mépris que vous faites de ma vertu : votre suffrage est à vous, ma délicatesse est à moi : qu'ai-je à faire de l'approbation d'un homme qui sans discernement confond la sagesse avec la folie, & qui en matiere d'éloges ne connaît ni mérite, ni justice, ni probité ?

¶ Les éloges que tous les siecles ont fait du sage, la préférence que nous cédons malgré nous à la probité sur la perfidie, à la simplicité du cœur sur la présomption de l'esprit, à la bonne conduite sur la licence effrénée, nous persuadent que la vertu n'est pas un préjugé de l'enfance, & que si nous voulons nous faire estimer au moins des hommes raisonnables, il faut nécessairement que nous soyions vertueux.

¶ Quel mortel que cet homme qui n'aime la vie que pour le plaisir de la sagesse ; qui fait toute sa gloire de sa

divine origine & de sa céleste destinée; qui trouve sa famille chez tous les peuples de la terre, & sa patrie sous tous les climats; qui adjuge le même prix à l'estime & à la haine des hommes; qui repose dans le sein de la tribulation comme un Monarque sur son trône; & qui par un sentiment au dessus de la nature fait également sa félicité du plaisir de vivre ou de mourir! Il faudrait la voix d'un Ange pour chanter la gloire d'un tel homme.

¶ Ce serait trop exiger de certains hommes, que de vouloir qu'ils fussent sinceres dans la distinction qu'ils font du faux & du vrai mérite: l'intérêt, la bienséance, la jalousie, les forcent malgré eux d'être menteurs. Ils méritent pourtant qu'on leur fasse quelque grace; leur mensonge, tout mensonge qu'il est, cache un fond de justice & de probité: ils méprisent dans leur cœur le vice qu'ils paraissent respecter, & ils respectent en secret la vertu qu'ils paraissent mépriser. La chose qu'on ne leur pardonne point, est de ne pas aimer en eux la vertu qu'ils réverent dans l'homme de bien, & de chérir le vice qu'ils condamnent dans le méchant homme.

¶ Le ſage ne perd ni ne gagne lorſque le ſiecle l'honore de ſes mépris ; tout le profit eſt pour les railleurs : ils acquiérent un nouveau mérite de ſottiſe & d'impertinence.

¶ Les éloges que nous faiſons des Morts dont nous cenſurions la conduite pendant leur vie, fairaient croire que la ſeule jalouſie fermait nos yeux ſur leurs vertus, & que nous n'en diſions du mal que par le regret peut-être de ne pas leur reſſembler. Dans ce ſens, le peu de cas que nous faiſons de l'homme de bien peut avoir ſon mérite : ſi on a la honte de ne pas aimer la vertu, on eſt du moins louable d'avoir le deſir d'être vertueux. Tous les hommes ne ſont pas animés de cet eſprit jaloux : il y en a qui par mépris pour le ſage, & par indifférence pour la ſageſſe, ne ſçavent louer les gens de bien ni pendant la vie, ni après la mort : ce ſont ces hommes arrogans & ſuperbes qu'on ne peut eſtimer ſans baſſeſſe, que nous voyons ſans regret paſſer du lit au tombeau, & dont le public perd en un jour le ſouvenir, comme ſi jamais ils n'avaient exiſté.

¶ Si l'homme conſtitué en dignité n'eſt point vertueux pour lui-même, il

devrait du moins l'être pour les autres ; ſes vices ſont une pierre de ſcandale ; ils ſont des vices publics ; & le ſcandale eſt un plus grand crime que le vice même.

¶ Je voudrais parvenir à tel poſte, mais il me faut de la protection : une choſe que je dois bien mettre dans ma tête, c'eſt que pour l'obtenir je n'ai pas beſoin d'être homme de bien. Rome, Athenes, Sparthè avaient leurs maximes dans les prétentions & les promotions aux dignités ; nous avons auſſi la nôtre, qui ne differe de celle des Romains qu'en un ſeul point, c'eſt que les préſens, l'adulation & la fourberie tiennent ſouvent lieu de vrai mérite.

¶ Je cherche deux hommes, l'un grand dans ſa petiteſſe, l'autre petit dans ſa grandeur : je les trouve dans l'homme vénérable ſoumis à l'autorité d'un Fat. Je reſpecterai ici, je ne dis pas la dignité, mais le Dignitaire, lorſque je comprendrai que les ſages ont beſoin d'être gouvernés par des foux, ou que les foux ſont faits pour gouverner des ſages.

¶ Rien ne venge mieux un homme de bien ſans protection, que le choix

qui a été fait d'un méchant homme pour occuper un poste fait pour le seul vrai mérite : je crois qu'il lui est permis de goûter le plaisir de penser qu'il faudrait toutes les eaux du Jourdain pour laver la tache de ce Candidat & la honte de ses protecteurs.

¶ Que faut-il à un homme du siecle pour être heureux ? de la santé, du crédit, des gros revenus, de la renommée. Le sage se contente d'une seule chose, c'est la vertu : avec elle il est heureux lors même qu'il manque de tout ce qui fait le bonheur de l'homme du siecle, sans lequel l'homme du siecle serait malheureux. *Je suis Diogene*, ô Prince, *je n'ai besoin ni de ta protection, ni de tes services ; mon tonneau me tient lieu de fortune : mets-toi à l'écart, ton ombre me cache le soleil.*

¶ Nos jours sont partagés entre le plaisir & la douleur : la vertu ne connaît point ce partage ; tout est plaisir pour elle, parce qu'elle repose en Dieu, qui ne sent point de douleur.

¶ Vous voulez être heureux ; mais l'illusion vous séduit ; vous cherchez votre félicité dans les créatures, incapables elles-mêmes de trouver leur bonheur. C'est Dieu qui crée les tré-

ſors, les dignités, les plaiſirs : il eſt ſeul diſpenſateur des couronnes, le bonheur lui-même, & la ſource de toute félicité. N'eſpérez donc point de trouver le repos de votre cœur loin d'un Dieu par qui tout cœur ſoupire, ſe réveille & repoſe. Qu'eſt-ce que ta fortune, ô puiſſant du ſiecle! que ſont tes voluptés? Fais-moi voir que la proſpérité fait le bonheur de ta vie; je te ferai connaître par tes plaiſirs même que ton humble eſclave eſt plus heureux que toi.

¶ L'homme n'eſt jamais plus libre, plus maître de lui-même, ni plus content de ſon ſort, que lorſqu'il s'affranchit de tout autre beſoin que celui de la vertu.

¶ Il ne faudrait que l'inconſtance ſi naturelle à l'homme pour le rendre malheureux dan ſon bonheur. Son cœur a beſoin d'aimer autre choſe que ce qu'il aime, parce qu'il eſt immenſe dans ſes deſirs, & inſatiable dans ſes voluptés. Cet eſprit d'inſtabilité eſt ſi dominant dans ſon ame, qu'il préfere à ſon plaiſir actuel l'ambition & même l'incertitude de tout autre plaiſir : il faut un nouvel objet à l'inconſtance de ſon penchant; lorſqu'il l'aura trouvé, il lui

en faudra un autre qu'il ne trouvera nulle part. Le croirait-on si on ne l'avait vu, que le plus heureux Roi du monde s'est estimé malheureux au milieu de sa constante prospérité?

¶ Je ne serais pas éloigné d'être Epicurien dans ce sens que le plaisir de l'esprit l'emporte incomparablement sur celui du cœur. On ne goûte cette volupté spirituelle que dans la connaissance & dans l'amour des vérités sublimes sans lesquelles tout cesse d'être vrai plaisir: que sont auprès des attraits de la sagesse les impressions sensuelles pour un homme qui sçait discerner les sentimens de l'ame d'avec les sensations du corps? Nous pouvons en juger par les ravissemens d'un astronome dont l'imagination toujours errante dans les cieux, ne repose jamais sur la terre: quels seraient ses transports si, perçant la voûte céleste, son esprit pénétrait jusqu'au séjour des Saints & le trône de Dieu même?

¶ Le plaisir de la vertu est un plaisir infini, que la jouissance rend encore plus desirable; le plaisir des sens est un plaisir fini, dont la jouissance devient fastidieuse en réveillant l'instinct de tout autre desir; par conséquent pour

être heureux, l'homme doit se détacher de tous les objets sensibles, puisqu'il est impossible que la créature remplisse toute la capacité de ses penchans. L'homme qui cherche son bonheur loin de la vertu, ne peut qu'être malheureux ; il perd de vue le seul vrai plaisir que puisse goûter le cœur humain : l'homme, par impossible, pleinement satisfait du bonheur qu'il trouve dans la créature, serait également malheureux, puisqu'il serait privé du plaisir de desirer, sans lequel il n'y a point de vrai plaisir.

¶ Tout est sujet à l'inconstance & au caprice de la fortune : la vertu seule vit sous son empire, est elle-même son conseil, son plaisir, & en Dieu toute son espérance.

¶ L'homme ne peut être heureux dans l'instant présent, qu'autant qu'il travaille à n'être point malheureux à l'avenir. Tout bonheur qui ne se rapporte pas à celui qu'il espere, est un bonheur funeste qui devient le présage d'une misere déplorable. L'homme n'a ici bas qu'une destinée, comme il n'a qu'une seule affaire : il faut donc que le bonheur qu'il cherche se rapporte à cet unique nécessaire sans le-

quel il lui eſt impoſſible de n'être point miſérable. Ceſſer d'être heureux, c'eſt comme ſi on n'avait pas été heureux : ne point travailler à être heureux pour toujours, c'eſt ſe diſpoſer à faire de ſon bonheur préſent le ſujet de ſon éternel déſeſpoir.

¶ Le pauvre juge de la grandeur de ſa miſere par la conſidération de la fortune du riche : le ſage juge des amertumes de la volupté par les douceurs qu'il goûte dans la vertu.

¶ Nous cherchons le bonheur ſans ſçavoir où il eſt, fauſſe démarche ; & nous croyons l'avoir trouvé parce que nous avons appliqué tous nos eſprits à le bien chercher, illuſion plus groſſiere ſi nous croyons le poſſéder ſans la vertu. Nous devrions ce ſemble nous inſtruire à nos dépens : pourquoi s'épuiſer en ſoupirs, ſi nous ne connaiſſons ce que nous devons aimer ? & comment s'eſtimer heureux par la jouiſſance des plaiſirs qui nous forcent de chercher un autre bonheur ? Les pas inutiles que nous faiſons prouvent que nous ne ſçavons pas éclairer nos deſirs ; notre joie au milieu des faux plaiſirs prouve que nous ſommes indignes de connaître la vraie félicité.

¶ A parler humainement, le bonheur de l'homme consiste à être content de sa situation présente : le desir qu'il a de sortir de son état le rend malheureux, parce qu'il est en même temps privé, & de ce qu'il desire, & de ce qu'il possede. Ne dites point, comment serait-il heureux, presque tout lui manque ! le peu qui lui reste est toujours sa fortune, & d'autant plus réelle qu'elle est exempte de tout autre besoin.

¶ On vous dit que le plaisir en Dieu est le plus doux plaisir qu'on goûte sous les cieux, mais vous en doutez : votre amour pour les plaisirs devrait vous inviter ce semble à éclaircir vos doutes ; abstenez-vous des voluptés animales, & vous éprouverez qu'on vous a dit vrai : l'homme de bien l'atteste par serment. Ses protestations ne doivent point vous être suspectes : le témoignage de cet homme est fidele, qui ne fait aucun intérêt, & que rien n'engage à mentir.

¶ Il y a un temps pour pleurer, & un temps pour rire : le vice & la vertu ont leur regne de plaisir, l'un sur la terre, l'autre dans le ciel ; mais il est impossible de rire après la mort, si on n'a pleuré pendant la vie.

¶ Vous vous tourmentez au milieu de vos iniquités : le souvenir de Dieu vous poursuit & vous tyrannise : le chagrin est peint dans vos yeux, l'on dirait que quelque esprit noir vous possede : il n'est plus de plaisirs pour vous, ces plaisirs que vous aimez tant ; vos réflexions sinistres les empoisonnent : vous vous couchez par ennui, & vous vous levez par inquiétude ; il y a des momens où vous êtes cruel à vous-même ; vous cherchez les lieux solitaires, où vous vous abandonnez à vos transports jusqu'à détester votre existence : que signifie cette éclipse totale de vos beaux jours ? c'est pour vous dire que pendant votre jeunesse vous n'avez jamais pleuré, & qu'à quarante ans vous devez cesser de rire.

¶ La vertu a besoin d'être éprouvée, elle ne fait que languir sans la tentation.

¶ Les larmes que le sage verse sur les malheurs de sa vie, sont moins les gémissemens de la nature qui se plaint de son humiliation, que les complaintes de la vertu qui gémit de mériter d'être humiliée ; souvenir du péché beaucoup plus humiliant, & mille fois plus cruel que tous les maux de la na-

ture. Quel ſort que celui d'une ame pour qui la terre a toutes les horreurs de l'exil, qui ne cherche ſa conſolation que dans les ſanglots & les larmes, qui par une averſion ſecrette pour elle-même met ſon exiſtence au nombre de ſes plus grands malheurs ! Non, la douleur du péché eſt un ſupplice trop au deſſus du cœur humain ; il faut le ſecours d'un Dieu pour en ſoutenir la rigueur.

¶ Je ſçais que le vrai plaiſir eſt inſéparable de l'amour de la vertu ; mais je ne comprends pas comment la vertu, quit rempe ſon pain dans ſes larmes, peut goûter le vrai plaiſir, même dans ſa douleur : ô vertu ! puiſſes-tu longtemps opprimer mon ame ! ton abſynthe ſera le plaiſir de mes jours & les délices de mon éternité.

¶ L'édifice des grandes vertus s'écroule, ſi le ſage n'imite les généreux & conſtans efforts de l'ambitieux qui braſſe les intrigues d'une grande fortune : il en eſt de la ſageſſe comme de la réputation, dont il eſt moins difficile d'acquérir le mérite que de ſoutenir l'éclat avec dignité. Et ne penſons point qu'il faille des coups terribles pour abattre le juſte ; ſouvent les plus petites

chûtes le conduisent au précipice. Tyran d'Urie ! quels sacrifices te coûta l'ouvrage de la vertu ! ô malheur imprévu ! tu la perdis par un regard indiscret.

¶ En est-ce trop de faire les plus grands efforts pour acquérir la vertu, qui est de tous les projets le plus noble, le plus difficile & le plus intéressant ? Dans l'ordre même naturel, les ouvrages importans exigent l'application de l'esprit & la fermeté du courage. La nature n'a pas même voulu que nos progrès fussent trop rapides : nous n'avons souvent rien fait après avoir beaucoup & long-temps travaillé. Ne pensons donc point que la vertu soit l'ouvrage d'un cœur lâche & paresseux : c'est beaucoup si le travail d'une longue vie suffit pour le perfectionner.

¶ Il ne faut qu'un vice pour être méchant homme ; pour être homme de bien selon le cœur de Dieu, il faut toutes les vertus : mais encore ; il ne faut souvent qu'un vice pour perdre trente vertus ; il suffit d'acquérir une vertu pour corriger trente vices.

¶ Il faut une certaine élevation dans l'ame pour dompter les passions ; le courage & le génie préparent les gran-

des victoires. Les ames vulgaires, ou se laissent abattre, ou ne remportent que de faibles avantages : mais sans la grace les grands esprits n'ont aucune supériorité sur les petits, sur-tout dans les combats importans : la sublimité de la vertu est spécialement l'ouvrage d'un Dieu. Solon avait le sentiment assez délicat pour s'abstenir de l'intempérance du vice ; mais il n'avait pas assez de feu & de noblesse dans l'ame pour détruire l'idole de ses voluptés.

¶ L'homme aime la vertu, mais il ne les aime pas toutes parce qu'il est homme. Il n'en est pas de même du vice ; le cœur humain est capable de tous les efforts d'iniquité : il y a des hommes dont l'ame est aussi vicieuse que le vice même.

¶ Le cœur naturellement tendre est extrême dans son penchant ; il lui est presque impossible de rompre avec l'objet qui l'attache : mais par cela même qu'il est naturellement tendre, il paraît avoir une disposition de plus pour la tendresse & la constance de la vertu.

¶ Il y a du danger de comparer son mérite avec celui d'autrui ; l'humilité seule peut éviter le piege caché sous un

parallele

parallele si délicat. Cependant si j'avais quelque inspection sur les gens de bien, je leur conseillerais de faire de temps en temps cette confrontation : elle pourrait servir à leur faire comprendre qu'ils sont encore très-imparfaits, s'ils n'ont plus de zele & de modestie que le sage qu'ils admirent!

¶ C'est mal connaître ses intérêts que d'acheter les plaisirs aux dépens de la vertu ; c'est abandonner sa fortune pour se rendre misérable. Mais sans parler de l'outrage qu'on fait à Dieu par la préférence qu'on donne à la créature, ne devrait-on pas du moins penser que les plaisirs passent, & que la vertu conduit à l'immortalité ? Leve les yeux, ô homme ! la récompense du juste est dans le sein du Dieu de magnificence. Tourne tes regards vers le tombeau, voudras-tu le croire ? la fortune, les délices, la grandeur des puissans du siecle se réduisent à une poignée de cendres.

¶ Le plus grand effort de la vertu est de terminer son cours sur la terre par une fin digne d'elle : ce dernier effort est moins son ouvrage que l'effet de la miséricorde d'un Dieu. Perséverance finale, l'objet de mes vœux &

toute mon espérance, quel contraste formes-tu dans mon ame de plaisir & d'horreur, de confiance & d'incertitude! Que sçais-je si, comme tant de malheureux plus sages que moi, je ne m'endurcirai pas à la fin de mes jours! Dieu trois fois saint, je le confesse, ô Dieu terrible en conseils! mes vertus ne sont qu'iniquité devant vous! Mais soit pendant le cours, soit au déclin de ma vie, souvenez-vous pour la gloire de votre nom que vous êtes l'auteur de mon être & le Dieu de miséricorde!

¶ L'homme qui aime la vertu a été trop heureux de naître: c'est un trop grand malheur pour l'homme, d'être né s'il n'aime la vertu: le plus doux soupir qui soit au pouvoir de son méchant cœur, est le regret d'avoir jamais vu le jour, & le cruel desir de se voir anéanti: il ne lui faut que de la réflexion pour comprendre que la destruction de tout son être rendrait son sort beaucoup moins malheureux: quelle horreur!

¶ C'est entrer dans le chemin de la vertu, que d'avoir le desir sincere de marcher dans ses voies.

DE LA NATURE.

S'IL n'y avait point d'Évangile, les loix éternelles de la raison, quoiqu'infirmées par le vice de la nature, pourraient tenir lieu de loi positive au sage. Les beaux jours de la loi sont venus; il n'y a pas aujourd'hui de vrai sage, s'il n'est disciple de l'Évangile qui a rétabli les loix de la primitive raison.

¶ Il me semble que le Naturalisme vient bien tard; il est né tout au plus depuis quatre jours. Les anciens étaient vicieux, mais ils n'étaient point Naturalistes; au contraire ils condamnaient les penchans de la nature. La gloire de l'invention était réservée à notre siecle: les anciens aimaient les plaisirs par faiblesse, nous les aimons par systême.

¶ Avant le regne du célebre Pharaon, les Naturalistes fussent venus trop tôt; il devait paraître un Législateur qui soumettrait à la raison la nature alors trop corrompue. Depuis le regne d'Auguste, ils sont venus trop tard; il a paru un Législateur qui a

soumis à la grace la nature & la raison ; & ce Législateur, c'est Jesus-Christ. Vous souffrez de ce que je vous parle de cet Homme-Dieu : je n'en suis point surpris ; son souvenir est pour vous un reproche secret de votre infidélité. Mais une raison plus forte m'engage à vous retracer la mémoire de ce Législateur suprême : nous vivons dans un siecle où le mépris de sa loi entraîne insensiblement l'oubli de son nom : ne vous est-il jamais arrivé, faites-en l'aveu, d'avoir presque honte de le prononcer ?

¶ O la belle chose que la nature ! quel pouvoir ! quel génie ! quelle admirable fécondité ! C'est elle qui dirige tous les événemens de la vie ; qui communique sa force & sa vertu aux plantes, aux hommes, aux animaux. Elle attire les vapeurs vers les airs, d'où elle fait partir les éclairs & la foudre avec les torrens d'une pluie céleste. Par elle le Guerrier s'arme du glaive, & frappe des coups terribles qui entassent les cadavres. Elle imprime la majesté sur le front des Monarques, le zele de la justice dans l'ame des Magistrats, l'amour & la fidélité dans le cœur des époux. C'est par son esprit vivifiant

que l'homme existe, qu'il pense, qu'il desire, qu'il voit, qu'il marche, qu'il entend : elle fait tout, elle anime tout, elle conserve & perpétue tout, comme sans elle tout rentrerait dans le néant : nous disons tout cela, & nous l'entendons redire tous les jours. Mais je voudrais trouver un homme qui m'apprît où cette nature si intelligente, si sage, si puissante, fait son séjour ; en quel endroit de l'univers elle a établi son trône ; si elle a des yeux, des bras, des oreilles comme nous ; dans quelle partie de son grand corps est placée son intelligence ; si sa tête est tournée au levant, ou ses pieds appuyés sur l'aquilon ; comment & de quelle main elle prépare les nuées, les foudres, les tempêtes ; par quelle porte elle entre dans les palais des Rois, dans l'ame des hommes, dans le sein des abymes ; & si elle est esprit ou matiere comme moi.

¶ Dieu, comme auteur de toutes choses, a imposé des loix à la nature dans l'ordre physique & moral. Les astres eussent été des corps immobiles, si sa main ne leur eût imprimé le mouvement ; & l'homme n'eût été tout au plus qu'un animal, si Dieu ne lui avait

donné une ame capable de connaître & d'aimer la vertu : comment donc la nature peut-elle être le principe de la loi, puisque la loi lui fait sentir sa dépendance, & qu'elle l'assujettit à son autorité ?

¶ Dieu est la regle nécessaire de tous les êtres dans leur existence, dans leurs propriétés, dans leurs opérations : tout ce qu'il leur prescrit est donc sage, légitime, nécessaire, puisque sa loi est comme une émanation de son propre esprit. La créature libre peut bien renverser l'ordre établi ; mais ce renversement n'est ni la loi, ni la nature, ni la liberté ; c'est un attentat contre l'autorité du seul & suprême Législateur, & toute révolte contre Dieu est un péché contre la sage nature.

¶ Nous connaissons trois états de la nature humaine, l'état de la nature innocente, l'état de la nature coupable, l'état de la nature justifiée. Dans le premier état, l'homme avait son cœur soumis à la raison ; dans le second, le cœur prit l'ascendant sur la raison ; dans le troisieme, la foi, je veux dire la plénitude de la grace, assujettit le cœur & la raison. Dans le premier état, la nature inspirait le bien ; dans le second,

elle penchait vers le mal ; dans le troisieme elle entraîne aussi au mal, mais la toute puissante grace du Rédempteur réforme la perversité de ses penchans : d'où il s'ensuit que dans le premier état l'homme pouvait suivre la nature ; que dans le second il ne le devait pas ; que dans le troisieme il ne le doit pas non plus, à moins que les penchans de la nature ne soient rectifiés par la grace. Vous n'aimez pas les distinctions, Esprits forts ! mais il a fallu vous dire que vous êtes Naturalistes, sans connaître ni la nature, ni le naturalisme.

¶ Nier le péché d'origine, c'est blasphémer. La nature viciée ne peut pas être l'ouvrage d'un Dieu qui fait tout bien, & qui déteste le mal. Voudrions-nous dire qu'*Appellés* peignait les héros sans pieds, ni bras, ni tête ? Dans ce cas ses tableaux ne lui eussent mérité que la réputation d'un peintre étourdi. Mortel infame ! quel Dieu serait le Dieu du ciel s'il avait fait ton cœur, vase d'opprobre, profond abyme d'iniquité !

¶ La perversité de nos penchans ne peut pas venir de Dieu ; comment inspirerait-il le vice qui lui est contraire,

& que pour cela même sa loi condamne ? Le déréglement des passions vient de notre propre fonds, puisque c'est nous qui par un choix libre & volontaire nous attachons à des objets criminels. La raison est un témoin contre nous en faveur de la Divinité, qui nous l'a donnée pour présider dans nos ames : par elle nous remontons à l'origine de la loi, nous discernons entre le vice & la vertu, nous connaissons la regle de nos desirs, & la nature des objets qui méritent, ou notre haine, ou notre amour. Une seule chose pourrait justifier l'erreur où nous jette notre aveuglement ; ce serait de supposer que Dieu ne nous fît point créatures raisonnables : mais par une contradiction digne de notre perversité, nous croyons exceller dans l'art de raisonner, & nous faisons retomber sur Dieu des penchans honteux qui combattent la raison & la Divinité.

¶ L'homme est fait pour la vertu par-là même qu'il est fait pour Dieu, qui est la sainteté par essence. Tout ce qui se rapporte à ce Dieu saint doit être bien, comme il est lui-même la source du bien ; le seul mal peut lui être contraire, parce qu'il n'est pas son ouvra-

ge, & que tout ce qui n'eſt pas ſon ouvrage doit être néceſſairement vicieux. Quoi de plus admirable que la nature, ſi elle avait reſté dans ſon état primitif! L'ange & l'homme l'ont toute viciée, & par-là même éloignée de Dieu par la production de leurs ouvrages, qui ſont le péché, la mort & la réprobation.

¶ L'hiſtoire des ſages de l'antiquité profane prouve l'étrange dépravation dans l'homme déchu, ſoit du côté de l'eſprit, ſoit du côté du cœur : les erreurs & la corruption ſyſtématique de ces Philoſophes paraiſſent inconcevables. La nature cependant ne perdit point tout ſon éclat par le péché d'origine : Empédocle avait de l'eſprit, & Xenocrate de la vertu : mais avec toute leur ſageſſe ils n'étaient point véritablement ſages ; les vrais Philoſophes ſe formaient dans la ſeule école d'Iſrael.

¶ Nous ſçavons aujourd'hui ce qu'ont ignoré les plus beaux génies de l'antiquité profane : nous connaiſſons la nature & la Divinité, qui furent des énigmes pour les ſiecles des Hermogenes & des Zenon. Je voudrais bien que nos Philoſophes qui combattent la ré-

vélation, m'appriſſent quels Sçavans firent toutes ces découvertes : Poppe, diſent-ils, Bayle, Newton, Leibnitz ; ce n'eſt pas là ce que je veux ſçavoir : je demande comment Newton, beaucoup moins habile qu'Archimede Païen, a-t-il ſçu que Saturne & Jupiter n'étaient pas des Dieux ?

¶ L'iniquité de la terre allait toujours en groſſiſſant à meſure que les ſiecles s'écoulaient : que ferait le ſoixantieme ſiecle où nous vivons, ſi par ſa miſéricorde Dieu n'avait arrêté le torrent ? Il fallait à la nature humaine cette miſéricorde, ſans laquelle les progrès du crime euſſent mis le comble à ſes malheurs. A juger par le paſſé du courroux & de la vengeance des cieux, qui nous a dit que la terre avec tous ſes peuples infames n'eût pas été juſqu'ici conſumée par des déluges de feu ?

¶ L'art perfectionne la nature phyſique ; la grace ſeule peut perfectionner la nature morale : l'homme était tombé dans un état d'humiliation trop profonde ; il ne fallait pas moins que la main d'un Dieu pour le relever de ſa chûte. Liſons l'hiſtoire ſacrée : elle nous apprend que pour créer la nature

il n'a fallu à Dieu qu'un acte de sa volonté, & qu'il a mis en œuvre sa toute-puissance & son amour pour la réparer. Comment l'homme aurait-il eu la force de rétablir ou même de soulager la nature misérable ? Il n'avait pas même assez d'esprit pour connaître la grandeur de sa misere.

¶ L'Evangile avait si bien rétabli toutes choses ; ses maximes dictées par le Dieu des Prophetes, paraissaient moins faites pour des hommes que pour des anges. On ne voyait plus parmi nous ces vices humilians qui couvrirent l'humanité de tant d'opprobre : la vertu seule nous dirigeait dans toutes nos voies ; nous aimions la tempérance, la pudeur, la justice, la probité ; nous vivions avec l'étranger comme avec notre frere, sans jalousie, sans discussion, sans contrainte : nous remplissions tous nos devoirs en sages, au barreau, dans le négoce, au service, dans le sanctuaire, la houlette en main ou sur les fleurs-de-lys : quel reproche pouvait-on nous faire ! nous étions Chrétiens. L'esprit du siecle a perverti tout l'ordre d'une si belle vie. Nous prétendons que l'Evangile n'a vigueur de précepte qu'autant qu'il

nous plaît de l'accepter pour loi ; nous ne pouvons souffrir des maximes qui gênent nos penchans & nos plaisirs ; nous croyons pouvoir nous dispenser d'être sages parce que la sagesse nous fatigue, & que nos cœurs ne peuvent s'accoutumer à la discipline des mœurs; le vice cesse d'être un crime à nos yeux dans l'illusion où nous sommes que tous nos desirs sont justes, & que même nous avons droit de vouloir qu'ils soient légitimes ; nous sommes Chrétiens de profession, & nous n'avons pas même la vertu des Païens. Il manque à ce caractere un trait qui les efface tous ; nous sommes Naturalistes, & nous entassons les crimes que la nature elle-même réprouve.

¶ Il est naturel à l'homme d'être vain, ambitieux, vindicatif, libertin : il ne lui est donc pas permis de suivre la nature, puisque le libertinage & la vengeance sont des crimes aux yeux même des hommes. Cette conséquence ne serait pourtant pas juste, s'il était vrai que Dieu & la nature ne fussent qu'une même chose : mais Dieu n'est ni le ciel, ni la terre, ni l'ange séducteur, ni l'homme séduit, ni le péché.

¶ *Voltinius* a dit un bon mot dans ses

écrits, que *la voie de la nature est une route sûre* : je connais *Voltinius* : en traçant sa sentence, il revait sur la volupté qu'il aime.

¶ Quand vous aurez justifié vos déshonorans mépris pour des respectables parens, vos murmures contre des Juges intégres dont les arrêts ont puni vos injustices; que vous nous aurez fait voir qu'il vous est permis de braver l'autorité du Prince, parce qu'elle vous resserre dans les devoirs du sujet fidele & du vrai citoyen, nous vous prierons de nous prouver que la licence est le vrai Code de la nature, & que les loix de la sagesse sont injustes, parce que vous aimez à vivre en méchant homme.

¶ Quelle impression ferait en vous une loi qui commanderait d'assassiner un ennemi; de s'abandonner aux excès de la débauche ; d'enlever le bien, l'honneur & la femme d'autrui ? Ne diriez-vous pas, ces maximes sont dignes d'un peuple scélérat & d'un législateur infame ! Je trahirais ma pensée si je disais de vous que vous êtes homme d'honneur & de bien : vous condamnez la loi qui vous ordonnerait d'être vindicatif & libertin, & vous adoptez pour loi le penchant de la

libertin. Je le ſuis, repliquez-vous. Je ne vous demande point des preuves de votre conviction ; prouvez-moi ſeulement que vous êtes au rang des hommes.

¶ Il y a des hommes qui ne penſent jamais à Dieu ; ce ſont les Naturaliſtes mitigés : les riches compoſent cet ordre célebre. Il y en a qui y penſent une fois le mois ; ce ſont les Naturaliſtes réformés : cet ordre eſt compoſé de riches & de pauvres.

¶ Au commencement l'orgueil infecta la nature ; aujourd'hui la fortune & la volupté achevent de la corrompre : l'une enchaîne le cœur, l'autre opprime le corps, toutes les deux abrutiſſent la raiſon & l'eſprit. L'inſtinct de l'animal joint à la raiſon, ferait un homme prudent & ſage ; l'homme qui ne ſuit pas la raiſon eſt au deſſous de l'animal.

¶ La raiſon eſt comme un rayon de la lumiere de Dieu : il n'eſt jamais permis de combattre cette raiſon, parce qu'il n'eſt point permis de combattre la Divinité. Les hommes déraiſonnables ſont l'image des géans qui s'armaient contre les Dieux.

¶ La nature ne peut parvenir à ſa

fin, qu'autant qu'elle suit le mouvement du Créateur : il n'est donné qu'à lui de connaître & de fixer la véritable destinée de tous les êtres. L'homme comme créature raisonnable, & par-là même plus redevable à son Auteur, est plus obligé de suivre l'attrait des impressions divines : devoir qu'il ne peut remplir qu'autant que ses idées sont conformes en tout à l'idée de Dieu, qui l'a destiné à une fin sublime. La liberté qu'il a de mal faire ne peut pas être un titre contre l'obéissance qu'il doit à l'Etre suprême. Libre ou esclave, son cœur est toujours sous la main de Dieu : jamais il ne peut perdre de vue l'objet essentiel de son existence, qui est de se soumettre en tout aux conseils de la Divinité.

¶ Je n'avais pas oui dire qu'il fût *permis de faire son bien avec le mal d'autrui* : *Elippe* me l'apprend dans un de ses célebres écrits. Autant valait-il qu'il dît que nous pouvons *faire notre bien avec le mal de Dieu même*. Cette détestable maxime a eu tout le succès imaginable : les faux dévots, les ambitieux, les avares & les libertins l'ont mise au rang de leurs privileges contre les droits les plus légitimes de la nature & de la Divinité.

¶ L'empire des paſſions d'habitude a quelque choſe de plus fort que le pouvoir de la nature.

¶ Oui, je ſuis Naturaliſte, dit *Teſiphon*, quel eſt donc mon crime? Je vis en homme d'honneur; j'adore Dieu comme mon créateur & mon maître; mon cœur eſt aux autres comme à moi-même; mon bien eſt à moi, & j'en ai toujours de reſte pour le ſervice de mes amis; j'honore & chéris mon Roi à qui je paie le tribut autant par amour que par juſtice.... Vous ne finiſſez pas, *Teſiphon!* & vous nous laiſſez ignorer les anecdotes de votre hiſtoire: vous ne nous avez pas dit encore qu'en eſprit de chaſteté vous voyez tour à tour *Lucine* & *Zelamie*, & que vous êtes conſtamment en garde contre les ſept péchés capitaux.

¶ La loi du corps eſt ennemie de Dieu, & ne peut pas lui être ſoumiſe; comment pourrait-il ſe faire que l'homme qui vit ſous cette loi, vive de l'eſprit de Dieu?

¶ Le Naturaliſme par principe peut conduire à l'erreur, l'eſprit de l'homme eſt un amas d'illuſions: le Naturaliſme par penchant peut conduire au crime, le cœur de l'homme eſt le

théatre des passions. Si à ce prix je veux être Naturaliste, qui empêchera que la nature ne soit l'écueil de ma raison & de ma vertu, que je n'extravague comme Protagore, & que je ne me licencie comme Diogene? Que faut-il, ô homme pour te convaincre de ta misere! Comment dis-tu, je suis riche de mon fonds! ta misere n'est-elle pas extrême par-là même que tu crois n'être point misérable!

¶ Amour de nous-mêmes, amour propre, crime, sagesse, penchant, plaisir, bonheur, malheur, tout cela pris dans le sens moral part d'une même source, qui est le cœur d'où procédent le sentiment primitif & les opérations du vice & de la vertu. Mais quoique tout vienne du même principe, tout cependant n'a pas le même objet, & ne tend pas à la même fin. L'amour de nous-mêmes répond aux desseins du Créateur, l'amour propre combat ses volontés; la vertu est l'ouvrage de l'homme raisonnable, le vice celui de l'homme animal; le penchant est souvent innocent, le plaisir désordonné le rend criminel; on peut être heureux dans la créature & malheureux en Dieu: le tout dépend du sentiment qui nous

affecte. Si ce sentiment est conforme à l'esprit de la loi, nous sommes des sages; s'il est contraire à cet esprit, nous sommes des insensés.

¶ Est-ce faire violence au cœur humain que de le remettre dans son état naturel? La Religion ne détruit pas les affections de la nature, elle ne cherche qu'à les régler en les dirigeant à des fins légitimes. Dieu a voulu que rien de périssable ne nous attachât, puisque nous étions faits pour l'immortalité; que nous regardassions la créature indigne de nos penchans, puisque la grandeur de notre amour surpasse infiniment l'étendue de ses plaisirs; que nous aimassions la vertu qui seule pouvait fixer le bonheur de notre destinée, & pour le temps & pour l'éternité. Nous prétendons que l'esprit de la loi est au dessus de nos forces; il ne faudrait qu'une réflexion bien simple pour nous donner un courage que nous n'avons pas; ce serait de penser que les faiblesses de notre cœur nous rabaissent au dessous de l'humanité.

¶ Y a-t-il de l'injustice en Dieu de condamner un penchant qu'approuve la nature? C'est comme si l'on demandait, s'il y a de l'injustice dans un pere

de châtier un fils libertin. La nature corrompue ne peut pas être l'ouvrage d'un Dieu; & Dieu condamne des penchans qui déshonorent son ouvrage. Veux-tu apprendre, ô homme! à rendre justice à l'Auteur de ton être? arrache de ton cœur ce que Dieu ne fit pas en toi.

¶ *Basilisse* aime sa liberté; il a trop d'orgueil pour vivre dans la dépendance. Socrate, Moïse, Jesus-Christ ne sont pour lui que des hommes dont il ne respecte ni le mérite ni les préceptes; il ne prend conseil que de sa tête pour sçavoir ce qu'il doit penser, croire & faire; son libre arbitre est son Code; il veut que tout lui soit permis, excepté la soumission aux lumieres de la raison & au joug de la foi: ne doit-on pas être surpris que *Basilisse* si fier, si absolu, si maître de ses volontés, ait pu se rendre esclave des bizarres caprices de *Zénobie*?

¶ Il y a dans la nature des loix générales & particulieres, des loix physiques & morales; & parmi les morales, les unes ont un rapport direct au bien de l'homme, les autres au bien de la société. Mais toutes ces loix émanent immédiatement de Dieu com-

me premier principe, & remontent de même à lui comme la derniere fin de tous les êtres; & il est aussi nécessaire que le bien commun & particulier descendent de lui & se rapportent à lui, qu'il est impossible de prévenir malgré lui le mal de la nature physique ou morale. Les Philosophes du siecle ne sont pas tout-à-fait de ce sentiment: mais que peut sa Philosophie contre l'empire d'un Dieu? Le Créateur perdra-t-il ses droits sur sa créature, parce qu'il plaît aux esprits forts d'embrouiller par leurs systêmes l'idée innée qu'ont toutes les nations, du bien, du mal, de l'homme, de la nature, de la Divinité?

¶ Les opérations de la grace ont sur celles de la nature, & même incomparablement, les degrés d'excellence qu'ont les fonctions d'un Souverain sur celles de l'artisan: qu'est-ce que le gouvernement des peuples & la possession de toutes les Provinces auprès de l'empire que le sage exerce sur son cœur? L'homme n'est donc pas véritablement grand lorsque ses actions sont au-dessous de l'ordre divin, & que sa gloire se borne tout au plus à la circonférence de la terre. Sa grandeur est d'autant plus imaginaire, qu'il ca-

che dans son sein une ame capable des plus nobles efforts, & qu'il peut se signaler par des exploits infiniment supérieurs à la nature. Vous vous faites remarquer par tous les services que vous rendez à l'État ; mais avec tant de belles qualités vous ne possédez point le talent de la vertu : je dirai de vous que vous êtes grand homme, lorsque je pourrai appeller célebre héros un Général d'Armée qui n'a tout au plus que le mérite du Soldat.

¶ Ne pourrait-on pas faire comprendre à l'homme que sa conduite doit répondre en tout à la dignité de son rang ; qu'il se dégrade lorsqu'il s'attache à des objets au dessous de son cœur ; qu'à raison de sa supériorité sur tous les êtres matériels, ses pensées doivent s'élever au dessus de toute créature sensible ; que rien de ce qui frappe les sens n'entre dans l'ordre de sa destinée, & que par conséquent il doit chercher son bonheur loin de ce monde terrestre ; que ce n'est pas en vain qu'il cache le penchant pour le souverain bien, & que la nature morale, ou même physique, ne renferme pas dans son sein de plus vile créature que l'homme sans vertu !

¶ Si nous étions tout esprit, ou du moins réformés par la nouveauté de l'esprit, le Naturalisme serait pour nous ce que sont pour un sage éclairé les fables impertinentes de la Mythologie : nous érigeons en systême la sensuelle nature, parce que nous trouvons de la sensualité à être composés d'esprit & de chair.

DE LA PHILOSOPHIE.

LE nom de Philosophe est un nom séduisant qui se fait aimer pour l'amour de lui-même. La Philosophie imprimait un certain caractere de grandeur sur toute la personne du Philosophe. Aristote malgré ses défauts corporels, était respectable aux yeux du Grand Alexandre : eh ! qui comme Socrate se concilia l'amour des peuples & l'estime des Souverains ! Les plus beaux esprits de l'antiquité étaient Philosophes, Mercure, Platon, Théophraste, Pythagore, Plutarque : la réputation du génie flatte notre amour propre, c'en est assez; nous nous disons, & il nous plaît de nous dire Philosophes.

¶ La

¶ La Philoſophie même Payenne conſiſtait dans la connaiſſance & l'amour de la ſageſſe. Par elle l'homme appliquait tous ſes eſprits à la recherche de la vérité ; il s'élevait juſqu'à la Divinité comme cauſe premiere, l'ame de l'univers, & le ſouffle de tout ce qui reſpire ; il reſpectait la raiſon, & il vouloit qu'elle fût en tout la regle des penchans. Ce ſiecle eſt aſſez riche de ſon fonds, & d'ailleurs trop équitable pour enlever à l'antiquité ſon tréſor : il a voulu néanmoins faire au Philoſophe un petit larcin en eſprit de vertu ; il lui a laiſſé la ſageſſe par pudeur, & il lui a volé ſon nom par humilité.

¶ Il y a vingt ans & plus de trente ſiecles qu'il fallait avoir de l'eſprit pour être Philoſophe : depuis quatre jours on eſt Philoſophe ſans avoir de l'eſprit. L'invention n'eſt heureuſe que par la diſtinction ſubtile que nous faiſons des noms & des perſonnes : *Léonice*, Financier, eſt un ſot ; *Léonice*, Philoſophe, eſt un habile homme. Mais pour cela notre ſubtilité n'eſt pas moins digne d'éloge : nous avons toujours la gloire de ſçavoir heureuſement inventer, & de mériter à notre

ſiecle le glorieux ſurnom du ſiecle des découvertes.

¶ Qu'eſt-ce que la Philoſophie du ſiecle ? il eſt aiſé de le ſçavoir ; les productions des eſprits forts ſont entre nos mains. C'eſt une ſcience qui enſeigne que l'homme n'eſt au fond qu'une *machine que l'on monte à peu près comme une horloge dont perſonne ne connaît le méchaniſme excepté le Philoſophe ;* qui briſe le *ſceptre d'imbécillité par lequel les ruſtiques pédans*, c'eſt-à-dire les Miniſtres du Sanctuaire, *tiennent les peuples abrutis comme autrefois les Prêtres d'Amphiaraüs ;* qui apprend aux mortels que les belles choſes qu'ils ont oui dire de la Divinité ne ſont que des *oracles apocryphes, puiſqu'ils ne furent jamais enrégiſtrés au parlement de la raiſon ;* qui a la puiſſance d'éclairer, ſur tout le *ſexe féminin, d'une lumiere ſcientifique propre à briſer le taliſman des Docteurs Miſtiques avec leur pédantiſme hériſſé de Syriaque, de Grec, ou de Latin ;* qui met la volupté à l'avant-garde des *cœurs magnanimes*, & qui place la vertu au centre de *l'armée des Saints paſſe-volans.* Une ſcience ſi inſtructive, ſi curieuſe, ſi ſublime, vaut certainement plus qu'une

pendule avec toute la délicatesse de ses ressorts : ne pourrait-on pas l'appeller, d'après nos gigantesques figuristes, *le corps de réserve de la saine raison?* Aussi dans un chef-d'œuvre de sa plume, l'aigle de la Secte Philosophique la surnomme *la Philosophie du bon sens.*

¶ La Philosophie moderne ne prétend point détruire la Religion, elle ne veut que la réformer; c'est le Christianisme philosophique prétendu réformé. Elle veut que par respect pour l'esprit humain la foi leve le voile de ses obscurités ; elle fait taire tous les oracles pour n'écouter que la voix des élémens qui sont, dit-elle, le seul Verbe de Dieu ; elle rend à l'homme le droit primitif que la nature lui donna sur ses penchans ; elle regarde les passions comme le plus riche présent de la Divinité, & elle ordonne que l'ame & le corps obéissent lorsque le cœur commande. Il ne manque à cette Philosophie que d'avoir publié ses oracles du milieu des éclairs ; sa législation est plus despotique que le ton souverain du Législateur de Sina.

¶ Chaque Secte a eu ses hommes d'esprit ; la Philosophie moderne est

l'assemblage de tous les esprits, & c'est cette universalité qui lui donne la supériorité sur toutes les Sectes : esprits errans qui voltigent par-tout; esprits versatiles qui sont propres à tout; esprits ambitieux qui embrassent tout; esprits pointilleux qui disputent de tout; esprits dogmatiques qui prononcent sur tout; esprits originaux qui se singularisent en tout : je mentirais, si je disais que tous ces esprits font un beau tout; quelque chose me dit que sans la raison, & la foi les plus beaux esprits ne sont rien du tout.

¶ Que deviendrait la Religion si elle n'avait pour preuves de sa foi que le génie de ce siecle ? Jusqu'ici le ciel & la terre ont rendu témoignage à ses augustes vérités : les Prophetes l'ont prédite par des oracles que l'événement a pleinement justifiés; son Fondateur l'a établie par des miracles qui ont étonné l'univers; les Docteurs ont approfondi & méthodiquement prouvé ses mysteres du salut que des millions de Martyrs ont scellé de leur sang; toutes les générations des Justes ont adopté pour regle des mœurs son Evangile de vertu; & par amour autant que par devoir les Rois du monde en ont

fait la loi constitutive de leurs États. Opposons à l'authenticité de ces faits l'idée que nous avons de cette Religion, de sa foi, de ses miracles, de ses sacremens ; ces systêmes bizarres sur l'ame de l'homme, sur la nature du bien & du mal, sur l'origine de la loi ; cette torture où nous mettons l'esprit & la lettre pour infirmer les Prophéties, l'Evangile, la raison ; ce décri que nous faisons de la vertu des Saints ; ces scandales que nous introduisons dans nos Temples ; ces préjugés, cette fatuité de caprice, cette révolte secrete contre tout ce qui est Dieu. Si notre Philosophie passe jusqu'aux races futures, je ne vois point dans les siecles passés de plus stupides & de plus misérables créatures que nos descendans.

¶ N'allons pas si vîte, *Helladius !* il faut quelque chose de plus que l'épée au côté pour combattre les vérités de notre foi : avant de répondre à vos objections philosophiques, nous avons droit de vous faire subir un examen. Dites-nous donc combien pese votre génie ; jusqu'où s'étend la sphere de votre intelligence ; & dans quelle Université vous avez pris vos Grades de

Docteur : dites-nous si dans la réalité vous êtes un habile homme, ou si vous prétendez qu'un diamant au doigt & un habit de velours soient à nos yeux un certificat d'érudition. Ne soyez point surpris, *Helladius*, de la précaution que nous prenons avant de disputer avec vous : il n'est point de supplice comparable à celui de voir les belles choses expirer à l'oreille d'un sot.

¶ Je ne conseille pas à un Sçavant de disputer avec des hommes ou trop au dessous de son génie, ou trop au dessus de son rang ; le danger est pressant des deux côtés : il court risque de passer pour bête, ou d'être traité d'impertinent.

¶ Quelle manie philosophique de s'arroger l'empire du génie ; d'inventer des systêmes législatifs ; de ne pouvoir souffrir le joug de la dépendance ; de célébrer le regne des penchans ; de faire d'un Destin imaginaire une Divinité qui créa le ciel & la terre, qui préside à tous les événemens de la vie, & qui seule assise sur le trône de l'Univers mérite seule notre encens ! Ces vertiges d'esprit vont plus loin qu'on ne pense ; on ne sçaurait trop en prévenir les suites. Il fallut trois cens ans

à Rome pour fonder son État républicain; il n'en fallut que trente à Calvin pour ébranler les États monarchiques.

¶ Le Philosophe du siecle ne prend point le glaive pour faire couler le sang humain; mais ses maximes d'irréligion & de volupté font plus de ravage que ne feraient cent mille combattans. Elles dépouillent d'un côté la nature de son plus bel ornement, qui est la vertu; tandis que de l'autre, elles vicient l'humide radical de l'humanité qui ne produit tout au plus que la moitié de l'homme.

¶ Zénon est le chef de la Secte Stoïque, Aristote de la Péripatéticienne, Antisthenes de la Cinique; toutes les Sectes ont leurs Chefs: il n'y a que la Philosophie moderne qui ait été mise au monde sans pere ni mere. On pense néanmoins que le célebre *Voltinius* l'a enfantée par ses écrits, car les esprits forts se disent *Voltiniens*. Mais c'est faire une injustice au mérite de ce grand homme: personne n'ignore qu'avant d'écrire *Voltinius* avait du bon sens, & même du génie; mais, ajoute-t-on, il les a perdus en écrivant.

¶ Est-il bien vrai que la Religion

Chrétienne ne soit qu'une chimere qui a passé dans la tête des hommes ; que jamais il n'y ait eu de Prophetes inspirés ; que Jesus-Christ dont il est tant parlé n'ait été qu'un mortel ordinaire ; que les Morts de tous les siecles soient rentrés dans le néant ; qu'il n'y ait qu'une seule vie, & qu'à la fin du monde Dieu doive se renfermer dans le sein de sa Divinité ? Il faut bien qu'il en soit ainsi : des Philosophes condamnés comme imposteurs par les décisions de l'Eglise, par les Arrêts des Cours, par la voix publique, par le témoignage des siecles, par leur propre cœur, l'ont décidé.

¶ La Philosophie moderne n'a point des principes discutés : il étoit assez difficile de la fonder sur un systême suivi ; elle ne sçait ni d'où elle vient ni où elle doit aboutir. Ses maximes néanmoins ont réparé ce vice capital ; la liberté qu'elle donne de vivre à sa fantaisie persuade plus que tous les argumens. Ne soyons donc point surpris si l'on apprend cette science sans étude : il n'a fallu qu'un jour à *Tryphon* pour prendre tous les Grades philosophiques : dans un jour il a appris à faire l'esprit fort, à brasser d'aimables in-

trigues, à ſoupirer ſous les ormeaux, à déshonorer ſa famille ; & ſi l'on peut lui reprocher quelque défaut, c'eſt qu'il en ſçait trop pour un jeune Philoſophe. Quelle conquête pour l'Académie des Siences que *Tryphon*, s'il ne lui faut pas plus de temps pour devenir habile homme que pour être libertin !

¶ Le Philoſophe du ſiecle n'eſt ni un ſaint ni un dévot ; il eſt honnête homme, c'eſt-à-dire, qu'il fait tout ce que le monde approuve, & qu'il ne fait rien de ce que le monde condamne. La maxime eſt admirable ; elle fait honneur à l'humanité : mais fais-moi voir que le monde eſt le ſeul Légiſlateur qui ait droit de preſcrire des Loix, & que les Loix qu'il preſcrit ſont dignes d'un ſage Légiſlateur ! Eſt-il de monde aſſez puiſſant pour faire un honnête homme de Tarquin attentant ſur l'honneur de Lucrece, ou de Brutus aſſaſſinant Céſar ?

¶ La probité eſt la grande divinité de nos Philoſophes, c'eſt-à-dire, ce lien ſocial qui les attache aux hommes, ſans que jamais il altere en rien le reſpect & l'amour qu'ils leur doivent. Cet eſprit de ſociabilité eſt une con-

séquence nécessaire de leurs principes qui sont, que l'homme n'est pas fait pour la vertu, n'étant *qu'horloge*, *machine*, ou tout au plus *subtil animal*. Suivant ce systême les animaux, que nous appellons *bêtes*, sont aussi par conséquent Philosophes, & plus Philosophes que nos esprits forts, puisque les liens qui les attachent à leurs semblables sont plus tendres & beaucoup moins inconstans. L'abeille est respectueuse envers son Roi; les loups marchent & vivent ensemble de très-bonne intelligence; le lion partage sa proie avec les lions ses semblables: eh! quel Philosophe comme l'Alcyon a soin de son confrere malade, & le porte amoureusement sur son dos? Il ne faut qu'ouvrir les yeux pour voir que ces deux especes philosophiques ne sont pas tout-à-fait les mêmes: l'homme philosophe agit par réflexion; l'animal philosophe se conduit par l'instinct dont les loix sont sans doute plus invariables que celles de la philosophesque raison.

¶ Il est aussi impossible que le Philosophe soit homme raisonnable sans être vertueux, qu'il est impossible que la bête suive les loix animales sans inst

tinct. Tout ce que prescrit la raison se rapporte à Dieu comme à la premiere regle de tout ce qui est raisonnable, & qui cesserait de l'être s'il n'était conforme en tout à sa sagesse qui est le principe de la raison : or toutes loix de la sagesse se rapportent au bien que l'homme doit nécessairement aimer, puisque ce n'est qu'à cette fin que Dieu a pu le créer raisonnable, & qu'il est impossible de concevoir que la raison lui ait été donnée pour faire le mal. Qu'on me fasse voir un Artiste sans art, un Musicien sans musique, un Sçavant sans science, j'admettrai le Philosophe raisonnable sans vertu.

¶ Quel attentat dans l'homme de diviser la loi naturelle, dont Dieu lui-même ne pourrait altérer une seule regle, sans faire injure à son esprit de sagesse qui les a toutes dictées ! il en est de nos Philosophes qui mutilent la loi, comme d'un sujet qui retrancherait l'homicide de l'Édit de son Roi, portant défense de tuer & de violer. Créature rebelle ! peux-tu séparer mes droits de l'usage que tu fais de ton cœur ? Et si j'ai eu assez de pouvoir pour te prescrire l'amour de tes semblables, n'ai-je donc assez d'autorité pour te commander de m'aimer ?

¶ L'homme doit être considéré sous trois différens respects, par rapport à Dieu, par rapport au prochain, par rapport à lui-même; la loi naturelle lui fait sentir malgré lui tous ces rapports. Elle lui dit qu'il doit à Dieu son respect & son amour, puisqu'à titre d'Etre suprême il est le seul véritablement digne d'être aimé & respecté; qu'il doit se rendre utile aux autres hommes, puisqu'ils sont ses freres, & qu'en profitant de leurs services il est juste qu'il les serve à son tour; qu'étant fait pour être heureux, il lui importe essentiellement d'aimer la vertu, qui seule peut le conduire au terme de son bonheur. Or si cet homme se rendrait coupable en négligeant les devoirs de la société que lui prescrit son caractere d'être social, peut-il être innocent lorsqu'il refuse à Dieu le tribut de la dépendance que lui impose sa qualité de créature? Notre aveuglement est étrange : nous croyons devoir suivre la raison lorsqu'elle nous dit que nous sommes faits pour vivre avec les hommes; & nous refusons de l'écouter, lorsqu'elle nous dit que nous sommes faits pour connaître & pour servir Dieu : Non, une

si frappante contradiction ne peut pas tomber sous les sens de la créature raisonnable ! Prends-garde, ô Philosophe ! toi seul dans la nature fais naître des préjugés en faveur de ton systême sur l'homme *machine*. Mais je ne connaîs pas ta Philosophie ; eh bien, fais-la moi connaître ! & d'abord pour premiere instruction, montre-moi un sage dans l'ami des hommes, l'ennemi de la Divinité !

¶ La loi qui attache le Philosophe aux autres hommes en esprit de société, est la même loi qui ordonne à l'homme de s'attacher à Dieu en esprit de religion. Cette loi sociale est la raison même qui dicte à l'homme que s'il doit aimer ses semblables, il doit à bien plus juste titre respecter le Créateur qui lui donna un cœur pour aimer. Se borner à l'esprit des loix sociales, c'est vouloir que la raison ne descende pas de Dieu ; c'est allier les devoirs indispensables de la raison avec la dispense même que donne la raison ; c'est prétendre que l'homme qui brave les loix de la raison, est un sage qui remplit tous les devoirs de l'homme raisonnable. Il n'y a point de milieu : si la raison prescrit à l'homme les de-

civile, ou morale : tout ce qu'ils enseignaient devait ou plaire par sa nouveauté, ou instruire par sa solidité, ou enlever par sa sublimité. Leur rang était pour eux une loi qui leur commandait d'aimer la sagesse, ou du moins de persuader aux peuples qu'ils l'aimaient : leurs mœurs devaient être plus réglées que celles des autres hommes, puisqu'ils ne levaient des écoles que pour réformer leurs vices ; & d'après ces preuves honorables d'érudition & de vertu ils acquéraient le surnom de *Sages*. Pauvres siecles que ceux ou vivaient les Socrate, les Xenocrate, les Platon ! le nôtre devait leur apprendre à fabriquer les individus de l'espece philosophique. Avoir autant & plus de lumiere qu'il n'en faut pour ne pas connaître des vérités sensibles ; se mettre en travail d'esprit pour enfanter des systêmes infiniment au dessous du génie & du bon sens ; arracher des entrailles de la nature des secrets que jamais l'Auteur de la nature ne cacha dans son sein ; détester dans le vice tout ce qui est capable de ne pas faire rougir, ou bien aimer dans la vertu tout ce qui ferait rougir le sage d'être vertueux ; il n'en faut

pas davantage, le Philoſophe du ſiecle eſt tout fait.

¶ La Philoſophie du ſiecle n'eſt pas une ſcience ; c'eſt un métier où il ne faut que du goût, de la jeuneſſe, & du tempérament : *Herille* ne philoſophe plus ; c'eſt un vieillard impotent, à peine a-t-il la force de rire.

¶ Il ne fallait pas moins que la Philoſophie moderne pour bien nous convaincre que les paſſions de l'eſprit & du cœur ſont de tous les états : parcourons les différentes conditions de la vie ; il n'eſt pas juſqu'au Frere hermite qui ne trouve le célibat onéreux & la foi trop obſcure. Et remarquons qu'il n'y a point de Secte dont les progrès aient été plus rapides que ceux de notre Secte philoſophique ; tout à coup la jeuneſſe de l'un & de l'autre ſexe eſt devenue philoſophe ; & c'eſt ce que les Sectaires voulaient. Quel honneur pour eux d'avoir pour proſélite la plus grave, la plus judicieuſe, & la mieux diſciplinée portion de l'État !

¶ Qui voyait un Pythagoricien les voyait tous : c'était en tous le même ſentiment & la même façon de vivre. Notre Philoſophie joint à bien d'autres privileges la gloire d'une prérogative

ſpéciale qui la diſtingue des autres Sectes, c'eſt l'agrément de la variété. Quoi de plus curieux que ces familles controverſiſtes où il y a autant de Philoſophies que de perſonnes? Le ſyſtême du pere eſt de vouloir voir avant de croire; celui du fils eſt de ne vouloir rien croire de ce qu'il voit; la mere eſt d'avis qu'on peut être honnête femme ſans aimer la vertu; la fille prétend aimer la vertu en imitant le vice des femmes; juſqu'aux domeſtiques qui ont chacun leur philoſophie, & qui par une diſtinction du valet & du Philoſophe ſoutiennent impertinemment des theſes contre leur Maître. La ſcene eſt amuſante: je ne mets que les contradictions de *Voltinius* dans ſes écrits au deſſus de ce contraſte comique de tant de Philoſophies.

¶ Les temps ont changé; aujourd'hui tout eſt Philoſophie, c'eſt-à-dire, que la nature & la Divinité ne ſont plus ce qu'elles étaient l'autre jour; que Dieu regne dans un autre ciel & ſur un autre trône; que l'homme, autre fois ſi grand, eſt devenu petit comme un atôme; que les ſiecles de vieille date ne ſont plus comptés dans le nombre des années; qu'on doit douter de

tout, & qu'il est même problématique s'il existe un univers. Eh bien, que font contre moi ces Philosophes qui bouleversent le ciel & la terre? Ne suis-je pas à mon tour un Philosophe que dirigent la raison & la foi, qui voit la vérité dans toute son évidence, qui porte dans son ame & sur son front l'impression visible de la main de Dieu, qui espere de régner un jour dans le sein de l'immortalité, & qui par un instinct pour son propre intérêt connaît & sent qu'il ne doit pas cesser de penser & de vivre en sage, parce qu'il y a des hommes extravagans?

¶ Il n'est donné qu'à la Philosophie chrétienne d'ouvrir les yeux à l'homme sur ses véritables intérêts; de l'armer de courage contre tous les événemens; d'étouffer dans son cœur la haine & la vengeance; de lui faire supporter l'humeur d'une épouse odieuse; d'effacer de son souvenir le crime d'un ami perfide; de le prémunir contre les écueils de la jeunesse & les langueurs de la caducité.

¶ Autant que la grace surpasse la nature en excellence, autant la Philosophie chrétienne l'emporte sur celle

du ſiecle en lumiere, en eſpérance, en félicité. Le ſage Philoſophe s'éleve juſqu'au trône d'un Dieu dont il contemple dans ſon tranſport la puiſſance, la ſageſſe, la majeſté : il aime à ſe perſuader que cet Être ſuprême eſt auſſi riche en miſéricorde qu'il lui paraît grand en magnificence. Il ſe retourne vers la terre ; & quelqu'admirable que ſoit à ſes yeux le ſpectacle de l'univers, il lui ſemble qu'il n'eſt pas aſſez digne d'un Dieu qui récompenſe la vertu. Il ſe fait les plus agréables idées ſur ſa deſtinée dans le ſiecle futur : il s'imagine & il eſt convaincu que ſon ame & même ſon corps paſſeront au ſéjour de l'immortalité ; que les peines de la vie ſont le préſage de la gloire du juſte ; que le Dieu qui comble de proſpérités les impies, eſt aſſez magnifique pour béatifier un jour ſes fideles amis : il croit toutes ces choſes, & elles ſont l'objet de ſa plus douce eſpérance. Le Philoſophe du ſiecle s'obſtine à vouloir être ſon tyran : il ne penſe à Dieu que pour ſe faire l'idée d'une Divinité injuſte & farouche ; il regarde ſes décrets comme des anathêmes dont il frappe le genre humain & toute la nature ; il croit

qu'avec lui tout périra, ame, corps, fortune, espérance, destinée; il leve les yeux vers les astres, & il voit que bientôt ils finiront pour lui, tandis qu'ils feront briller leur éclat sur les races futures; toute sa félicité se borne aux plaisirs de la terre; & plus stupide que le Chiroquois, il ne veut vivre & mourir que pour être un jour anéanti. Quand par impossible la Religion Chrétienne serait fausse, le Philosophe du siecle est une créature trop misérable; l'homme sensé se ferait une loi de penser en Philosophe chrétien.

¶ Les hommes sont naturellement inconstans; il leur faut de la variété: un misérable exterminé sur la roue leur fait oublier un Prince bien aimé couché la veille dans le tombeau; ils s'ennuyent de voir & de dire toujours les mêmes choses. Depuis qu'on parle des Philosophes du siecle, on n'entend pas répéter si souvent que les Poëtes sont des foux. Je crains bien que nous ne disions long-temps malgré notre inconstance que la Secte philosophique, sans avoir le talent de versifier, jouit de tous les honorifiques de la Poésie.

¶ Les maladies se guérissent par

leurs contraires ; il faut rafraichir un tempérament trop échauffé : la chaleur philosophique ne peut naturellement être tempérée que par les douleurs de l'infirmité, ou par les glaces de la vieillesse.

DE L'IGNORANCE.

LE Turc sçait sa Religion, le Chinois sçait sa Religion, le Grec sçait sa Religion, le Chrétien du siecle est le seul qui ne sçait pas la sienne : il ne faut que l'ombre du bon sens pour décider que tous ont raison. Le Musulman a raison ; il croit que pour observer les devoirs de sa Religion, il est nécessaire qu'il en connaisse les loix : le Chrétien a raison, si néanmoins c'est avoir raison ; il croit qu'il est inutile de connaître les loix d'une Religion dont il a résolu de ne pas observer les devoirs.

¶ A bien prendre la chose, la science & l'ignorance sont les deux maîtres ressorts du bonheur & du malheur de l'homme : quoi de plus utile, & de plus consolant que la connoissance de la

vérité ? Quoi de plus funeste que l'illusion de l'erreur ? La premiere montre les sentiers de la vertu, le seul vrai bien de l'homme : la seconde dérobe à ses yeux les voies & l'énormité du crime, le seul vrai mal & le plus grand des malheurs.

¶ L'ignorance est un moindre mal quand elle est accompagnée de la simplicité du cœur ; l'humble ignorant se soumet sans résistance au joug de la foi. L'ignorance est un plus grand mal, & même un très-grand mal, quand elle est accompagnée de la présomption de l'esprit ; l'ignorant orgueilleux combat avec hauteur les lumieres même de la raison : c'est tout comme si je disais qu'il est beaucoup moins dangereux d'être ignorant qu'indocile, & que l'indocilité jointe à l'ignorance cache le plus terrible des dangers, qui est l'endurcissement.

¶ La foi tient lieu à l'homme d'esprit & de science : les lumieres même de cette foi l'emportent sur les talens du génie. La raison éclairée fait l'habile homme, & peut le conduire à la foi : mais la science, comme science naturelle, est ignorance en comparaison de la foi sans science ; & si par

malheur elle enfle l'esprit, elle est une disposition prochaine à l'incrédulité.

¶ Il y a très-peu de différence par rapport aux opérations entre l'instinct de l'animal & la raison de l'homme qui n'a ni esprit, ni foi, ni science; l'homme qui joint la science à la foi est au rang des intelligences.

¶ Les lumieres de la raison font connaitre que Dieu a fait toutes choses; les lumieres de la foi font connaître que tout est fait pour Dieu. La premiere connaissance guérit l'ignorance de tous les hommes en général; la seconde perfectionne la science dans les vrais Sçavans.

¶ Dans l'école de la sagesse les uns sont faits pour conduire, les autres pour être conduits. Ceux-là ont besoin de lumiere & d'habileté; il ne faut à ceux-ci que de la mémoire & de la soumission. Il reste néanmoins une difficulté, qui est de sçavoir si l'on est bien conduit: mais la simplicité du cœur est toujours dans la voie de Dieu, la bonne foi excuse devant lui les faux pas où l'on s'engage par l'étourderie du conducteur. Je suis, ô mon Dieu! comme un enfant sous la main des Directeurs de mon ame: leur mauvaise discipline

discipline est un crime à vos yeux ; mais je sçais que votre droite sauve toujours les enfans.

¶ On néglige de connaître la loi parce qu'on n'aime pas à l'observer : pour que ce prétexte fût légitime il faudrait que le dégoût qu'on a pour la vertu dispensât d'être homme de bien. Cette ignorance volontaire suppose qu'on est radicalement & décisivement vicieux, puisqu'on affecte de ne pas connaître ses vices par la crainte de s'en corriger : péché aussi énorme que le péché de malice ; car alors l'homme ferme l'oreille aux cris de la loi qui le condamne. Ne serait-ce pas ici le caractere d'*Euthimius* qui ne veut pas lire le traité de l'usure, parce qu'il n'aime pas à restituer ? Mais s'il ne doit déchirer ses contrats usuraires que sur l'avis que je lui donne, il sera longtemps usurier ; il ne lira pas non plus ces maximes.

¶ L'ignorance peut-elle être excusable dans un siecle où l'opinion partage tous les esprits ; où l'on n'entend parler que de controverses ; où l'on ne goûte plus le plaisir de sçavoir ce qu'on est, homme, ange, démon, animal ; où l'on vit dans de cruelles incertitudes

ſur l'eſſence de ſon ame, ſur l'eſprit du vrai culte, ſur ſa future deſtinée; où tout, excepté le vice, eſt erreur; & où l'on ſçait tout au plus qu'on exiſte? Mon peuple a banni la ſcience: ne ſerai-je donc que le Dieu des aveugles, moi, qui ſuis la lumiere de la lumiere? Oh, ſon ignorance irrite mon œil jaloux! mon courroux l'atteſte, j'en ſerai vengé. Peuple ſtupide & rebelle, ne t'aurais-je manifeſté mon nom que pour être le Dieu inconnu, ou bien ne ſerais-tu le dépoſitaire de mes loix que pour méconnaître ton ſouverain Légiſlateur? Mais non, ma juſtice l'a réſolu; je ſerai bientôt le Dieu d'un autre peuple....

¶. J'excuſe votre ignorance, ſi néanmoins le vice peut être excuſable: les paſſions vous ont dérobé tous les inſtans; vous n'avez pas eu le temps de conſulter les oracles du ſalut. Mais je crains que vous ne ſoyiez ignorant toute la vie, & que vous ne prêtiez l'oreille aux conſeils de ſageſſe que lorſqu'il ne ſera plus temps d'être ſage. L'ignorance eſt un crime qui retombera ſur votre tête au jour de la vengeance: ce jour eſt déja venu, & ſans que vous le ſçachiez Dieu a puni votre

péché par le plus terrible châtiment, je veux dire l'aveuglement qui cache à vos yeux la connaissance de la vérité : est-il de plus déplorable état que le vôtre, où il ne vous reste pas même assez de lumiere pour comprendre que vous ne la connaissez pas ?

¶ La science est un flambeau sans lequel la vertu s'égare dans les sentiers de la justice ; comment arriver au terme du salut, si on ne connaît les voies qui conduisent à Dieu ? L'ignorance peut-elle inspirer l'amour du bien qu'elle ne connaît pas, fortifier les nobles penchans, tracer un plan de sagesse, prémunir contre les écueils de l'innocence, rédresser les faux pas, faire sentir l'excellence du vrai bonheur dont le systême, les ressorts, le prix & même le séjour lui sont inconnus ? Quel malheur craindra l'homme, s'il ne redoute l'ignorance de la nature qui dérobe à ses yeux les pieges tendus dans les voies terribles de sa destinée ?

¶ On ne peut acquérir les sciences humaines sans l'étude ; la nature se cache aux esprits stupides & paresseux. On ne peut acquérir la science de Dieu

ſans l'humilité ; la Divinité réſiſte aux eſprits curieux & ſuperbes.

¶ Gardons-nous bien de vouloir trop approfondir la vérité ; ſa ſource eſt trop élevée, & la tête tourne quand on monte trop haut. Les myſteres de Dieu nous deviennent aſſez ſenſibles par la beauté des cieux, par les lumieres de la raiſon, par les écrits des Prophetes, par les déciſions de l'Egliſe & l'inſtruction de ſes Miniſtres : un effort de génie au deſſus de tous ces oracles eſt un attentat contre la ſcience de Dieu. Où tend, ô homme ! ton vol ambitieux ? Ton œil eſt-il aſſez ſubtil pour percer l'éclat de la Divinité ? Réprime ton ardeur impérieuſe ; Dieu déteſte ton orgueil : étais-tu plus coupable à ſes yeux lorſque tu négligeais de le connaître ?

¶ Que cherchez-vous ? Je vous vois tout abſorbé dans les myſteres de Dieu : eh bien, qu'avez-vous découvert ? des ténebres épaiſſes où ils paraiſſaient s'envelopper à meſure que vous travailliez à les éclaircir. Vous vous épuiſez en veilles ſcientifiques ; mais il y a des vérités dont vous ne pouvez ſonder ni l'origine ni la profondeur : votre

esprit ne fait que se traîner, & sa lenteur vous fait tomber dans une espece de découragement. Ne comprenez-vous point que le démon de l'orgueil vous guide? Retournez sur vos pas; vous avez manqué la route: avez-vous donc cru pénétrer les cieux sur les aîles de votre génie, ou bien peut-être que la Divinité s'abaissât jusqu'à vous sans invoquer le Pere des lumieres? Descendez du haut de votre sublimité pour vous abattre sur vos genoux; les secrets du ciel sont cachés dans le sein de l'oraison: les Bonaventure & les Thomas firent plus de progrès dans un quart-d'heure de priere que dans trente jours de travail.

¶ Il en coûte beaucoup moins de faire comprendre une vérité de foi a un esprit médiocre qu'à un bel esprit: celui-là écoute en disciple le maître qui cherche à l'instruire: celui-ci s'érige en maître du Docteur qui l'instruit.

¶ La connaissance des secrets de la nature est la science des enfans des hommes; la connaissance des mysteres de la grace est la science des enfans de Dieu. On peut avoir du génie; mais il faut quelque chose de plus que la

sublimité de l'esprit pour connaître le sublime de la Religion.

¶ L'insensibilité des génies du siecle pour le sublime de la Religion est une punition de leur orgueil, qui ne leur permet pas d'en connaître les grandeurs.

¶ Quel spectacle de beautés offre à l'esprit l'histoire de la Religion! D'abord elle remonte vers Dieu dont la grandeur & la majesté sont la puissance & la gloire même; Dieu infini, existant par lui-même, & de toute éternité seul Être existant. Dans cet état d'indépendance où il goûtait les délices éternelles, & où son existence était l'éternité même, ce Dieu incompréhensible cachait dans son cœur un conseil de miséricorde pour une créature qu'il aima de toute éternité. Alors, à ce moment où les siecles devaient commencer, l'univers obéissant à sa voix sortit du néant. L'instant d'après, sa bouche souffla; aussi-tôt parut l'homme portant sur sa face l'image d'un Dieu: il le plaça dans un paradis de volupté comme le centre de son empire sur les autres créatures faites pour ses plaisirs: il lui céda le privilege de l'immortalité avec le don d'intelligen-

ce ; & pour tant de magnificence il ne lui demanda que de l'aimer. L'homme fut ingrat : le Dieu juſte punit ſon ingratitude en le dépouillant de ſa gloire. Sa miſéricorde pourtant ſuſpendit le dernier coup de ſa juſtice : il lui promit un Evangile du ſalut qui le rétablirait dans les droits de ſa premiere grandeur. Il ſuſcita des hommes inſpirés pour annoncer à la terre coupable la certitude d'une ſi conſolante promeſſe. En effet l'oracle s'accomplit. Au milieu des ſiecles, dans un temps où tout paraiſſait déſeſpéré, le Dieu miſéricordieux vint lui-même en perſonne chercher l'homme qui s'était perdu : il rendit à ſon ame ſon ancienne intégrité avec toutes les prérogatives de ſa deſtinée. Alors tous les tréſors de la ſageſſe divine furent déployés aux yeux des ſtupides mortels : ils connurent le Dieu du ciel ſous des attributs dignes de la ſuprême Divinité : attribut d'unité dans ſon eſſence, attribut de vérité dans ſes oracles, attribut de plénitude dans ſa puiſſance, attribut de juſtice dans tous ſes conſeils. Ils connurent qu'un Dieu avait fait ſpécialement l'homme pour lui-même, puiſqu'il l'avait rendu ſupé-

rieur à toutes les créatures par la spiritualité de son ame, par la majesté de son front, par la beauté de son génie, par la noblesse de son penchant pour la vertu, pour le vrai bonheur, pour l'immortalité. Alors, l'univers changea de face : la terre se rapprocha des cieux ; le Philosophe chercha la sagesse dans l'esprit de Dieu, & non dans l'estime des hommes ; l'Astronome admira la Divinité dans la splendeur des astres ; le Magistrat pesa ses Arrêts au poids de l'éternelle balance ; le Souverain soumit sa tête & son trône au pouvoir de l'Arbitre suprême du monde. Alors, les mortels connurent que le Dieu d'Israël est véritablement Dieu, & le seul Dieu ; que son Verbe & son Esprit sont également Dieu, & que ces trois Personnes divines ne créerent l'homme à leur ressemblance que pour faire des enfans de Dieu. Si en ignorant toutes ces choses, & bien d'autres non moins sublimes, on est véritablement sçavant, les sages du siecle sont donc de vrais sçavans, car ils les ignorent.

¶ On ne peut connaître la nature sans admirer ses beautés : ne pas aimer les beautés de la Religion, c'est ne pas les

connaître. Ne dites pas, je les connais sans néanmoins les aimer! prouvez-moi donc que le cœur humain n'a point ses nobles & tendres inclinations, & qu'il lui est naturel d'opposer l'insensibilité aux charmes des objets les plus touchans. De quelque côté que vous vous tourniez, l'opprobre de votre front se laisse entrevoir: votre ame de glace au milieu de tant de feux divins, est la preuve incontestable, ou de l'aveuglement de votre esprit, ou de la perversité de votre goût, ou de la corruption de votre cœur.

¶ Que sont les connaissances, même divines, que j'acquiers par les lumieres de la raison, auprès de celles dont mon esprit est enrichi par le flambeau de la foi? Nous pouvons en juger par la distance qui sépare le Philosophe Païen d'avec le Philosophe Chrétien. Les plus beaux esprits de la Grece composaient l'école des Socrate, des Aristote: si Aristote vivait, il se ferait honneur d'être disciple d'Augustin.

¶ Autant que la raison distingue l'homme des autres créatures, autant la science éleve le sçavant au dessus des autres hommes. Les anciens Philosophes le sçavaient bien, lorsqu'ils pré-

féraient les talens de l'esprit à tous les avantages de la fortune, & qu'avec eux ils vivaient plus contens & plus heureux que des Rois. Leur félicité ne se bornait pourtant qu'au plaisir des sciences humaines; il ne leur était pas donné de goûter les délices de la science de Dieu. Qu'eussent-ils fait, si comme nous, Philosophes Chrétiens, leur esprit avait puisé le trésor de ses lumieres dans le sein même de la Divinité?

¶ Ce siecle est le siecle des controverses, & à chaque pas on trouve des Controversistes, de ces génies avanturiers qui ont de l'esprit & de la science de reste pour incidenter sur la Religion, & même pour en disputer: mais ils n'ont garde de vouloir sérieusement controverser, je veux dire par principes; la méthode de la dispute étouffe dans ces fades disputeurs & la science & l'esprit. Ne pourrait-on pas représenter à ces ignorans contentieux, qu'avant d'ouvrir la bouche, il conviendrait de sçavoir parler; que les matieres de Religion sont un peu plus scabreuses que les commentaires sur les nouvelles du jour; & que malgré l'éloge qu'on fait des beaux esprits, la qualité de

bel esprit n'entre ni en ligne directe ni même oblique dans la définition du bon sens?

¶ Les portes de l'enfer ne prévaudront jamais contre l'Eglise. Si par impossible quelque chose venait à suspendre l'accomplissement de cet oracle, ce seraient les ténebres de l'ignorance répandues sur la surface du monde chrétien.

¶ Vous êtes un homme admirable par la multitude & l'étendue de vos connaissances. Vous êtes Algébriste, Poëte, Géometre, Musicien: vous connaissez par leurs noms tous les Rois d'Egypte & d'Assyrie, & vous décrivez ligne par ligne toutes les évolutions de leurs combats: c'est un plaisir de vous voir démêler les intérêts des Couronnes: vous avez parcouru l'un & l'autre hémisphere, & vous avez vu de vos yeux que la terre est platte du côté de l'Arctique: vous sçavez tout cela, *Lysias*, & vous ne sçavez ni s'il vous est défendu de violer les droits d'une épouse, ni à quoi vous obligent les dix préceptes du Décalogue.

¶ Quel monstre dans la Religion qu'un indigne vieillard qui dans l'es-

pace de soixante & dix ans n'a pas même appris la maniere de prier.

¶ Il y a beaucoup à gagner pour l'instruction à faire le métier de courtisan ; on acquiert la science sans dévorer les ennuis d'une pénible étude. Un Grand ouvre la bouche ; aussi-tôt le courtisan tend l'oreille, & déja il admire les sentences de l'oracle qui n'a pas encore parlé. Ce métier lui épargne encore les tortures de l'esprit & du cœur que coûte l'art de bien vivre : il trouve son plan de vie tout tracé dans la conduite des Grands ; il regle les dogmes de sa foi sur ce qu'ils croient, & le régime de ses mœurs sur ce qu'ils font. Doublement heureux, ce courtisan, si les Grands dont il est imitateur méritent en effet d'être imités.

¶ *Cléonime* ne sçait rien, non pas même lire. Il n'a jamais oui parler ni de l'Arche de Noé ni du Temple de Salomon : il croit que les Romains ont fait les romans, & que les Carthaginois ont inventé les cartes : toute sa science se borne à se donner un tein frais, à marcher en cadence, à saluer poliment *Hélene*, & à l'accabler de fadeurs. D'ailleurs vain, fier, médi-

ſant, pointilleux : il veut être le ſeul qui parle ; & ſi vous l'interrompez, il vous dit des impertinences : il était ſorti en fat, il rentre en ſot : ſon domeſtique qu'il trouve à la porte eſt le premier à qui il rend compte de ſa journée. On ne déſigne ici que *Cléonime* ; le dénombrement de ſes ſemblables ſerait laſſant : ils ſont comptés par milliers ſous ce caractere.

¶ C'eſt déja avoir fait un pas dans la ſcience de Dieu que de ſentir qu'on doit néceſſairement le connaître : mais on ne peut ſe refuſer à ce premier rayon de lumiere ſans retomber dans ſon ancienne ignorance, ou même dans de plus profondes ténebres : Dieu alors cache preſque toute ſa face, & ſouvent pour ne plus ſe montrer ; on s'eſt rendu indigne de le connaître.

¶ Si la ſcience du ſalut a ſes avantages, elle peut avoir auſſi ſes inconvéniens, non par un défaut qui lui ſoit propre, mais par le vice de l'homme qui abuſe de ſes lumieres : la connaiſſance qu'il a des vérités éternelles l'accable ſous le poids des jugemens de Dieu, & change ſouvent les impreſſions de ſa crainte en ſentiment de déſeſpoir. Mais le vrai ſage eſt conſolé

par ces terreurs même qui rendent sa vertu plus courageuse & plus circonspecte. Je connais la sévérité de tes vengeances, ô justice éternelle! tes arrêts me font frémir : mais je sçais que la miséricorde marche devant toi.

¶ Il faut en convenir, le monde a ses usages, & chaque condition de la vie ses besoins & ses embarras. Qui voit un jour les voit tous, c'est-à-dire, que tous les momens sont remplis par le soin des affaires, par les bienséances, par les devoirs de la société. Jamais l'esprit n'est en repos, parce qu'on a toujours quelque sollicitude dans l'ame : il faut se lever, s'habiller, aller, venir, voir, être vu, boire, manger, s'amuser, se déshabiller, se coucher : on fait tout cela; & encore ne remplit-on pas la moitié de sa journée, il faudroit que le soleil reculât. Soins importans, vous n'occupiez pas ainsi les Jerôme & les Basile! des vuides immenses remplissaient tous leurs momens de la nuit & du jour : leurs fonctions se bornaient tout au plus à prier, à lire & à écrire. Inutiles & paresseux génies, qu'eussent-ils fait s'ils avaient partagé les travaux des grands hommes de nos

jours, qui n'ont pas même le temps de penser ?

¶ *Mélitus* connaît à fond les intérêts des Princes : il saisit d'un coup d'œil les ressorts capables d'ébranler les Royaumes ou de les affermir ; il sçait le point géométrique qui fixe les limites du Sacerdoce & de la Royauté ; il excelle même dans l'art de concilier la liberté des peuples avec le despotisme d'un Souverain. Mais lorsqu'on voit *Mélitus* attribuer au hazard les soins d'une Providence qui gouverne tout, peut-on se dispenser de mettre le profond politique au dessous de l'humble vigneron ?

¶ On ne va pas loin dans l'étude de ses devoirs, si le mouvement du cœur ne nous porte à les remplir.

¶ Vous êtes digne de tout éloge, *Léonice* ! le zele pour l'instruction des ignorans vous dévore : vous n'ouvrez la bouche que pour donner des conseils de salut. Vous avez même fait imprimer deux ouvrages très-instructifs, sans préjudice de ceux que vous avez résolu de composer : les ténebres qui couvrent la terre vous épouvantent ; & autant qu'il sera en votre pouvoir, vous avez résolu de les diffi-

per. Mais prenez garde, *Léonice* ! vos lecteurs pourraient bien vous précéder dans le Royaume de Dieu : on dit que vous êtes si occupé du salut de vos freres que vous oubliez totalement le vôtre. Mais j'y travaille en contribuant à celui des autres ! vous ne m'entendez pas ! *Léonice* ! je parle de vos vices incompatibles avec le salut, & que certainement tous vos commentaires sur l'Ecriture ne justifieront pas.

¶ L'ignorance de soi-même est le commencement de tout péché, elle enfante l'orgueil : l'ignorance des mysteres de Dieu est la consommation de tout péché, elle conduit au désespoir.

¶ L'ignorance invincible est un malheur pardonnable : si pendant la vie il y avait des crimes impardonnables, l'ignorance volontaire serait un péché irrémissible.

¶ Les premieres connaissances sont ordinairement celles qui inspirent plus de vanité. On croit être déja bien avancé, parce qu'on ne connaît pas encore l'immense carriere des sciences ; ce n'est que lorsqu'on s'enfonce dans ce profond océan que l'on commence à être moins vain. La foule des objets qu'on n'apperçoit que de loin

font comprendre qu'on ne ſçait rien encore : de-là vient que l'habile homme a le ton beaucoup moins dogmatique que le demi ſçavant. On ne peut guere s'y méprendre : vous êtes ſçavant ; parlez donc avec modeſtie, poids & meſure, puiſque la choſe que vous ſçavez le mieux eſt que vous ne ſçavez preſque rien. La ſcience vous enfle, & votre vanité vous donne un ton déciſif : je prononce hardiment ſur votre mérite ; la perſuaſion où vous êtes que vous ſçavez tout, vous claſſe dans la catégorie des ignorans.

¶ Qui vous diſpute les talens de l'eſprit & les lumieres d'une vaſte érudition ? Perſonne n'ignore que vous êtes Docteur & docte : vous avez en effet la clef de la ſcience de Dieu ; & dans le cas d'un doute, c'eſt vous que l'on doit conſulter. Mais nous diſons que vous ne devriez pas décider ſi hardiment ſur toutes les matieres ; que ſans le ſçavoir vous lâchez ſouvent des héréſies pour des dogmes de foi ; qu'il vous conviendrait quelquefois de vous taire, & de ne pas faire dire de l'habile Théologien qu'il parle en ſcholiaſte étourdi.

¶ Que fait *Pélagie* en prenant le

vol vers les hautes ſciences? Eſt-ce donc qu'elle eſt faite pour devenir une ſçavante? Pélagie! l'art de maîtriſer votre cœur eſt le plus haut degré d'érudition où vous puiſſiez aſpirer : vous n'êtes déja que trop ſçavante ; avec quelques progrès encore tout eſt perdu. L'émulation de l'eſprit vous a dépouillée des deux plus eſtimables qualités de votre ſexe : le monde penſe que vous avez trop de ſcience pour être femme aimable ; & moi je crois que vous avez trop d'orgueil pour être femme chrétienne.

¶ Vous n'avez appris ni Rhétorique, ni Logique, ni Phyſique; n'importe : voulez-vous connaître la Religion? croyez tout ce que l'Egliſe vous enſeigne! la foi cache des lumieres céleſtes qui l'emportent ſur toutes les ſciences naturelles. Vous aurez d'ailleurs un autre avantage ſur les Philoſophes du ſiecle : ils flotteront comme des enfans entre la doctrine, & la doctrine; & vous, ſans ſçavoir ni lire ni écrire, vous marcherez d'un pas ferme, bien aſſuré que vous êtes dans la voie du ſalut. Les Docteurs de l'Egliſe ont expliqué les myſteres de la Religion : s'ils n'avaient pas eu la

foi, les Hilarion & les Antoine eussent été de plus grands hommes que les Chrisostome & les Cyprien.

¶ L'homme n'est pas une intelligence céleste ; il n'est pas non plus un être purement matériel : il pense, il raisonne, il craint, il desire ; il y a donc des objets qui sont à la portée de son esprit, & qui peuvent fixer les penchans de son cœur. Il a d'ailleurs le libre arbitre, & rien ne peut contraindre sa volonté : quelle main fera mouvoir les ressorts de son ame s'il ne cherche lui-même ce qu'il lui importe de connaître & d'aimer ? C'est à moi, ô homme ! à t'exposer ton ignorance & ta misere ; c'est à toi à te précautionner contre l'ignorance qui fait des misérables.

¶ Quel prétexte peut justifier le crime & l'opprobre de l'homme qui ignore des devoirs dont il lui importe essentiellement d'être instruit, qu'il doit aimer autant pour son propre intérêt que pour l'honneur de l'humanité, & qu'il ne peut omettre sans combattre les desseins d'un Dieu, & même sans renverser l'ordre de sa destinée ? Ne dites pas, mon péché d'omission est bien excusable, je ne connais ni l'étendue

ni la force de la loi : cœur incirconcis, tête dure ! eſt-ce donc moi qui dois chercher à les connaître.

¶ L'iniquité eſt la fille de l'ignorance ; la ſcience eſt la mere de la vertu.

DES ESPRITS FORTS.

ÉTUDIER la Religion par fantaiſie & ſans réflexion, c'eſt être eſprit léger : diſputer de Religion par caprice & par préjugé, c'eſt être eſprit faible : combattre la Religion par orgueil, avec arrogance & ſans diſcernement, c'eſt ce qu'on appelle eſprit fort.

¶ Le ſiecle paſſé était le ſiecle des eſprits ſublimes ; le ſiecle préſent eſt celui des eſprits forts. Les ſeconds ont un avantage ſur les premiers : ceux-là développaient les ſecrets de la nature ; ceux-ci s'enfoncent dans les myſteres de la grace. D'ailleurs la claſſe des premiers était beaucoup moins étendue que celle des ſeconds. Celle-là était renfermée tout au plus dans la République des Lettres ; celle-ci eſt répandue dans preſque tous les états ;

dans le Militaire, esprits forts; dans le Barreau, esprits forts; dans le Sanctuaire, dans le Cloître, esprits forts: & ce qui fait trembler l'Eglise, c'est que les plus beaux esprits du siecle sont spécialement les esprits forts. La partie est trop forte: l'Eglise qui fait sa principale vertu de la simplicité de l'esprit, pourra-t-elle résister à des puissans génies devant qui s'abaissent les Tertulien, les Appollonius, les Origene, les Ambroise, les Augustin?

¶ Nous venons trop tard pour être incrédules; le témoignage que dix-sept siecles ont rendu à la vérité nous force malgré nous de croire. Nous aurions dû naître dans ces siecles ténébreux où l'on prenait les hommes pour des Dieux, & où l'on ne pouvait dire sans blaspheme qu'un Dieu s'était fait homme. Aujourd'hui tout est fait nouveau, la loi, le culte, le Sanctuaire, le Pontife, l'espérance, la destinée. C'est le ciel qui s'explique: tout ce qu'il dit est digne d'un Dieu & de l'homme qu'il instruit; & si nous aimons nos intérêts, nous devons adorer en esprit d'amour les mysteres qu'il nous révele, & souhaiter le

prompt accompliſſement de ſes oracles. Génération incrédule ! tes peres conſulterent les Démons dont ils partagerent l'impoſture & le ſupplice : peux-tu ne pas croire ce qu'un Dieu ton Sauveur & ton Rémunérateur t'atteſte avec ſerment ?

¶ Qu'ai-je à faire de tranſporter la terre au-deſſus du ſoleil, ou de l'aſſeoir ſur d'immobiles colonnes ? Je ne cours aucun riſque de laiſſer le monde comme Dieu l'a fait. Il n'en eſt pas de même des vérités du ſalut : elles m'intéreſſent perſonnellement & eſſentiellement : je ſuis le plus inſenſé de tous les hommes ſi je ne me détermine à les croire, ou du moins ſi je ne cherche à les connaître.

¶ Il y a autant & plus d'abſurdité à juger des matieres de Religion par les ſeules lumieres de l'eſprit, qu'il y aurait de la bizarrerie à vouloir réſoudre un théorême de Géométrie par les regles de la Grammaire. Les hommes ont fondé les principes des ſciences ſur la profonde ſolidité du raiſonnement; Dieu a banni la téméraire profondeur du raiſonnement des principes de la foi; & il n'appartient ni aux eſprits forts ni aux ſublimes génies

de détruire ce que Dieu ou les hommes de sa part ont sagement établi. L'incrédule ne pense pas qu'il s'engage dans deux labyrinthes d'où il ne lui sera jamais possible de sortir ; c'est qu'avec tout son esprit, les mysteres de foi seront toujours pour lui comme pour tout autre de vrais mysteres, & qu'avec tout son orgueil il n'évitera pas le châtiment que Dieu prépare à son incrédulité.

¶ Nous disons des secrets de la nature qu'ils sont impénétrables, & des mysteres de la grace qu'ils ne sont pas possibles : nous n'appercevons point qu'en raisonnant ainsi nous faisons preuve de la plus profonde ignorance. Peut-on penser en homme de bon sens qu'il faille plus d'esprit pour approfondir un secret de la nature qu'un mystere de la grace, & que Dieu doive être moins incompréhensible dans les attributs de son essence que dans la constitution intrinséque de ses ouvrages ? Nous voulons être incrédules ; & nous ne comprenons point que notre incrédulité obstinée est un mystere inconcevable de stupidité.

¶ Comprendre la nature des mysteres de la Religion, & connaître la

vérité de leur existence, sont deux choses. La premiere ne peut être connue que de Dieu seul, & n'est pas comprise dans le précepte de la foi: la seconde peut être connue des hommes, & devient l'objet principal de leur foi: ainsi nous croyons & nous sçavons qu'en Dieu il y a trois Personnes; mais nous ne comprenons point comment trois Personnes, qui toutes les trois sont Dieu, ne sont qu'un seul Dieu. Que peut objecter l'incrédule où la raison seule combat son incrédulité? S'il veut approfondir les mysteres, elle lui dit qu'ils surpassent sa portée; s'il doute de leur vérité, elle lui dit que Dieu ne peut tromper ni être trompé; s'il veut que les hommes les aient inventés, elle lui dit de s'instruire & d'examiner si Dieu en effet n'a point parlé. On est surpris que l'incrédule ne sente point la force de ces vérités: mais c'est mal s'y prendre que de l'accabler de raisonnemens; il faudrait plutôt, s'il était possible, réconcilier son esprit avec la raison.

¶ Tout ce que la Religion propose est important, grave, noble, sublime, divin. C'est un Dieu jusqu'alors inconnu qui par le spectacle des cieux se

montre

montre à la terre sous les traits les plus sensibles de l'auguste, de l'aimable, de la toute-puissante Divinité. C'est l'univers dont l'étendue, les beautés, l'harmonie annoncent visiblement une cause créatrice, bienfaitrice & conservatrice sans qui rien n'existe, & sans laquelle tout rentrerait dans le néant. C'est l'homme créé dans la grandeur & fait pour l'immortalité, créature proscrite que le péché dépouilla de sa gloire, mais qu'une main divine ramene à sa brillante destinée. Ce sont des trésors de lumiere & de sagesse pour le bonheur de la nature humaine qui sort du sein de son opprobre; qui connaît sans la moindre illusion la prééminence de son rang, les motifs de sa dépendance, l'usage de sa liberté, l'injustice de ses penchans, la gloire de ses vertus, & la certitude de son espérance. Si c'est l'homme qui a inventé toutes ces choses, je ne vois qu'un Dieu au dessus d'un si admirable inventeur.

¶ La folie de l'homme qui dit qu'il a de l'esprit, est sagesse à côté de la fatuité de celui qui croit être le seul qui a de l'esprit. Ne suis-je pas un sot impertinent de croire que je pense

mieux que le reste des hommes, & que ces hommes sont des ignorans qui ne pensent pas comme moi ? Les plus grands génies ont cru ; les Rois, les Philosophes ont cru ; mes ancêtres ont cru ; toute la terre a cru : puis-je combattre ce que l'univers a jugé devoir croire, & ce que la postérité croira avec les siecles qui m'ont précédé ? Vous vous trompez, esprits forts ! Combattre la foi de vos peres, n'est pas déployer l'étendard de l'incrédulité ; c'est afficher la sottise & l'extravagance.

¶ C'est porter trop loin l'aveuglement, que de ne pas y voir dans un temps où la lumiere frappe les yeux de l'esprit du plus vif éclat : la Religion est aujourd'hui démontrée par tout ce que la raison & la foi ont de plus lumineux & de plus accablant. Je vois néanmoins une vérité qui égale sa certitude, c'est notre égarement au milieu de tant & de si vivifiantes lumieres. Si les Païens avaient été favorisés du moindre des rayons qui nous éclairent, ils eussent embrassé le Christianisme : malgré tous les flambeaux qui brillent sur nos têtes, nos yeux ne sont pas plus clairvoyans que les yeux d'un

Païen. O ſtupide enfant de lumiere, quel ſera ton jugement en ce jour où l'enfer engloutira l'aveugle Idolâtre !

¶ Après la gloire de déteſter & de combattre l'erreur, le plus noble effort eſt de ſe laiſſer vaincre par la vérité.

¶ Pour bien attaquer la Religion, il faudrait dix fois plus d'eſprit & d'érudition qu'il n'en faut pour la bien défendre : ne craignons donc point de la voir vaincue ; toute la race des incrédules beaux eſprits ne ferait pas un Lactance.

¶ Je ne ſçais pas ſi les ordonnances du *Médecin malgré ſoi* ſont quelque choſe d'auſſi comique que les raiſonnemens d'un petit-maître qui incidente ſur la foi. Quel ſupplice pour un homme ſenſé que l'ergotiſme de ces eſprits frondeurs, qui eſtropient tout enſemble la Religion, la ſcience & le bon ſens ! Ils ne ſçavent ni ce qu'ils diſent, ni ce qu'ils veulent dire, ni ce qu'ils ont dit ; ils entament des matieres qui jamais ne s'offrirent à l'eſprit de l'homme ; c'eſt Henoch citoïen de la région planétaire, c'eſt le pied de l'ange d'un pole à l'autre, c'eſt le ciel jaſpé plutôt qu'azuré : ils fabriquent un enſemble groſſiérement

embrouillé de la grace, de la nature, de la matiere, de l'esprit, de l'Evangile, de la loi : ils font mourir Moïse cent ans avant sa naissance, & ils le font vivre trois cens ans après sa mort : ils citent Grotius pour Photius, & Athenagoras pour Anaxagoras, car ils ont lu tous les Auteurs, Marshame, Satrarque, Vobric : ils parlent par monosyllabes toutes les Langues, Latin, Grec, Syriaque, Chilinois, Ilyrien : vous croyez qu'ils ont fini ; ils ne font que commencer ; l'homme qui n'aime pas à rire est perdu s'il ne prend la fuite. L'on demande si l'accès d'une fievre brûlante est plus terrible que la rencontre de pareils originaux ?

¶ En matiere de Religion il est heureux d'avoir beaucoup d'esprit ; mais il est dangereux d'en avoir trop. La facilité qu'on a d'approfondir certaines matieres invitent à sonder celles qui exigent le respect, & qui par-là même sont une écueil pour la trop grande ambition d'esprit : pourquoi les plus beaux génies sont-ils ordinairement les plus incrédules ? L'esprit sublime serait admirable s'il ne cherchait pas à s'élever au dessus de l'es-

prit : mais l'orgueil de l'homme eſt un animal indomptable.

¶ L'incrédulité n'eſt pas une preuve contre les vérités de la foi : elle prouve tout au plus qu'il y a des hommes qui n'ont ni aſſez de lumiere ni aſſez de mérite pour les connaître. Ayez moins de préſomption & de fatuité ; mettez les Livres ſaints à la place de vos Romans ; ſoyez homme d'eſprit & de bon ſens, & non un bel eſprit ; l'objet le plus digne de votre pitié, pour ne pas dire de vos mépris, ſera la République des nc rédules.

¶ Les Prophetes ont prophétiſé par l'eſprit de Dieu, puiſque ce qu'ils ont prédit s'eſt accompli ; par conſéquent tout le reſte s'accomplira puiſqu'ils l'ont également prédit.

¶ Il y a quatre mille ans que les Prophéties s'accompliſſent à la lettre, & l'univers déchaîné n'a jamais pu porter le moindre obſtacle à leur accompliſſement : comment s'y prendra l'eſprit fort pour anéantir les oracles du Code prophétique ? Impie, ta ſeule incrédulité te met ici ſans réplique ; laiſſe-là tes argumens, & écoute ! Il a été prédit que la foi ſerait combattue : voudras-tu infirmer la vérité de cet

oracle ! tu es toi-même l'accomplissement de la Prophétie.

¶ Jusqu'ici l'événement a répondu à plus de deux mille Prophéties ; il en reste une encore qui n'est pas accomplie. Nous devons juger de l'avenir par le passé, & croire que soit au commencement, soit au milieu, soit à la fin des siecles, le Dieu des Prophetes est toujours le même, c'est-à-dire, le Dieu de vérité.

¶ Si Dieu n'avait point parlé, quel homme eût guéri mon esprit de son ignorance, de ses préjugés, de son entêtement ; m'eût ôté la confiance & la foi dans mes favorites idoles ; m'eût fait regarder mon Dieu Jupiter comme un scélérat ; eût dissipé mon erreur sur les oracles des démons enchanteurs ; eût détruit le charme de mes plaisirs qui faisaient ma plus douce félicité ; m'eût fait connaître, aimer, adorer ce qui jamais n'était entré dans l'esprit ni dans le cœur des hommes ! L'antique Philosophe ne croyait point pouvoir surmonter son erreur, si par la révélation Dieu n'expliquait ses ouvrages : Philosophe du siecle, tu es plus habile que lui ! ta mauvaise foi dissipe ton erreur : tu veux que Dieu

ne se soit point expliqué ; & tu combats ses ouvrages par les lumieres même de la révélation.

¶ La révélation doit nécessairement précéder la Prophétie, & l'événement conforme à la Prophétie constate évidemment la vérité de la révélation. Ne disons rien de Jesus-Christ dont toutes les paroles furent des oracles, & qui prouva la divinité de son Evangile par les prodiges les plus éclatans : ramenons l'incrédule à son propre siecle où il voit de ses yeux la dispersion du peuple Juif qui répond géométriquement aux Prophéties ; qu'il regarde, & qu'il lise ! Eh bien ! je lis & je regarde ; où est donc l'évidence du prodige ? Elle est en toi, renégat du bon sens, & avec elle quatre autres prodiges : tes yeux sont ouverts, & tu ne vois pas ; tu vois, & tu ne crois pas ; tu demeures confondu, & tu ne rougis pas ; tu rougis, & tu ne te convertis pas ! Je ne dirai donc plus, lis la Prophétie sur la nation Juive, vois en ce jour son accomplissement ! Comment la lumiere de la vérité dissiperait-elle les ténebres de ton erreur ? Le Juif endurci est plus sincere &, moins aveugle que toi.

¶ Quoi de plus admirable que cette chaîne d'événemens qui depuis les premiers siecles de la Sinagogue s'étend jusqu'à nous! Le plus ignorant peuple de la terre, peuple Juif, voit naître dans son sein les premiers génies de l'univers : de simples Bergers se répandent en oracles, & par leurs menaces autant que par leur sagesse font l'admiration & la terreur des Potentats : toutes les nations s'ébranlent à la mort d'un homme expirant comme un scélérat au milieu des supplices : douze hommes de la lie du peuple, sans crédit, sans armes, sans argent, jettent sur les ruines de l'enfer les fondemens de la plus puissante Monarchie dont on ait jamais oui parler : le nom d'un Juif crucifié se fait adorer par l'Aréopage, par le Capitole, par les Philosophes, par les Poëtes, par les Sénats : des Vierges tendres & d'un âge encore infirme, s'arment d'un courage divin, & plus fieres que des héroïnes triomphent au milieu des léopards & des échaffauds : tant de millions d'ames de tout âge, de tout état, de tout sexe, qui par une victoire au dessus des victoires soumettent la chair à l'esprit, & qui sous la cendre coulent

des jours ſereins dans les aſyles de la vertu : ſi en tout cela il n'y a rien que d'humain ; ſi tous les oracles profanes ſe ſont tus ſans que le ciel ait parlé ; ſi pour étouffer ainſi les monſtres du crime & de l'erreur, il n'a point fallu que le bras du Tout-puiſſant ſe ſoit appeſanti, vous avez raiſon, eſprits forts ! l'homme, que vous dites n'être qu'un *animal*, a la ſageſſe & le pouvoir d'un Dieu.

¶ Tous ces événemens datent de trop loin ; il y a deux mille ans qu'ils ſont arrivés : eh bien ! que s'enſuit-il ? Doit-on conclure qu'ils ſont faux parce qu'ils ne ſont pas arrivés de nos jours ? Si la ſucceſſion des ſiecles détruit la vérité des choſes, Alexandre n'a donc pas exiſté ; il y a deux mille ans qu'il eſt mort. Ne comprenez-vous point que l'eſprit acquiert des nouveaux degrés de conviction touchant un événement par la ſucceſſion des ſiecles qui s'en tranſmettent l'authenticité ; & que ce qui eſt arrivé il y a trois mille ans doit être bien vrai, puiſque les hommes vivant dans l'eſpace de trente ſiecles l'ont cru ? Que diriez-vous des hommes qui vivront dans mille ans d'ici, s'ils vous prenaient pour une chi-

mere, parce que ſans voir votre perſonne, ils liront tout au plus votre nom dans la chronologie des petits eſprits?

¶ Si vous ne pouvez point comprendre les myſteres de la Religion, convenez au moins qu'ils ſont au deſſus de votre portée, ou plutôt déterminez-vous à les croire. Vous trouverez un double avantage dans le mérite de votre foi : vous vous épargnerez la confuſion attachée à l'inutilité de vos curieuſes recherches, & vous acquerrez la tranquillité de l'eſprit que procure la ſoumiſſion aux oracles de la vérité.

¶ Je voudrais bien voir un homme qui me dit, je ſuis aſſuré que Jeſus-Chriſt n'a point fait les miracles d'un Dieu : je verrais pour la premiere fois un homme pleinement convaincu que Pilate ni l'Empereur Tibere n'ont pas exiſté !

¶ Il n'y a point de milieu entre la ſoumiſſion à la foi & le ſyſtême de l'Athéiſme : il faut ou admettre que le pouvoir de Dieu n'eſt pas infini, ou regarder comme poſſibles les opérations incompréhenſibles de ſa ſuprême puiſſance.

¶ Les mysteres de la Religion ont toujours été les mêmes, & il n'y a jamais eu deux manieres de les croire. La doctrine d'Arrius, de Montan, de Luther, sont trois doctrines qu'il n'est pas possible de ramener à l'unité qui est de l'essence de la foi. Celle de Jesus-Christ n'est qu'une doctrine, comme il n'est lui-même qu'un Jesus-Christ, fils unique d'un seul Dieu. Diviser cette doctrine, c'est diviser Jesus-Christ, parce que c'est ne pas croire tout ce qu'il a dit, ou lui faire dire ce qu'il n'a point dit. Jesus-Christ est le Dieu de vérité ; tout ce qu'il a dit est donc vrai ; & si tout ce qu'il a dit est vrai, l'incrédulité sur la moindre de ses paroles est donc un attentat contre la vérité.

¶ *Alstédius* a cent difficultés à proposer sur les vérités de la Religion : il objecte qu'il ne peut pas y avoir des accidens sans substance ; que si le Verbe a pris la nature humaine, il doit avoir pris aussi son suppôt ; que le libre arbitre est incompatible avec la Toute-puissance de la grace ; que la prescience en Dieu paraît fixer la destinée de l'homme ; & que la réprobation est la suite d'un décret absolu. Toutes ces

matieres sont trop importantes pour ne devoir pas être éclaircies : mais nous disons qu'*Alstédius* a trop d'esprit, & que l'Eglise ne reçoit point de prosélite qui combat ses instructions par des argumens. Misérable interprete de la foi! le Dieu du salut ne t'a-t-il révélé les mysteres de sa miséricorde que pour disputer ?

¶ Je ne sçais pas quel des trois hommes est le plus inconséquent, ou celui qui cherche des vérités qui ne sont point dans la raison, ou celui qui prétend ne devoir croire que les vérités analogues à la raison, ou bien celui qui se croit dispensé de connaître les vérités qui sont à la portée de la raison. Ne pourrait-on pas dire sans calomnie que ces trois especes d'hommes déraisonnables composent les deux tiers du Peuple Chrétien ?

¶ Il a plu au siecle d'attacher une espece de gloire à la réputation de bel esprit. On admire un homme qui pense différemment des autres hommes : un blasphême qu'assaisonne la finesse, fait sourire un Grand, & mérite souvent sa protection au blasphémateur. Si *Thersite* n'est point menteur, il nous dira qu'il doit sa fortune à son jargon

théologique. *Théophron* s'est laissé séduire par cette sacrilege vanité : il aime à faire rire aux dépens de la Religion ; & quoique Catholique dans son cœur, on l'entend discourir en Païen. L'idolâtrie eût étouffé ton souffle, railleur impie ! elle extermina des blasphémateurs moins sacrileges que toi : penses-tu que tes impiétés échappent à la justice d'un Dieu qui a résolu de punir même les paroles inutiles ?

¶ Et vous aussi, *Zélide*, vous donnez à la raison l'empire sur la foi ? On vous voit sans cesse aux prises avec les Docteurs de la Loi dont vous interceptez la parole par vos cris ; vous aimez la dispute ; & il ne faut qu'un quart-d'heure à votre fécondité pour traiter toutes les matieres. D'où vous vient, *Zelide*, cette profondeur de doctrine ? il n'y a pas quatre jours que vous ne sçaviez ni lire, ni écrire, ni penser. Mais notre étonnement cesse; la fortune a métamorphosé vos esprits animaux en sublime esprit : vous êtes paitri, *Zelide*, d'érudition & de génie, la preuve en est sensible ; vous héritâtes l'autre jour de cinq mille écus de rente. Valait-il la peine de devenir

riche, pour acquérir la réputation d'esprit fort, c'est-à-dire, esprit faible.

¶ L'erreur n'est pas proprement un vice; elle est l'effet & la cause du vice, de l'ignorante & orgueilleuse présomption, de l'indiscrete & téméraire curiosité, de la sotte & vaine complaisance, du caprice, de la haine, de l'audace, de l'effrénée licence. Il est d'autant plus difficile de la détruire qu'elle oppose le front de toutes parts; c'est l'hydre qui devient plus terrible monstre par le glaive qui lui tranche une tête: l'enfer l'a vomi; le ciel seul peut le terrasser.

¶ Il n'en coûte rien à l'incrédule de dire qu'il n'a pas la foi; il le dit même sans pudeur: mais il ne sçaurait sans rougir révéler la véritable cause de son incrédulité. Je pense même qu'il y aurait de l'indiscrétion de vouloir lui arracher son secret: pourquoi l'exposer à mentir en disant que son cœur cache des penchans qui font honneur à l'humanité? L'heureuse & tranquille impiété est le plus funeste de tous les malheurs.

¶ Le cœur est fait pour aimer, &

l'esprit pour connaître. L'incrédulité du siecle est moins une erreur de l'esprit qu'une hérésie du cœur. On croit qu'il est permis de douter de tout, parce qu'on aime tout ce que la loi défend : Mais en cela même l'illusion est trop grossiere ; comme si l'objet d'une puissance intellectuelle pouvait être l'objet d'une puissance aveugle ; ou comme si la douceur du penchant qui nous attache à l'erreur, était la lumiere de la raison qui discerne entre l'imposture & la vérité. L'homme qui cherche la vérité dans l'instinct des passions, ou qui la combat par le sentiment du cœur, ressemble à un Astronome qui prendrait des instrumens de Musique pour mesurer la hauteur du Pole.

¶ Les disputes de religion sont des symptomes d'incrédulité ; c'est ne vouloir pas croire que de se tourmenter sur les mysteres de foi. Que cherchez-vous ? la vérité ? Mais comment vous la faire comprendre ! Vous commencez par attaquer ses obscurités, & vous finissez par combattre son évidence ; pourquoi ne pas dire que vous aimez l'erreur, & que vous êtes bien résolu de ne pas la reconnaître ?

¶ Il est aussi impossible à l'homme orgueilleux de connaître la vérité, qu'il est impossible à un aveugle de voir le jour : celui-ci est privé des yeux du corps, celui-là des yeux de l'esprit. Mais, dites-vous, les yeux de mon ame sont clair-voyans, & je ne la vois pas! eh bien, mettez que je n'ai rien dit : mais voici un caractere d'ame que vous n'avez pas. Il faut ouvrir les yeux du corps pour voir la lumiere du jour : pour voir la lumiere de la vérité, il faut ouvrir les yeux de la bonne foi.

¶ Je ne mets au dessus du crime de l'idolâtrie que l'irréligion de l'impie qui combat malicieusement la vérité.

¶ Eh! bon Dieu, toujours de l'esprit, de la science, des subtilités, toujours des dissertations fastueuses où l'on ne vous demande que de la simplicité & du bon sens! Pourquoi vous constituer en frais inutiles de génie? Faut-il vous répéter que la foi ne connaît ni votre érudition ni votre langage? Employez vos talens à développer les énigmes de la nature, à illustrer la République des Lettres par quelque riche découverte, les Académies se féliciteront de vos succès.

Mais Dieu vous dispense de creuser dans le sein de la Divinité : il n'a besoin ni de vos lumieres ni de vos travaux pour apprendre aux hommes ce qu'il est ou ce qu'ils doivent être : & si vous desirez vous-même le connaître, la premiere chose qu'il exige de vous est que vous cessiez d'avoir tant d'esprit, & que vous preniez le parti de vous taire.

¶ Si l'on pouvait lire dans le cœur de l'incrédule, on verrait qu'il n'a rien moins en vue que de résister à la vérité, & que dans le fond il croit comme les autres. Son incrédulité est tout au plus une ruse de la vanité de son esprit : il s'imagine qu'en s'écartant des routes communes on dira de lui qu'il a des lumieres particulieres ; & qu'en ne pensant point comme le peuple, il fera suspecter s'il n'est pas un habile homme. Mais l'artifice est trop grossier, comme si la singularité du caractere était la devise de l'esprit, & que l'on dût passer pour sçavant homme, parce qu'on ne pense pas en homme raisonnable? Cependant si vous avez cru vous faire remarquer en combattant les vérités chrétiennes, il paraît que la gloire du succès répond à

la grandeur du dessein: on dit de vous qu'en disposant le méchanisme de votre tête le Destin des esprits s'y est trompé; & qu'il faut que vous soyiez bien petit génie, puisque vous ne pouvez pas même croire ce que les autres voient.

¶ Il est horrible de tomber entre les mains du Dieu vivant: la raison me dit que de son souffle il peut embraser la nature & multiplier les enfers. Quoi de plus déplorable que l'endurcissement d'un homme qui ne veut rien croire de tout cela, & qui aime mieux éprouver si en effet on brûle dans les flammes de l'éternité? Vous voudriez voir un miracle? Jettez les yeux sur la République des incrédules: ce sont des hommes, par privilege d'origine, les enfans & les héritiers d'un Dieu, mais qui renonçant à leur suprême bonheur veulent courir le risque d'être à jamais malheureux. Il est de la nature de l'homme de tomber dans l'erreur: l'entêtement de l'erreur est dans la nature de l'homme insensé.

¶ Après la perte de la foi, l'homme n'a plus rien à perdre.

¶ Qu'on confronte sans partialité

toutes les Religions de la terre dans le caractere de leurs Instituteurs, dans les maximes de leur culte, dans leurs regles des mœurs, & dans tous les rapports qu'elles ont avec l'homme. Si l'Eglise Romaine n'a pas sur elles la préférence par la gloire de son Fondateur, par la sublimité de ses oracles, par la sagesse de ses loix, par l'authenticité de ses miracles, par la magnificence de ses pompes, par la pureté de son culte, & par la grandeur de son espérance; si dis-je l'homme sensé trouve une Eglise semblable à l'Eglise de Jesus-Christ, je dirai que la Religion Chrétienne n'est pas la vraie Religion?

¶ Il n'est pas en notre pouvoir de nous donner la foi: mais nous pouvons corriger en nous les vices du cœur & de l'esprit qui sont la source de notre incrédulité.

¶ Si l'impie mourant ne craignait la mort que par le regret de perdre la vie, il aurait plus d'avantage que nous qui donnerions mille vies pour faire une bonne mort. Mais il n'en est pas ainsi: l'amour de la vie ne peut pas le jetter dans le désespoir qui à ce moment l'agite: il craint de mourir,

parce qu'il comprend enfin combien il importe d'avoir bien vécu. Ses cruels remords ne font pas inutiles ; ils rendent inexcufables les complices de fon incrédulité, témoins oculaires de l'excès de fon malheur.

¶ La caducité de l'âge éteint les feux de la volupté ; l'incrédulité eft fortifiée par les glaces de la caducité : il ne faut fouvent qu'un zéphir pour diffiper les illufions d'un jeune homme ; les tempêtes fuffifent à peine pour ébranler l'inflexibilité d'un vieillard. Cette obftination d'inftinct ne confirmerait-elle pas ce proverbe fi connu, *l'efprit fe reffent des rides du vifage* ? Inftruifons-nous donc aux dépens des vieux fcélérats ; & cherchons la vérité dans un âge où il nous refte affez d'efprit pour la connaître, & affez de cœur pour l'aimer.

¶ Il faudrait fouvent mille Prédicateurs pour convertir un incrédule ; il ne faut qu'un incrédule pour pervertir mille croyans. La cenfure humiliante qu'il fait des vertus chrétiennes ; le vernis philofophique dont il plâtre fes blafphêmes ; l'adreffe de fes impoftures ; fes impudentes railleries fur la Religion & fes Miniftres, font

comme autant de traits qui blessent insensiblement quiconque l'écoute. On rougit en secret de la simplicité de sa foi qu'on voit dépeindre sous des couleurs si bizarres ; & par un prestige attaché à l'incrédulité, on devient sans le sçavoir incrédule & libertin. L'homme qui ne se pervertit pas en la compagnie des méchans est un sage privilégié : sa vertu a tout le mérite des vertus rares, elle est une espece de miracle.

¶ Qu'attendons-nous pour croire ? Des miracles ? Mais tant de créatures qui vivent en esprit de foi au milieu d'un monde sacrilege, ne sont-elles pas un miracle sensible ? La résurrection d'un mort, si nous sçavions le comprendre, est un événement moins miraculeux que la conversion du célébre *Hermille* qui sous nos yeux arrose de ses larmes ses jours de libertinage & d'impiété. Mais où est le miracle ? Si je réponds à un vrai Chrétien, je dis que le prodige est dans la miséricorde de Dieu qui seul a le pouvoir de changer le cœur humain : si je réponds à un esprit incrédule, je dis que le prodige est dans la vérité qu'*Hermille* voit aujourd'hui d'une maniere sensi-

ble. Pendant plus de trente ans *Hermille* a cru que la vérité n'était qu'une chimere : sa conversion a donc opéré le plus grand des miracles : elle a créé la vérité qui n'existait pas, disait-il, il y a trente ans. Ne pourrait-on pas faire comprendre aux impies que leur pyrrhonisme n'infirme en rien l'authenticité de la foi, & que malgré leurs doutes il existe toujours un enfer pour punir leur incrédulité ?

¶ Les doutes, les disputes, les erreurs ne peuvent pas être pour le Chrétien un sujet d'incrédulité : il sçait que sa Religion a Jesus-Christ pour Fondateur ; & qu'après ses oracles il peut laisser les hommes inventer, argumenter, douter. Les différentes opinions de ses Docteurs ne sont pas même capables de l'ébranler ; sa foi perce les siecles des Docteurs, & va chercher la vérité dans le sein de Dieu qui jamais ne change d'idée, ni n'aime qu'on dispute. Il n'y a point d'erreur à croire que les plus grands génies peuvent se tromper ; l'erreur serait de vouloir cesser de croire, parce que quelques grands génies se trompent.

¶ La raison éclairée par la foi a sur le cœur le même pouvoir que con-

serve le cœur sur la raison obscurcie par l'ignorance : cependant quoique la pleine connaissance de la Religion soit incompatible avec l'incrédulité, on peut néanmoins être libertin sans re incrédule.

¶ Il n'y a pas une vérité à Rome, & une à Paris ; une à Londres, & une autre à Pekin. La vérité est une & indivisible, comme le Dieu d'où elle descend est un & essentiellement simple : pourquoi donc l'erreur partage-t-elle les différens peuples de la terre, puisque toutes les nations sont faites pour la vérité ? Le plus beau génie de l'antiquité chrétienne se serait-il trompé, lorsqu'il a dit que ces différens cultes servent à faire éclater les attributs de Dieu ; qu'il faut que la terre sçache qne les bons sont le théatre de sa miséricorde, & que les méchans, moins favorisés que les bons, sont réservés pour servir de victimes à sa justice au jour de ses vengeances.

¶ Sous quelque point de vue que l'incrédule prenne la chose, il lui restera toujours un doute où malgré lui il faut nécessairement qu'il s'arrête : quel est celui par exemple qui est physiquement assuré qu'il n'y a point

d'enfer? Par conséquent dans cet état de doute, point de milieu pour lui entre le mensonge & la folie. Ou il trahit sa pensée lorsqu'il dit que la Religion est fausse, ou il extravague lorsque sur un doute il hazarde l'importante affaire de l'éternité. On permet au Pyrrhonien d'employer tout ce qu'il a de subtilité pour infirmer cet argument; mais on le défie de faire de réplique qui ne soit pour le moins aussi incompatible avec le bon sens que ses doutes mêmes.

¶ Quelque général & même absolu que soit le scepticisme, il restera toujours dans l'ame de l'incrédule une chose dont il ne lui sera jamais possible de douter, qui est que l'ignorant doit s'instruire, & que rien ne peut le dispenser de chercher la vérité.

¶ Il est dit dans un des Livres d'Esdras, que le vin, la femme & la vérité sont ce qu'il y a de plus fort dans la nature : il sera dit dans celui-ci, que ce qu'il y a de plus dur, de plus pesant & de plus inflexible, c'est la tête de l'esprit fort.

DE L'ESPRIT DE PARTI.

EST-CE pour nous diviser que la nature nous a inspiré de bâtir des Villes & de vivre en société ? L'Evangile a cimenté cette union en nous faisant une loi de nous aimer les uns les autres : l'esprit de parti est donc un crime de séparation qui outrage tout ensemble & la Religion & la nature.

¶. Ce serait mal connaître les hommes que de les croire capables de porter avec plaisir le joug de la dépendance ; il n'en est pas un qui dans son cœur ne réclame les droits de sa primitive liberté. C'est l'orgueil qui aggrave le poids de la servitude, & l'orgueil est la passion de tous les hommes. La vertu seule ou même l'amour les soumettent à l'autorité ; & encore leur cœur fait-il un sacrifice : sont ils indépendans, ils se retrouvent pour ainsi parler dans leur centre.

¶. Je ne serais pas éloigné de croire que toute erreur est inséparable de la bonne foi ; quel est l'homme qui cherche à se tromper, & qui veuille périr ? Mais la bonne foi n'est pas incompa-

tible avec l'amour propre & l'entêtement ; la fausse piété est pleine d'illusions : c'est autant par complaisance pour soi-même que pour la gloire de Dieu, qu'on s'obstine souvent dans l'esprit de parti : ôtez l'orgueil & la malignité, il n'y aura plus ni schisme ni hérésie. En tout cas dans quelque sens qu'on le prenne, la cause & la gloire de la Divinité ne sont ni dans l'imposture, ni dans l'animosité, ni dans le scandale : jamais Dieu n'a voulu que son Eglise fût partagée en factions ; que ses enfans s'armassent de haine & de vengeance ; qu'ils vuidassent l'épée à la main leurs querelles sur les mysteres de foi ; qu'ils se transperçassent le flanc par des traits de fureur qui renversent le corps sur la poussiere, & qui plongent l'ame dans l'enfer. Sous Lycurgue, sous Socrate la haine, la férocité, la vengeance passaient pour un vice de la nature ; seraient-elles sous Jesus-Christ une vertu digne de la sublimité de son Evangile?

¶ La vocation à l'état militaire est moins l'attrait de notre amour pour le Prince, que du penchant naturel que nous avons pour la guerre : nous lisons avec plus d'avidité la relation d'un

combat qu'un traité de paix. De-là, cette ardeur impétueuse à courir au bruit des dissentions, ne fût-ce que pour être spectateurs de scenes tragiques. Il en est de même des guerres de Religion; & peut-être l'amour de la discorde est-il ici plus véhément: n'a-t-on jamais vu des Sectes lever l'étendard de la révolte par le seul plaisir de former des schismes? S'il n'y avait pas eu des discussions sur la foi, il n'y aurait jamais eu des héréfies; & il n'y aurait jamais eu des héréfies, si les hommes avaient été amis de la paix.

¶ Pourquoi se donner plus de générosité qu'on n'en a, comme si l'on pouvait dire sans mentir qu'on a plus d'attachement pour les autres que pour soi-même? Convenons de bonne foi que la brillante prospérité de l'Etat nous flatterait beaucoup moins que l'avancement de notre propre fortune. L'intérêt personnel sera toujours le vice dominant de l'homme, qui jetterait à peine un regard sur ses semblables, s'il pouvait se suffire à lui-même. Ne nous faisons pas illusion sur les services qu'il leur rend: c'est par amour pour lui-même qu'il partage avec eux ses plaisirs, & qu'il leur prête son bras.

¶ Je cherche un homme qui observe à la lettre l'esprit de la loi ; qui retranche de son régime toute idée de singularité ; qui se refuse à des maximes propres à radoucir l'austérité de ses devoirs ; qui sans émotion subit le joug de l'obéissance qu'on lui impose d'un ton d'autorité ; qui se passe d'un confident mystique, à qui dans ses momens d'ennui il puisse faire ses complaintes de vertu : je cherche cet homme ; je le trouve tout au plus dans la nature métaphysique.

¶ Beaucoup de génie & un peu de vanité s'apprivoisent avec l'esprit de parti ; beaucoup de vanité & peu de génie embrassent généreusement l'esprit de parti ; beaucoup de génie & beaucoup de vanité s'attachent à l'esprit de parti ; beaucoup de vanité sans génie s'obstine dans l'esprit de parti.

¶ On dirait que l'homme est né pour être malheureux par son empressement à courir au devant de ses malheurs : c'est porter trop loin l'entêtement que de ne pas reculer à la vue d'un danger, & de se féliciter comme d'un bon succès d'avoir fait une sottise. Vous ourdissez un projet de révolte contre l'Eglise : l'entreprise est sérieuse :

mais sçavez-vous qu'elle est d'une conséquence terrible, & que vous devenez le plus malheureux de tous les hommes si votre schisme n'est suivi du repentir? Parlons sérieusement & sans controverse : dites-nous si vous voulez bien nous l'apprendre ; lorsque vous aurez rompu les liens d'unité qui vous attachent à l'Eglise, où trouverez-vous sous les cieux une victime pour votre péché?

¶ Dans quelles étourderies & quel excès d'opprobre l'esprit de parti n'a-t-il point jetté des hommes respectables par leur naissance, par leur génie, & par la prééminence de leur dignité! le temps qui consume tout, n'a pu encore effacer la honte de leurs cendres.

¶ Je ne voudrais pour preuve de la Religion Chrétienne que cette uniformité de créance où elle ramene les esprits les plus bizarres.

¶ Réunissons dans un même point de vue tous les différens sentimens des Sectaires sur les vérités de la Religion; les portraits qu'ils font de la Divinité; leurs opinions sur l'origine & la personne de Jesus-Christ; les interprétations qu'ils donnent aux

textes évangéliques ; leurs analyses sur l'essence & la destinée de l'homme, sur les devoirs de la vertu, sur la vie présente & future. Joignons à tout cet amas de systêmes les ornemens dont ils les assortissent, je veux dire les tournures malignes, les descriptions misérables, les blasphêmes horribles, les maximes infames, les paradoxes affreux & contradictoires. Rapprochons ces Sectes de la Religion Chrétienne, & jugeons quelle des deux est l'ouvrage d'un Dieu.

¶ Peut-on se plaindre de voir condamner des novateurs qui entreprennent de renouveller le testament de la vérité même ? Non sans doute ; c'est là un dépôt où personne ne touche ; le doigt de Dieu l'a scellé ; & il est juste de punir la main qui ose lever le sceau. Mais faut-il troubler l'Eglise & l'Etat, parce qu'on trouve une virgule de plus ou de moins dans l'Enchiridion d'Augustin, ou parce que Cyrille a hazardé une epithéte louche dans sa seconde catéchese ? Si l'on voulait remonter à l'origine de quelques schismes, on trouverait qu'une phrase mal sonnante à l'oreille d'un auditeur étourdi a été le sujet des plus affreux scandales, & que

l'Eglise a eu la douleur d'être outragée, parce qu'un de ses Ministres chantait des chansons profanes. De si petites étincelles peuvent-elles causer de si grands embrasemens ? Les colonnes de l'Eglise & de mon salut vont-elles donc s'écrouler, parce que *Sergius* a écrit une sottise, & que *Théodule* qui le censure est un plus grand sot ?

¶ L'esprit de parti est l'artisan des plus grands malheurs comme il est lui-même l'ouvrage de plusieurs vices, de l'ignorance qui ôte à l'homme le parfait usage de sa raison, de l'orgueil qui déploie l'impudence de son front, de l'imprudence qui le jette en étourdi dans d'affreux précipices, du libertinage de l'esprit & du cœur qui le rabaisse au dessous de l'humanité. Après lui viennent les scandales de la terre ; la licence qui affronte toutes les loix ; l'imposture qui séduit les ames innocentes ; l'impertinence qui viole le droit des gens ; la haine qui souffle la discorde & la guerre ; les factions qui troublent le repos public ; le fanatisme qui croit rendre gloire à Dieu en répandant le sang des sujets & même des Souverains : quel service

rendrait à la terre le bras qui étoufferait un tel monſtre ?

¶ Vous gémiſſez ; vos pleurs ne tariſſent point ſur les malheurs de l'Egliſe qui a perdu, dites-vous, ſon eſprit primitif. Mais eſſuyez vos larmes : n'avez-vous pas la conſolation de ſçavoir que de votre côté vous êtes l'image des premiers Chrétiens, & que vous êtes initié dans une Secte dont le moindre privilege eſt de réformer les mœurs & la foi ! O la chaſte, ô l'évangélique Secte ! qui affranchit du joug de la loi, qui préconiſe les faiblaiſſes de l'humanité, & qui par une prérogative de vertu ſchiſmatique place l'inceſtueuſe volupté ſur le trône des Saints !

¶ Il ne faut qu'un pas pour aller de l'amour à la haine ; il en faut cent pour aller de la haine à l'amour.

¶ La haine entre deux partis devient inévitable par l'orgueil de l'homme qui ne ſçaurait aimer quiconque ne penſe pas comme lui : ils intéreſſent le ciel & la terre dans leur reſſentiment, comme ſi les diſputes des hommes étaient la cauſe de la Divinité, ou qu'on ne pût terminer les

contrastes sur la foi que par le violement de la charité chrétienne. Qu'il est édifiant de voir *Ahias* & *Sadoc* s'entrecombattre par paroles & par écrits jusques dans l'enceinte du Temple! ô crime! ô crime! le Dieu de miséricorde & d'amour offert en qualité de victime par des Ministres embrasés du feu de la vengeance!

¶ L'unité de la foi qui concilie l'esprit des peuples, est la gloire des Ministres de la vérité : les Ministres qui rompent l'unité, sont la douleur de l'Eglise & l'opprobre des peuples.

¶ L'esprit d'amour qui caractérise la Religion & l'esprit de paix qu'elle répand dans tous les États, sont le témoignage authentique de sa Divinité : la charité vient de Dieu pour retourner à Dieu. L'esprit de haine qui obsede les Sectes & les scandales qu'elles donnent à la terre, sont la preuve sensible de leur perversité : la discorde vient du Prince des ténebres, & elle rentrera dans l'abyme d'où elle est sortie.

¶ Une Secte qui entraînerait après elle toutes les autres, serait une Secte miraculeuse; le caprice des hommes rend le miracle impossible. Que penser

de la Religion Chrétienne qui a vu tous les adorateurs des faux Dieux s'humilier devant elle ; qui a extirpé tour à tour les héréſies des ſiecles ; & qui malgré les ſchiſmes qui la diviſent conſerve aux yeux même des Schiſmatiques la prérogative de la plus admirable, la plus étendue, & la plus célébre Religion de l'univers ? Cherchez dans votre tête tout ce que vous pourriez exiger de témoignages ſur la vérité d'une Religion : ſi la Religion Chrétienne n'a pas tout ce que vous pouvez ſouhaiter de preuves authentiques ; à la bonne heure, formez des ligues contre les diſciples de ſa foi. Combien doit être inexcuſable le crime de votre erreur, vous, qui trouvez dans votre Secte même les preuves ſenſibles de votre égarement !

¶ Vous ne ſçavez, *Pyrrhon*, ni ce que vous êtes ni ce que je ſuis. Vous voulez me faire tomber dans le piege de la ſéduction ; mais vous n'avez rien de ce qu'il faut pour me ſéduire. Avez-vous donc cru que je fuſſe comme vous qui vous êtes laiſſé ſuborner par *Æſippius* qui n'eſt qu'un ſot ! Voici mon ſyſtême, & ſouvenez-vous-en bien ! je veux pour regles de ma

foi des oracles & non des sophismes, des beaux génies & non des esprits forts, un Dieu & non des hommes. Je veux que le Docteur qui m'instruit ouvre le livre des destinées éternelles; qu'il déploie à mes yeux des objets dignes de l'ambition de mon esprit & des penchans de mon cœur; qu'il fasse remonter mon ame jusqu'à la source de la vérité qu'en vain j'ai cherché sur la terre. Je veux qu'il me fasse distinguer le pasteur d'avec le mercenaire, le sage d'avec l'hypocrite, le Philosophe d'avec le Philosophiste, l'Apôtre d'avec l'imposteur. Je veux qu'il ait la sagesse & la puissance d'un Dieu; que son langage soit l'expression de la Divinité qui parle; que ses loix me prescrivent l'amour des sublimes vertus; que son bras soutienne le poids de ma faible humanité; que pour me confirmer dans la foi, sa voix commande à la tempête & ferme la bouche aux aquilons. Je l'ai trouvé, *Pyrrhon*, cet homme admirable, toute la terre retentit du bruit de son nom: pensez-vous qu'en concurrence d'un tel oracle je doive écouter un discoureur comme vous?

¶ Avant d'épouser une Secte je dois d'abord examiner ce qui a donné lieu au schisme, le pour & le contre des questions controversées. De-là, je passe aux chefs du parti contentieux ; j'examine d'où ils viennent, qui les a envoyés, & où ils ont résolu d'aboutir ; s'ils sont doux ou vindicatifs, humbles ou superbes, doctes ou ignorans, chastes ou licencieux. Ensuite je fais passer en revue les membres de la Secte : j'examine quel est leur régime de vie, les passions qui les dominent, les ouvrages qu'ils lisent, les maisons qu'ils fréquentent, s'ils ne sont pas un extrait de la jeunesse libertine, ou une portion des gens de bien : & si je trouve quelque chose d'humain dans leurs regles des moeurs ou de foi ; le seul parti qui me reste à prendre, est de mettre ces Sectaires au rang des agioteurs empyriques, & leur Secte au nombre des bachiques chevaleries.

¶ Il semble que l'homme est excusable d'embrasser une Secte dont on lui vante la doctrine ; mais on ne lui pardonne pas de l'embrasser en étourdi sans prendre des éclaircissemens sur le véritable esprit de ses loix. La diffi-

culté de cet examen ne peut pas justifier son imprudence : que ne reste-t-il où il est, sans s'engager dans des routes qu'il ne connaît pas ? L'orgueil stupide nous fait embrasser un parti sans le connaître ; l'orgueil prudent exige que du moins nous le connaissions avant de l'embrasser.

¶ *Alippius* cherche ce semble à s'instruire ; sa Secte ne lui paraît pas tout-à-fait exempte d'erreur. Les matieres de Religion sont l'objet de ses plus sérieuses réflexions & le sujet familier de ses entretiens ; il fait toutes ses délices du plaisir de la lecture où tout passe sous ses yeux, l'antique, le moderne, le sacré, le profane, la nature, la Divinité ; il a même rédigé par extraits l'Écriture, les Conciles, le Dictionnaire de Bayle, les Institutions de Calvin, & il dévore sept fois par jour quelques beautés de ce précieux Recueil : mais on dit qu'il aime la dispute, & qu'il élude les plus forts argumens par des distinctions obliques & ridicules : ai-je besoin d'autre preuve pour me convaincre qu'il vivra long-temps dans l'erreur ? Ne conviendrait-il pas qu'*Alippius* cessât de se tromper lui-même ; & que malgré

ſes préjugés pour ou contre ſa Secte, il penſât que le premier devoir d'un homme qui cherche la vérité, eſt d'avoir au moins le deſir de la connaître ?

¶ Vous vous trompez ; l'opinion de Sabellius n'eſt pas la vôtre : vous ignorez même en quoi conſiſte la doctrine de ce Novateur. Mais vous avez de la vanité : vous voulez que l'on diſe de vous que vous avez aſſez d'eſprit pour être Sabellien. Un autre dira après moi que vous avez aſſez d'impudence & de perfidie pour vous moquer de la Religion & du Sabellianiſme.

¶ Eſt-ce en eſprit de vertu que L. S. A. ſe conſume en veilles philoſophiques ; que par ſes écrits il s'attire l'indignation du Souverain, & l'animadverſion des Magiſtrats ; qu'il diſparaît ſans eſpérance de revoir jamais ſa patrie ; que couvert d'opprobre il ſe ſacrifie victime de la haine publique ! Si le tempérament ruiné par la torture d'un travail impie ; ſi la gloire de ſon nom flétrie par des religieux Arrêts de juſtice ; ſi l'horreur des exils où conduiſent le libertinage de l'eſprit & la corruption du cœur ; ſi des jours

malheureux, suite nécessaire des années de licence & d'irréligion; si, dis-je, toutes ces choses sont la cause de Dieu, L. S. A. est sans contredit le plus illustre martyr de son siecle.

¶ La perversité de l'esprit a ses gradations comme la corruption du cœur : on passe de l'orgueil à la singularité des opinions, de la singularité des opinions à l'esprit de parti, de l'esprit de parti au schisme, du schisme à l'héréfie. S'écarter de l'unité, c'est errer; parce que c'est introduire la pluralité des doctrines où il n'en faut qu'une, & qu'il est impossible qu'une opinion soit fondée sur la vérité, si elle n'est comprise dans le dépôt de la foi. Un Royaume divisé par les factions est un Royaume comme perdu : il n'y aurait plus de Religion Chrétienne, si les opinions qui partagent l'esprit des peuples étaient un objet de foi pour l'Eglise de Jesus-Christ.

¶ L'esprit de parti est assez important par lui-même pour qu'on doive l'embrasser & soutenir avec honneur : c'est un combat sérieux où de part & d'autre on est aux prises avec des ennemis respectables. Il me semble que

les novateurs devraient bien se garder de donner au public des scenes risibles : C'est se déshonorer que de confier le dépôt de la doctrine à des prosélites qui sçavent à peine bégayer. Quoi de plus comique que de voir des femmes argumenter contre les interpretes de la loi, l'officier de cuisine contre le valet de chambre, le régent du village contre son propre pasteur ? Il ne manque au plaisir de la comédie que celui de voir la scientifique *Blandine* gravement assise sur son siege de Docteur, catéchisant sa vénérable & chere confrairie.

¶ Il est naturel à l'homme qui s'égare de chercher des confidens & des complices de son erreur : il aime que les autres lui ressemblent, & qu'ils lui épargnent la honte d'être le seul homme étourdi. Quelle des deux choses est plus grande folie d'esprit, ou son zele insensé à adopter des systêmes qui le déshonorent, ou la stupidité de ses prosélites qui sans discussion des matieres partagent son irréligion & son déshonneur ?

¶ C'est fortifier un parti que de faire des préparatifs pour le combattre : le plus sûr moyen pour l'anéantir,

est de ne pas même appercevoir s'il existe. Il n'y aurait jamais eu des hérésies, si le desir de se faire remarquer n'avait perverti l'esprit des hérétiques ; & jamais l'hérétique ne s'obstinerait dans sa perversité d'esprit, s'il se voyait généralement méprisé.

¶ La nouveauté cesse d'être préjudiciable à l'Eglise, lorsqu'elle n'a pour fauteurs que des hommes d'un caractere doux & tranquille : elle devient funeste à l'Eglise & à l'État, si elle est fomentée par des esprits ambitieux & superbes. Quels malheurs prépara à l'Europe le schisme du quinzieme siecle !.. les Souverains méprisés, les Citadelles foudroyées, les Temples démolis, les Prêtres égorgés, les Vierges violées ou proscrites : eh ! jusqu'où l'esprit de parti n'aurait-il point porté l'attentat, si nos religieux Souverains n'eussent réprimé son audace !

¶ Quel mal vous fais-je, & de quoi vous plaignez-vous ? Je vous parle en bon Chrétien, & vous me répondez en Fanatique : je vous donne des conseils de salut, & vous dites que je porte le décret de votre réprobation. Ce n'est pas moi qui vous damne ; c'est vous qui prononcez l'arrêt de

votre ſupplice par-là même que vous ne voulez pas m'écouter. Quel homme êtes-vous d'oppoſer la réſiſtance à mes avis ſalutaires, que m'inſpire mon amour pour vous par les droits du chriſtianiſme & de l'humanité !

¶ Que penſer de ces ames dévotes qui ſont ligue offenſive & défenſive de myſticité ; qui ſe déclarent ennemies des vertus qu'elles n'ont pas ; qui ſe mêlent de juger toute la terre ; & qui ſans autre forme de procès condamnent aux enfers quiconque à leur exemple ne trahit pas le Saint-Eſprit ? N'y a-t-il point des interdits pour les Confeſſeurs qui donnent l'abſolution à ces pieuſes furies ?

¶ Vous êtes Polycarpiſte, & moi je ſuis Paulinien ; vous portez l'uniforme noir, & moi le gris ; vous penchez la tête ſur les épaules, & je marche de front ; vous priez la face contre terre, & moi debout. La ſeule choſe qui nous met à l'uniſſon, c'eſt que vous & moi ſommes deux ſots d'embraſſer des Sectes qui ſont des énigmes pour nous. Je garderai pour moi ſeul le titre dont je vous honore, lorſque vous m'aurez donné la définition correcte d'un Polycarpiſte.

¶ De quoi n'est pas capable l'homme qui embrasse un parti par le desir de se faire un nom, & d'avancer sa fortune? Je ne vois qu'une lâcheté dont il est incapable, c'est qu'il ne trahit jamais les mysteres de sa Secte. Son abjuration, même par serment, ne viole en rien le sceau de sa fidélité: l'amour l'attache également en secret à l'esprit de sa Secte, qu'en homme d'honneur & de bien il fait semblant d'abjurer en public.

¶ Une Secte dont les Chefs sont sans ce qu'on appelle puissante protection, & ne goûtent pas le plaisir d'attirer sur eux les regards du public; n'ont ni assez de mérite ni assez d'autorité pour se faire au moins obéir; ont la douleur de voir que la troupe sectaire manque & d'encens pour nourrir leur vanité, & d'appointemens pour entretenir leur luxe, est une Secte sur sa décadence & toute prête à rentrer dans son néant. Il en sera bientôt de ses écrits comme des almanachs du siecle passé, & de tout son corps comme des compagnies-franches qui font tout au plus la moitié d'une campagne.

¶ L'orgueil d'un Sectaire qui voit

grossir son parti, cesse d'être un plaisir en comparaison de son désespoir lorsque tout le monde l'abandonne.

¶ Dans la Religion Chrétienne tout est amour & concorde. Point de distinction de Juif, de Grec, de Gentil : tous les membres sont réunis sous un même chef qui leur communique à tous le même esprit de vie & de vertu ; esprit de probité qui jamais ne viole en rien les droits de la justice ; esprit de douceur qui étouffe toutes les semences de la discorde ; esprit de patience & d'humilité qui ne permet pas même à l'ame affligée de se plaindre : c'est la Religion de Jesus-Christ : le perfide Judas y conserve comme Jean son titre d'Apôtre, & le nom de Disciple bien-aimé. Que penser de ces Chrétiens théologiquement séditieux, qui font servir le crime même à former des partis ; qui dans leur haine se tendent des pieges dans leurs talens, dans leur fortune, dans leur réputation ; qui s'attaquant comme des léopards se dévorent comme des onocentaures ? Ne doit-on pas conclure, sans offenser la Religion, que dans l'Eglise de Jesus-Christ il y a du moins des fanatiques ?

¶ C'est perdre le temps & le crédit que d'entreprendre de diviser un parti schismatique qui jouit d'une espece de réputation ; c'est vouloir réformer l'orgueil de Lucifer. Cette Secte s'étendra jusqu'aux races futures, si la main de Dieu ne s'appesantit sur elle, ou si quelque puissance terrestre ne l'écrase.

¶ Il semble que la force & la constance ne sont pas moins l'ame du fanatisme que celle de la vertu même. Le Chrétien ne verse pas plus généreusement son sang pour l'Evangile de Jesus-Christ, que l'Indien offre sa tête pour la cause de son Brachma. Cette égalité de courage ne forme pourtant aucun préjugé en faveur des Sectes fanatiques, ni n'ôte rien de son mérite à l'héroïsme évangélique ; l'athlete chrétien connaît sans illusion la grandeur du Dieu pour lequel il combat. Il prouve tout au plus que l'erreur dérange les fibres du cerveau, & qu'un homme insensé peut sans miracle se précipiter dans des abymes.

¶ L'amour de la nouveauté a des attraits trop puissans : je ne crois pas que jamais il vienne un temps où les hommes résistent à la singularité des

opinions. La liberté de penser, le tolérantisme, le schisme, l'héréfie ne prendront fin qu'avec l'entiere extinction de l'orgueil & de l'ambitieuse cupidité.

DES LIBELLES.

SI *je n'étais Alexandre je voudrais être Diogene*, disait le vainqueur d'Arbelles. Il semble que ce Prince ne connaissait pas assez le mérite de la Philosophie, en ce qu'il croyait qu'un Conquérant était plus habile & plus recommandable qu'un Philosophe. Si Alexandre vivait aujourd'hui, il verrait des Philosophes & plus courageux & plus terribles que les foudres de guerre. Quels plus braves athletes, que ces Ecrivains du siecle qui s'efforcent de bouleverser la terre & les cieux, précurseurs de l'Antechrist qui ne projettent pas moins que de détruire l'Empire Chrétien? Je connais un homme qui ne voudrait être ni Diogene ni Alexandre : il se contenterait d'être assez bon Peintre pour tracer le portrait de ces vaillans héros.

¶ Les Sages de la Grece ont écrit, les Prophetes d'Israël ont écrit, les Apôtres de Jesus-Christ ont écrit, les Docteurs de l'Eglise ont écrit & sçavamment écrit : quel dommage que ces vieux Auteurs n'aient pas vécu dans le dix-huitieme siecle pour apprendre à bien penser & à bien écrire ! siecle de mes jours, que tes Ecrivains, esprits forts, feront des jaloux dans les siecles futurs ! les Génies qui doivent naître se consoleront-ils de voir que tout est dit, & que la plume de nos Auteurs modernes efface par sa seule délicatesse toute la gloire de la sçavante antiquité profane & sacrée ! La réputation des grands hommes n'est pourtant pas tout-à-fait désespérée : il viendra peut-être un siecle où l'obscénité du style, la hardiesse des paradoxes, & les subtilités du déraisonnement cesseront de mériter aux Auteurs le titre d'habiles Ecrivains.

¶ La Religion Chrétienne est assise sur un trône que rien n'est capable de renverser ; le Tout-puissant le soutient de sa main ; les hommes eux-mêmes l'ont trop bien affermi. Les Prophetes l'ont faite aimer, cette Religion, par les touchans portraits qu'ils ont

tracés de sa grandeur & de ses charmes; les Apôtres ont prouvé sa divinité par les miracles les plus étonnans, & forcé l'univers d'adorer ses oracles; les millions de Martyrs de tout âge, de tout état, de tout sexe, l'ont cimentée de leur sang; les Docteurs ont éclairci ses vérités par la foule & la sublimité de leurs écrits; les Peuples de la terre vivent sous ses loix, & tous les Monarques véritablement grands la font respecter dans leurs Etats: devons-nous craindre que des faiseurs de Romans & des compositeurs d'Opéra abattent l'édifice d'une Religion appuyée sur de si fermes colonnes?

¶ Les Ecrivains du siecle, avouons-le pourtant, ont véritablement de l'esprit & de l'érudition. Qui comme eux conçoit, enfante, analyse, approfondit? D'un trait d'imagination ils saisissent l'infini, l'immense, l'incompréhensible: leurs ouvrages sont le développement même de la nature existante & possible. Chaque page est embelie de quelque trait scientifique, du physique, du géométrique, du cosmogonique, du supermétaphysique. Ils sçavent que Dieu dort sur son trône,

que

que les Sylphes habitent les planetes, que l'humanité est partagée en quatre especes d'hommes : ils n'ignorent rien ces héros du génie ; & il ne leur faut que douze nuits pour composer des *in-folio*. Une seule chose dont on ne trouve point de vestige dans leurs chefs-d'œuvres, mais sans laquelle ils sont néanmoins chefs-d'œuvres aux yeux de l'ami lecteur, c'est la vérité. Le défaut n'est pas bien considérable ; l'on pourrait même dire qu'il est presqu'inperceptible : il était sous les yeux des habiles du siecle, & ils ne l'ont pas apperçu.

Quoi de plus sublime que les Livres sacrés ! Expressions, style, sentimens, tout y est touchant, magnifique, divin. Dans un seul chapitre les attributs de Dieu sont dépeints sous les plus brillans traits, l'excellence de l'homme, la noblesse de son origine, la justice de ses devoirs, la grandeur de sa destinée. Quelle fécondité de génie dans Moyse ! quel ton d'oracle dans Isaïe ! quel feu d'imagination dans Job ! quels transports d'ame dans Jéremie ! quel trésor de lumiere & de sagesse dans l'Evangile de Jesus-Christ ! Est-il permis à l'homme de si bien

parler ? Les Auteurs des libelles ne montent pas tout-à-fait si haut; mais enfin leur génie a sa profondeur & ses sublimités : leurs ouvrages sont entre nos mains, & ce ne sera pas offenser la vertu que de leur donner des éloges aux dépens de la vérité. Quoi de mieux raisonné que le *Code de la nature* ? Quoi de plus subtil que le *Pyrrhonisme du Sage* ? Quoi de plus nerveux que *l'Esprit* ? Quoi de plus édifiant qu'*Emile* ? Quoi de plus chaste que la *Pucelle d'Orléans* ? & encore les Auteurs Sacrés paroissent avoir un degré d'érudition au dessous de nos Ecrivains modernes ; ici peut-être je ne mentirai point. Ceux-là n'avaient appris ni les Sciences ni les Belles-Lettres ; ceux-ci sont chefs ou membres d'Académie : les premiers étaient les simples organes de l'Esprit-Saint ; les seconds ont le mérite d'Auteurs originaux : l'Ecrivain sacré ne faisait que prêter l'oreille ; l'Ecrivain du siecle forge ses ouvrages sur l'enclume de son imagination : ils ont écrit tous deux sur les regles des mœurs & de foi ; mais l'un n'a eu que la peine de les annoncer, l'autre a la gloire de les avoir inventées.

¶ Le Code eſt une collection des Loix des Empereurs Romains. Pour compoſer un Digeſte complet ſur les mœurs & un Dictionnaire univerſel ſur la chaſteté de la langue, il ne faudrait qu'extraire les maximes & les expreſſions anacréontiques qui ſont répandues dans les libelles du ſiecle. Je penſe que les plus touchans portraits de la vertu inſpireraient beaucoup moins l'horreur du vice que la lecture de pareils extraits : la pudeur offenſée eſt ſouvent pour un cœur vicieux le plus efficace contrepoiſon.

¶ La Philoſophie conduit à la Religion par le rapport de la raiſon avec le culte de Dieu : il n'eſt donc pas vrai que le Philoſophe du ſiecle abjure cette Religion, qu'il combatte les oracles du Dieu qui la révéla, qu'il doute de la vérité de ſa foi, qu'il décrédite ſon ſanctuaire, qu'il proſcrive ſes regles de mœurs, que loin de lui procurer des adorateurs il ne cherche au contraire qu'à faire des apoſtats. *Ergaſte* honore la Religion par ſes apologies ; *Siſiphe* la déshonore par ſes libelles : *Ergaſte* eſt un Philoſophe ; *Siſiphe* eſt un Philoſophâtre.

¶ Que de combats l'Egliſe juſqu'ici

n'a-t-elle pas eu à soutenir ! mais ce qui est peut-être encore plus surprenant, c'est que les habiles impies ont fait dans son sein des plaies beaucoup moins profondes que les génies imbécilles; l'ignorant *Arrius* l'a plus désolée que le subtil Lucrece & tous ses confreres ensemble. Je ne sais pas quel des deux événemens est le plus singulier, ou la Religion fondée dans l'univers par des hommes rustiques qui avaient le don des langues, ou la Religion aujourd'hui ébranlée par des Puristes raffinés qui n'ont pour tout talent que la pureté du langage.

¶ Si les libelles du siecle font un très-grand mal, ils sont aussi la source d'un très-grand bien. Il ont réveillé la plume d'une foule de Sçavans dont les ouvrages honorent la Religion & l'humanité; & ils nous ont fait connaître la distance qui sépare les grands génies d'avec les petits esprits. Je ne parle point de toi, *Léonide*, cesse de t'offenser! tu n'avais pas encore composé ton libelle; & nous sçavions qu'il y avait mille degrés de distance de l'habile homme à toi.

¶ Vous vous trompez; votre livre qui vous coûte tant de veilles, n'est

pas votre ouvrage : eſt-ce que Julien, Celſe & Petrone n'avaient pas écrit tout ce que vous dites ? Je ne ſçais ſi je m'explique : je veux dire que deux & deux ſont quatre, & que cent & cent libelles n'en font qu'un. La gloire que perſonne ne vous diſpute, c'eſt que vous êtes Ecrivain moderne, & que vous peignez le crime & l'irréligion ſous des traits beaucoup moins odieux en langue Latine qu'en langue Françaiſe. Que vous mêlez-vous de faire le Docteur impie, ſi vous n'avez aſſez d'eſprit pour inventer l'impiété ! votre ineptie a trahi le vol que vous fîtes en ſecret des penſées d'autrui ; il vous fallait une adreſſe que vous n'aviez pas pour vous les approprier. Mais conſolez-vous ; la plupart de vos lecteurs partagent la honte de votre ignorance : ils ont cru en liſant les paradoxes de votre ouvrage, que vous aviez aſſez de capacité pour en être l'inventeur.

¶ Pour compoſer un ouvrage édifiant, il faut beaucoup plus de bon-ſens que de l'eſprit : pour compoſer un ouvrage ſcandaleux, il ne faut que de l'eſprit avec très-peu de bon ſens. Des connaiſſeurs plus habiles que moi, di-

sent qu'il suffit d'avoir beaucoup de corruption dans l'ame avec très-peu d'esprit, ou beaucoup de méchanceté d'esprit.

¶ Les libelles sont des énigmes aux yeux d'un esprit simple, des problêmes aux yeux d'un esprit médiocre, des paradoxes aux yeux d'un esprit grand, des rapsodies aux yeux d'un esprit sublime, des monstres aux yeux de l'esprit vraiment philosophe, & des chefs-d'œuvres aux yeux de l'esprit libertin.

¶ L'Auteur des libelles est un mauvais Auteur par-là même que dans ses ouvrages il y a du génie. Les matieres de Religion sont simples, naturelles, uniformes, & à la portée de tous les esprits : leur beauté, leur noblesse, leur sublimité sont l'ouvrage d'un Dieu après lequel on ne peut sans témérité les rehausser d'un nouveau sublime. Si l'Ecrivain Déiste a du génie, qu'il l'emploie à inventer des Arts, à tirer au clair l'Electricité, à perfectionner l'Epopée, & non à créer des univers moraux, à donner du coloris aux regles des mœurs & de foi ; de plus grands hommes que lui ont rempli cet objet. Au reste ses ouvrages sacrés

& profanes sont entre les mains du public ; & le public a décidé qu'il était permis aux Ecrivains du siecle de mettre du pompeux où il ne fallait que du naturel, & de l'esprit où il ne fallait que de la raison & du bon sens ; j'en passe.

¶ *Théotime* s'est contenté de donner au public un libelle en vers qui a eu un succès admirable : sa Muse n'aurait pas dû ce semble suspendre sitôt ses accens ; un nouveau concert de ses accords mettrait le comble à sa gloire. Mais on ne sçait pas que *Théotime* a d'abord étalé toute sa marchandise, & qu'il ne lui reste plus d'esprit pour se faire imprimer de nouveau, à moins de fondre son premier Poëme dans un second. On dit néanmoins qu'il est encore sous presse ; & l'on ajoute que ce sera du neuf, car son ouvrage est en prose.

¶ Je croyais que pour juger si un libelle était impie, il fallait confronter ses maximes avec celles de la foi ; je me suis trompé : la regle la plus sûre pour sçavoir s'il est condamnable, est d'examiner si les libertins l'approuvent.

¶ Je pense qu'on ne sçaurait estimer des Ecrivains dont les ouvrages ne

ſervent qu'à corrompre les mœurs. Sparthe qui les bannit de ſes Etats avec leurs productions, était de ce ſentiment contre l'avis d'Athenes qui reſpectait & leurs ouvrages & leur perſonne. Nous, plus équitables & plus ſpirituels que tous les Grecs enſemble, nous diſtinguons ſubtilement entre l'Ecrivain moderne & ſes écrits : nous mépriſons les Auteurs infames avec les Sparthiates, & nous dévorons leurs ouvrages avec les Athéniens.

¶ On dit qu'en moins de huit jours *Anthime* a fait un libelle *in-douze* ſur le bonheur de la vie préſente. On ne doit pas en être ſurpris ; *Anthime* écrit comme il parle : & dans l'eſpace d'un jour il ſort de ſa bouche plus de pauvretés d'eſprit, qu'il n'en faudrait pour former un *in-quarto*.

¶ La confeſſion auriculaire n'eſt que trop humiliante ; la confeſſion publique ſerait un joug inſupportable. Cette ſeconde loi, toute ſévere qu'elle paraiſſe, ne ſurmonterait pourtant pas les forces humaines ; du moins la Philoſophie du ſiecle ſerait capable de cet effort de profonde humilité. Qu'était Madelaine dans la ſalle du Phariſien en comparaiſon de nos Ecrivians mo-

dernes ? elle confessa son péché en présence de quelques convives : ceux-ci publient l'histoire de leur ame à la face de l'Europe, où ils répandent leurs libelles en témoignage de leur libertinage & de leur impiété.

La Religion est un rêve du Platonisme : qui l'a dit ? *Valaridas*, Auteur très-fameux par la célébrité de ses écrits. Mais *Valaridas* a-t-il des Bulles Pontificales & des Lettres-patentes pour réformer ce qu'il y a de vicieux dans l'Eglise ou dans l'Etat ? Oui : mais les esprits médisans qui empoisonnent tout, disent que l'office de petit Commis est le plus beau relief de sa puissance sur la terre. A-t-il le génie & la capacité qu'il faut pour traiter de Dieu, de l'homme, de la nature, de la grace ? Oui : mais les esprits médisans disent qu'il n'a jamais mis le pied dans les écoles de Théologie ; & qu'à le bien mesurer tout son sçavoir n'a pas deux pouces de profondeur. A-t-il la réputation d'homme de bien ? Oui : mais les esprits médisans disent qu'il aime la volupté, & qu'il a ruiné son tempérament avec les Comédiennes. Son style est-il nerveux, solide, raisonné, propre à for-

tifier un ſyſtême? Oui : mais les eſprits médiſans diſent que ſes ouvrages ſont tout au plus un galimathias aux périodes arrondies. Eſt-il fidele dans ſes citations ſur les Auteurs, ſur l'Ecriture, ſur l'Hiſtoire? Oui : mais les eſprits médiſans diſent qu'après un très-léger examen on a trouvé & conſtaté dans ſes écrits moins de pages que d'impoſtures. L'eſprit de ſa doctrine tend-il à faire le fidele ſujet, le chaſte époux, le parfait citoyen? Oui : mais les eſprits médiſans diſent que ſon grand objet eſt de réduire toute la légiſlation à la liberté des penchans. A-t-il l'eſtime des gens de bien? Oui : mais les eſprits médiſans diſent que toute ſa gloire ſe borne aux ſuffrages des libertins. Il y aurait de l'injuſtice de condamner *Valaridas* ſur le témoignage des eſprits médiſans : mais ſi dans la réalité il était tel qu'on le dépeint, quelle ingratitude en lui de prendre pour un *rêve* la Religion d'un Dieu le protecteur de ſes jours! *Valaridas* n'a-t-il jamais oui dire que l'impiété ait été punie par le feu, & que des Ecrivains moins ſacrileges que lui n'aient ſouvent fait qu'une même cendre avec leurs ouvrages impies?

¶ Qui a lu un libelle, les a lus tous: c'est en tous l'amas des mêmes erreurs & des mêmes obscénités. La différence est dans le caractere & le style des Auteurs. *Phocion* est un imposteur subtilement impie; *Philistion* est un impie grossiérement imposteur.

¶ Vous êtes un terrible homme, *Voltinius*! vous avez juré d'exterminer par vos écrits toute puissance sur la terre & dans le ciel. L'éternité malheureuse dont la Religion vous menace irrite votre bile; & vous dites dans votre courroux, je renverserai, oui, le trône de la justice d'un Dieu! mais il y a apparence que les Saints & les Réprouvés resteront encore où ils sont: comment briseriez-vous les portes de l'abyme ou des cieux, vous, que nous avons vu sans force & sans courage entre les mains d'un soldat qui vous conduisait à la Bastille?

¶ J'ai vu l'infortuné *Théonas* trempant son pain dans ses larmes; fuyant par mer & par terre les poursuites de la Justice; son nom affiché sous l'humiliant opprobre de méchant esprit; proscrit comme un infame de sa propre patrie; & par une étoile faite pour lui seul, combattu jusqu'à la per-

faire grace à *Ariſtarque ;* il était payé de ſa peine par le plaiſir de cenſurer l'Iliade d'Homere : peut-on juſtifier *Cherille* qui critique le *Paradis perdu*, parce qu'il eſt aux gages des ennemis de Milton ? Si *Cherille* rendait en conſcience tout ce que lui ont valu ou des bons ouvrages qu'il a flétris, ou des ouvrages pitoyables qu'il a couronnés, il faudrait qu'il ſe dépouillât tout vivant, qu'il vendît ſes portraits, ſes glaces, ſes bijoux ; à peine il lui reſterait un lit pour ſe coucher. La chûte ſerait profonde : mais ne lui ſerait-il pas plus honorable de reſtituer généreuſement en eſprit de juſtice, que de mentir publiquement en eſprit de cupidité ?

¶ Se plaindra qui voudra de *Zoïle*, dont la plume traduit groſſiérement les plus délicates penſées, & qui par un privilege ſpécial d'impoſtures fait dire aux Auteurs ce qu'ils n'ont jamais ni écrit ni penſé. *Je ne me vengerai pas de l'outrage que les Péloponéſiens m'ont fait*, diſait Philippe de Macédoine : *pourquoi m'irriter contre des hommes capables de me faire encore beaucoup plus de mal ?* Je penſe comme Philippe : je pardonne à *Zoïle* ſes

Commentaires Marotiques ſur mes ouvrages, car je ne ſuis pas d'humeur de me faire écraſer. Le ciel me préſerve de m'offenſer de la malignité d'un manœuvre ſatyrique, aſſez atrabilaire pour être vindicatif, trop jaloux pour n'être point menteur, & plus riche qu'il ne faut en vices littéraires pour déshonorer tout enſemble mes écrits & les ſiens.

¶ Les Cenſeurs des libelles ne ſont pas des ouvriers qu'il faille payer à la journée : ce ſont les vengeurs de la Religion que l'Egliſe & l'Etat devraient penſionner. Que deviendrait la terre, ſi ces hommes divins ne combattaient des ouvrages qui attaquent toutes les loix, qui approuvent le Régicide, qui dégradent le Sanctuaire & le Miniſtre, qui corrompent les mœurs, qui tendent à faire rentrer le genre humain dans ſa premiere confuſion ! L'importance du ſervice mériterait au moins une partie des éloges qu'on prodigue aux faiſeurs de Comédies & aux Comédiens. Bien en vaut à ces Appologiſtes zélateurs d'attendre dans l'autre monde la récompenſe de leurs travaux : il paraît qu'ils n'ont rien à eſpérer ſur la terre. Ils auraient

néanmoins tort de ſe plaindre de ce ſiecle, qui ne leur fait ni bien ni mal : leurs ouvrages, leur nom, & même leur exiſtence lui ſont inconnus.

¶ Depuis quinze ou vingt ans nous ſommes témoins de plus d'événemens malheureux, que nos peres n'en virent dans l'eſpace d'un ſiecle ; les ſaiſons cruelles & totalement renverſées ; les eſprits obſédés du démon du vertige & de la diſcorde ; les roues fumantes d'un ſang parricide ; les fureurs de la guerre dévorant la terre & l'humanité ; la corruption de la chair anéantiſſant tout enſemble & l'honneur des familles, & la beauté du génie, & la gloire des talens, & l'empire de la vertu. Nous convenons que nous n'étions pas ſi malheureux il y a trente ans ; & nous ne penſons point que la légion des Ecrivains impies date de l'année cinquante.

¶ Peut-on lire un livre ſéducteur ſans s'expoſer à être ſéduit ? Peut-on s'expoſer à être ſéduit ſans aimer la ſéduction ? Peut-on aimer la ſéduction ſans ſe laiſſer ſéduire ?

¶ Si nous réduiſions en pratique les ſyſtêmes des Ecrivains du ſiecle, la terre ſerait le théatre de l'horreur

même, par les conséquences qu'on doit nécessairement tirer de leurs principes : le Magistrat vendrait la justice à la vengeance ou à la cupidité ; le Général laisserait dévaster les Provinces ; le fils laverait ses mains dans le sang de son pere ; le sujet ne respecterait ni trône ni Souverain : alors nous effacerions le nom de Dieu de la surface du monde ; nous condamnerions aux flammes ses Autels, ses Temples, ses Pontifes ; nous ne voudrions vivre que pour nous-mêmes ; & comme des animaux nous nous dévouerions en corps & en ame aux plus sales voluptés. Ces torrens d'iniquité font frémir ; & nous aimons les sources d'où ils se précipitent.

¶ Nous appellons scélérat *Oronce* qui dans ses écrits justifie la vengeance, l'adultere, l'homicide ; & nous croyons être honnêtes gens en suivant la doctrine d'*Oronce*. Dans ce même esprit de droiture, nous déchirerions un Arrêt qui proscrirait le culte de Dieu ; & nous dévorons un libelle qui nous apprend à le mépriser ; que veut dire tout cela ? c'est qu'il est impossible d'être impie ou libertin, sans tomber dans la contradiction d'esprit.

¶ Les Ecrivains du ſiecle ſont redevables de leur fortune, non à la beauté de leurs écrits, mais au concert d'amour qui regne parmi les libertins: rompez les nœuds de cette honteuſe amitié ; leurs libelles tomberont bientôt dans le ſein de l'opprobre & de l'oubli. O le beau livre qu'*Emile*, dit *Chryſante* qui ne l'a pas lu! tais-toi, ſot Apologiſte! ton libertinage fait-il donc l'éloge d'*Emile*? Ne ſçait-on pas que le citoyen de Geneve eſt l'Auteur favori de *Téleſphore*, le complice fidele de tes débauches?

¶ Avant de prononcer ſur le mérite d'un libelle, il ſerait à ſouhaiter qu'on voulût comprendre que cent onces d'eſprit ne valent pas une drachme de bon ſens.

¶ Il paraît une brochure unique dans le genre obſcene & ſacrilege ; le mal n'eſt pas grand, dit-on ; on en veut faire la lecture : on en parle avec enthouſiaſme avant de la lire ; on n'en ſçait plus dire mot après l'avoir lue: c'eſt-à-dire, qu'avoir du goût pour la lecture des libelles, & juger avec goût du mérite des libelles, ſont deux choſes. Je ne cours aucun riſque de vous faire un affront que vous méri-

tez : vous lisez en lecteur avide, & vous détaillez en vrai étourdi ce que vous avez lu.

¶ La science est une notion claire & distincte d'un objet ; le goût est une facilité de distinguer avec certitude le bon, le mauvais, & le médiocre de cet objet. La science cherche la vérité des choses ; le goût la qualité. La science éclaire l'esprit ; le goût échauffe le sentiment. La science se borne à la simple connoissance ; le goût imprime l'attachement, l'amour, l'indifférence, le mépris.

¶ Le goût de la lecture dégénere en passion : pour peu qu'on soit libertin, la lecture des libelles flatte le goût jusqu'à l'enchantement. *Thersite* aime infiniment mieux lire que manger ; il mange en lisant ; il ne sort jamais de chez lui qu'avec un livre en main, qu'il lit sans y penser au milieu de la rue. Mais parmi tous les libelles, il n'en est pas un qui lui paroisse plus admirable que *les Pensées Philosophiques* ; il l'aime jusqu'à la fureur ; il le lit en dormant. Si je ne dois point blesser votre christianisme, vous dirai-je, *Thersite*, que vous le lisiez l'autre jour pendant la célébration de la Messe?

Je ne dis rien de l'outrage que vous faites au Dieu du Temple : mais pourrai-je vous repréſenter que votre crime offenſerait la Religion d'un Païen?

¶ Nous ſçavons que l'Egliſe s'eſt relâchée à quelques égards de la ſevérité de ſa diſcipline. Je voudrais bien ſçavoir depuis quand elle a réformé ſes volontés ſur l'article de la lecture, & ſi en effet elle conſent aujourd'hui que ſes enfans liſent des livres pernicieux. Il n'eſt pas ici queſtion de ſçavoir ſi l'autorité de l'Egliſe eſt bornée, ou ſi la puiſſance de ſes clefs eſt abſolue : mais je dis qu'elle aura le pouvoir de permettre la lecture des mauvais livres à tout Chrétien ſans diſtinction, quand il lui ſera permis de faire des libertins, des incrédules, & des apoſtats.

¶ *Mutius* a vendu ſon édifiante bibliotheque pour acheter des livres ſcandaleux : il l'a vendue à très-bon marché ; il avait honte de n'avoir que des livres ſaints. Je ne ſçais pas ſi avant ce trafic littéraire *Mutius* était Chrétien ou Païen ; mais je ſçais que depuis ſes achats il n'eſt ni Païen ni Chrétien. Votre irréligion, *Mutius*, ne me ſurprend point : jamais vous n'euſſiez fait cette emplete profane ſi vous aviez été

attaché à l'esprit de la foi. D'ailleurs, pour lire des ouvrages suspects, il vous fallait des yeux que vous n'avez pas.

¶ Le choix d'un époux ou d'une épouse, si intéressant pour la tranquillité de ses jours, n'est qu'un jeu en comparaison du choix des livres si important pour les mœurs & la foi : il ne faut que la lecture d'un bon ou d'un mauvais ouvrage pour faire un saint ou un réprouvé. Mais peut-on ignorer que l'Alcoran n'est pas le Testament de Jesus-Christ, ni l'Evangile de Jesus-Christ la Loi de Mahomet, & que par conséquent il faut distinguer les oracles du Fils de Marie d'avec les rêveries du fils d'Abdalla ? Il y a je ne sçais quel charme attaché aux livres qui n'appartiennent qu'à soi-même : on veut qu'ils renferment la saine doctrine, non parce qu'ils sont canoniques, mais parce qu'on en est propriétaire absolu : ainsi point de distinction entre Hobbes & Bossuet ; vous prétendez que ces deux Ecrivains sont deux bons Auteurs, parce qu'ils assortissent votre bibliotheque. Insensé ! l'intitulation de tes livres est-elle donc la regle de ta foi ? ou bien renvoies-tu l'examen de tes livres au tribunal de ta vanité ?

¶ Si je veux garantir mon esprit & mon cœur du poison des lectures profanes, je n'ai qu'à penser que l'Auteur fait tout au plus le métier de Charlatan, & qu'il a assez de bon sens pour ne pas croire ce qu'il dit. Tu bravais le public en lui confiant le dépôt de tes rêveries; & sa puérile crédulité te fit malignement sourire : j'ai gémi, *Chrispin*, lorsque j'ai vu dans tes lecteurs des admirateurs imbécilles, en toi un impudent menteur.

¶ On se plaint que depuis quelque temps il n'y a plus de Religion; & l'on attribue ce malheur aux libelles impies. C'est dans un sens faire injustice aux Auteurs des ouvrages scandaleux; ils n'ont fait tout au plus que fortifier le lecteur dans son impiété. Ne pas craindre de lire des livres contagieux, c'est être perverti dans les mœurs & la foi.

¶ Il est aussi impossible que le poison des libelles passe dans l'ame d'un vrai sçavant, qu'il est impossible que celle d'un ignorant n'en soit infectée; c'est-à-dire, qu'il faut être habile homme pour se garanrir de la contagion des libelles, & qu'il n'y a que les sots qui courent risque d'en être infectés.

¶ Pourquoi condamner ſans diſtinction tout un livre qui renferme des bonnes & des mauvaiſes maximes ? c'eſt parce qu'il convient de venger la gloire des choſes ſaintes que l'Auteur a confondues avec les profanes ; & qu'il eſt d'ailleurs de la bonne juſtice de ne pas récompenſer les petites ou grandes vertus du méchant homme en punition de ſes crimes.

¶ C'eſt porter trop loin la flatterie que de faire dépendre la réputation d'un Ecrivain de l'opinion d'un ſeul homme où de pluſieurs hommes, ſous prétexte qu'ils ſont des riches du ſiecle : jamais Plutus ne paſſa pour le Dieu du génie. Mon ouvrage eſt-il un livre ſacrilege ou divin parce qu'*Aman* l'a décidé ? *Aman* eſt un grand de la terre : mais ſa grandeur n'a pas le pouvoir de me donner un rang parmi les Docteurs, ni de m'inſcrire dans le catalogue des pédans. J'appelle de ſa ſentence au Tribunal des connaiſſeurs, qui pour juger d'un ouvrage en hommes d'eſprit, n'ont pas beſoin d'être riches.

¶ *Zeucicide* ſe plaint qu'on a péché contre la forme dans l'examen qu'on a fait de ſon libelle condamné : il n'a

pas tout le tort : on y a trouvé tant d'absurdités, tant de paradoxes, tant de contradictions & tant d'impostures, qu'il n'a pas été possible de les constater. Peut-on accuser de partialité le Tribunal Ecclésiastique ou Civil dans la cause de *Zeucicide* ? Oui : *Zeucicide* vit encore, & Dieu ordonna que tous les blasphémateurs seraient lapidés.

¶ La lecture des libelles est l'écueil le plus à craindre pour les mœurs & la foi : de tous les écueils le plus facile à éviter, c'est la lecture des libelles : s'il était permis d'expliquer l'évident, je dirais qu'il faut ne pas les lire.

DES MŒURS.

QUI voudrait voir le plus humiliant spectacle de la nature, n'aurait qu'à monter en esprit au haut des airs : de-là il verrait des millions de créatures faites pour les cieux comme le plus cher objet de l'amour d'un Dieu, ramper comme des vermisseaux sur la terre, toutes préoccupées des soins de la terre, s'abymant dans les voluptés infames de la terre : fidele image de ces

ces vils insectes qui nagent pêle & mêle dans des eaux bourbeuses, qui ne cherchent qu'à vivre & à dévorer, & qui pour plus commodément digérer se replongent dans le limon d'où ils sont sortis.

¶ La raison est une faculté de l'ame qui dicte à l'homme ce qu'il doit faire conformément à l'idée de Dieu dont il est l'image : il est donc de son devoir de suivre les loix de cette raison qui lui fait sentir le rapport de vertu & de dépendance entre la créature & le Créateur. Il n'y aurait pas moins de contradiction à supposer l'homme indépendant, qu'à séparer de l'idée de la Divinité le titre d'Être suprême : c'est à Dieu comme l'arbitre de toute créature à tracer le plan de ses loix suivant les conseils de sa volonté; c'est à l'homme comme l'ouvrage de ses mains à l'exécuter en esprit d'obéissance.

¶ Il est dans la nature des choses que tout être dépendant agisse & tende à sa fin par les voies que lui tracent les loix de sa dépendance. Il est permis à l'homme d'aimer; mais son amour devient illégitime s'il ne répond au dessein que Dieu s'est proposé en lui donnant un cœur. La créature la

moins resserrée dans les devoirs de la nature, & qui par conséquent s'écarte le plus du bon ordre, c'est l'homme qui n'aime que ses plaisirs.

¶ Il est impossible à l'homme de ne pas aimer le plaisir, parce qu'il ne sçaurait étouffer le desir de son bonheur que lui inspire la nature : de même il est impossible que son bonheur se retrouve dans les plaisirs qu'il aime contre l'ordre, parce que la seule observance de la loi peut satisfaire le penchant que lui inspire le desir de sa félicité. Tout penchant contraire à l'esprit de cette loi rend ses plaisirs illégitimes; & tout plaisir illégitime devient la source de son malheur, parce qu'il l'éloigne de l'objet qui seul peut le rendre heureux. Tout attachement ne rend pas l'homme juste, & tout plaisir ne fait pas son vrai bonheur; son amour, son plaisir, sa justice, sa félicité sont dans la droiture de son propre cœur; tout lui dit que s'il veut être heureux, il doit aimer comme Dieu veut qu'il aime.

¶ Le desir d'être heureux est le premier sentiment qui affecte un être pensant : de ce desir naît le penchant au plaisir : le vice & la vertu vien-

nent à la ſuite de ce penchant, qui devient bon ou mauvais ſuivant l'objet qui l'inſpire.

¶ Il ne peut pas y avoir une loi qui nous permette d'être vicieux ; nous ſommes hommes & non bêtes. Cette loi détruirait d'ailleurs la fin de la création ; nous ceſſerions d'être faits pour la vertu ſi conforme à la nobleſſe de notre origine & ſi digne de la grandeur de notre deſtinée. *Indigne rejeton de ma race*, diſait un pere à ſon fils, *n'es-tu fils de Roi que pour t'avilir par les débauches du Soldat ?*

¶ La ſenſation, le mouvement, le ſommeil ſont des propriétés de la ſubſtance animale : la juſtice, la ſageſſe, la verité ſont les qualités de la ſubſtance ſpirituelle, & comme le gage de ſa haute deſtinée ; & il eſt auſſi impoſſible que l'ame trouve ſon centre dans les plaiſirs matériels, qu'il eſt impoſſible que la matiere goûte la douceur des joies ſpirituelles. De-là vient que dans l'homme tout eſt grand : quelle beauté ſur ſon front ! quelle force dans ſon bras ! quelle pénétration dans ſon génie ! quels nobles penchans dans ſon cœur ! Le Créateur n'aurait-il fait de lui une créature ſi admi-

rable, que pour l'assujettir aux plaisirs de l'animalité?

¶ Chaque chose a sa loi : le soleil a sa loi, la mer a sa loi, le cédre a sa loi, l'animal a sa loi, l'homme a sa loi. La loi du jour n'est pas la loi de la nuit, parce que la nuit est faite pour endormir la nature, & le jour pour la réveiller : on ne peut pas dire non plus que la loi de l'homme soit la loi de l'animal, ni la loi de l'animal celle de l'homme, parce qu'il n'est pas vrai de dire que la raison de l'homme soit l'instinct de l'animal. Or tous ces êtres n'ont que des loix respectives à l'essence qui les compose, & à la fin pour laquelle ils ont été créés : l'ormeau est sujet aux loix de la végétation ; l'animal est sujet aux loix de la sensation ; l'homme est sujet aux loix de la raison : mais comme être spirituel, libre, immortel, il lui faut des objets qui comme lui aient un caractere de spiritualité & d'immutabilité. Tout ce qui est sous le firmament n'est pas capable de le diriger dans ses voies, parce que son ame est indépendante de tout être sensible, & que sa destinée s'éleve au dessus des astres. Il renverse donc le principe & la fin de son être,

cet homme, lorſqu'il s'aſſujettit à la loi des ſens ; lorſqu'il réſiſte à l'impreſſion de l'eſprit qui le porte vers les cieux, pour ne ſuivre que le mouvement du corps qui l'entraîne vers la terre? Renonçons au glorieux titre de créatures raiſonnables, ou choiſiſſons les loix de la raiſon pour la regle de nos penchans!

¶ Il y a en nous une loi de vertu & une loi de péché: la premiere nous eſt inſpirée par la raiſon ; la ſeconde eſt dictée par les mauvais penchans. Ces deux loix produiſent en nous des effets ſinguliers. Quoique paîtris de boue, la vertu nous transforme en anges de Dieu : le péché nous fait rentrer dans notre limon ; l'ange diſparaît, & l'animal reſte.

¶ La liberté d'un cœur maître de ſes penchans eſt un bien ineſtimable, & de tous les plaiſirs le plus doux.

¶ La raiſon eſt la diſcipline des mœurs ; le libertinage du cœur eſt donc incompatible avec les lumieres de la raiſon. Appellerons-nous créatures raiſonnables ces hommes infames qui portent l'amour des plaiſirs juſqu'à la débauche, & qui comme des animaux immondes s'abandonnent aux

plus sales voluptés ? Qu'est-ce par exemple qu'un homme ivre ? Je l'examine cet homme, l'image, l'enfant, l'héritier d'un Dieu; & je ne vois pas même en lui des symptomes de bête. Contentons-nous de proposer cet exemple si humiliant pour la nature : quel spectacle horrible offrirait aux yeux de notre esprit l'abrégé historique des crimes de l'humanité !

Il y a peu de jeunes gens qui connaissent les regles des mœurs, & il en est beaucoup qui contractent des habitudes vicieuses parce qu'ils ne les connaissent pas : quel jeune homme sçait par exemple que le premier instant de la raison doit être accompagné d'un soupir vers Dieu ? Ces habitudes d'ignorance sont ordinairement les plus opiniâtres par la circonstance de l'âge où le vice a jetté ses racines : elles ont comme pris naissance avec le tempérament qui les a fortifiées à mesure qu'il se formait ; elles entrent pour ainsi dire dans la constitution du tempérament même. D'ailleurs l'esprit est alors peu disposé à recevoir l'instruction : on n'aime pas à connaître le danger d'un penchant qui déja s'est rendu maître du cœur, & dont

le cœur eſt le plus tendre eſclave ; on a de la peine à ſe perſuader qu'une habitude qu'on a toujours priſe pour innocente, puiſſe être illicite & criminelle ; on croit avoir droit d'être ſoi-même ſon caſuiſte, & l'on prend le parti de ne plus rien écouter. Vous faites bien, *Olibrius*, de laiſſer l'Apôtre avec ſon Evangile ; il vous faudrait rendre votre maiſon de campagne dont vous jettâtes les fondemens ſur des contrats ſelon vous innocemment uſuraires.

¶ Voulez-vous maîtriſer votre cœur ? Humiliez votre ame devant Dieu : apprenez à lui ſoumettre votre eſprit avant de commander à la chair.

¶ L'amour propre eſt la ſource des paſſions, & lui-même une eſpece de paſſion ; par conſéquent il n'y a point d'homme qui n'ait ſa paſſion, parce qu'il n'y a point d'homme qui n'ait ſon amour propre. L'humilité abaiſſe l'homme à ſes propres yeux, & le dépouille de tout attachement perſonnel par la conſidération & la conviction de ſon néant : il faut donc être humble de cœur ſi l'on veut gagner l'aſcendant ſur les paſſions qui toutes attachent l'homme à ſon propre intérêt.

Mais le remede eſt trop violent : il eſt peu d'hommes qui pour guérir des infirmités ſpirituelles, ne préférent le cilice & le jeûne à l'humilité.

¶ Tout ce que l'homme peut faire eſt de guérir d'une paſſion par une autre : c'eſt un animal qui a réſolu d'être toujours bête ; & il ne ſe départ de ſon ſyſtême qu'aux approches de la mort où il n'eſt plus queſtion de ſyſtématiſer. Voulez-vous être ſans paſſions, je veux dire paſſions ſans foibleſſe ? Penſez que vous pouvez mourir à tous les inſtans : vous imiterez alors ce mortel prudent & ſage qui mourait à lui-même tous les jours.

¶ Il n'y a point d'éloge que ne mérite l'homme qui aſſujettit impérieuſement la chair à l'eſprit : la virginité eſt le plus beau ſacrifice que l'homme puiſſe faire à la Divinité.

¶ Le luxurieux eſt celui dont le penchant eſt tourné au libertinage. Le libertin eſt celui qui joint le vice au penchant du luxurieux. Le ſcélérat eſt celui qui ajoute l'audace & la malignité au vice du libertin.

¶ La luxure vient de la mauvaiſe conſtitution du tempérament : le libertinage vient de la corruption du cœur :

la ſcélérateſſe vient de la méchanceté du cœur & de l'eſprit.

¶ Le luxurieux eſt cruellement aſſiégé par une foule de deſirs impurs: le libertin devient cruel à lui-même s'il ne repoſe dans le ſein des voluptés: le ſcélérat violente la nature, & ſe ſouille de l'horreur de tous les crimes. Il n'a ni honneur, ni pudeur, ni religion; il calomnie, il viole, il aſſaſſine; il affronte l'autorité des Magiſtrats, la majeſté des Rois, le trône de Dieu même. Le libertin n'eſt pas toujours impie; le ſcélérat ſe nourrit d'abominations & d'impiétés.

¶ Le pas eſt beaucoup moins gliſſant du libertinage à la ſcélérateſſe que de la luxure au libertinage.

¶ La luxure conduit au libertinage; le libertinage conduit à la ſcélérateſſe: mais il y a cette différence qu'on ne peut pas être libertin ſans luxure, & qu'en devenant ſcélérat on peut ceſſer d'être luxurieux.

¶ La ſcélérateſſe & l'impiété ſont deux choſes; c'eſt le genre & l'eſpece. L'impie peut en blaſphémant contre Dieu obſerver le reſpect envers les hommes; le ſcélérat offenſe les hommes & la Divinité.

¶ L'impiété surpasse en griéveté le crime du libertinage ; la scélératesse surpasse en abominations le crime de l'impiété.

¶ Luxure, libertinage, impiété, scélératesse, vices de la nature qui répugnent à la raison, mais qui peuvent compatir avec l'esprit & même le génie.

¶ L'homme par impossible sans passions ne serait ni bon ni mauvais; mais les passions ne sont pas proprement la cause de sa bonté ou de sa méchanceté : elles sont comme l'instrument dont le cœur se sert pour aimer le vice ou la vertu ; par conséquent le vice & la vertu sont dans le cœur.

¶ Les passions ont leurs subtilités ; peut-être même sont-elles en nous ce qu'il y a de plus subtil. Elles excellent sur-tout dans l'art de nous persuader que la force des penchans justifie la honte des plaisirs, & qu'il est permis de pousser des soupirs illégitimes parce qu'on a le cœur tendre. La surprise où nous jette l'excès de nos faiblesses, n'est pas même capable de nous guérir de cette douce illusion ; on se croit innocent lors même qu'on rougit de son désordre, & qu'on s'avoue coupa-

ble. Les seuls grands malheurs de la vie peuvent dissiper ici notre aveuglement, en nous faisant comprendre que le crime est toujours crime; que jamais on ne viole impunément la loi du devoir; & que rien ne peut nous autoriser à penser, dire ou faire ce que Dieu défend.

¶ A la bonne heure, soyez riche, économe, beau génie, fertile en sublimes raisonnemens, & jaloux jusqu'au scrupule des prérogatives de votre place; rien de tout cela n'est vice ni vertu : vous êtes jusqu'ici tel que le monde vous veut, & personne ne peut vous disputer que vous ne soyiez un très-galant homme. Mais quel homme êtes-vous, lorsque l'éclat de votre fortune imprime en vous un caractere de fatuité; que votre économie dégénere en basse avarice; que votre esprit s'infatue des préjugés de l'erreur; que l'attachement à vos idées vous conduit au fanatisme; & qu'à force de respecter votre personne vous perdez tout respect envers la nature & la Divinité! Vous avez cru que des qualités estimables ne pouvaient point vous rendre criminel : vous ne vous êtes pas trompé; mais vous n'avez pas

politesse & par respect ; ce sont de très-aimables libertins. Leur caractere est estimable sans doute ; le siecle est assez équitable pour les distinguer de ces hommes de boue qui se livrent aux plaisirs en esprit de brutale débauche : il les honore du respectable titre d'honnêtes gens, & il préfere leur mérite à toute la vertu des gens de bien. Qu'il faut avoir peu de discernement & d'honneur de reste, pour donner le nom de galant homme à un honnête fripon !

¶ Les plaisirs immodérés jettent le cœur hors de ses bornes, & leur habitude amortit leur douceur par-là même qu'ils sont pour lui un besoin nécessaire : dans l'un & l'autre cas l'homme n'est tout au plus que le misérable esclave de ses penchans, parce qu'il ne goûte ni la jouissance ni la liberté du plaisir. Cette intempérance de desirs change même la nature du cœur, qui, accablé par ses excès, se voit réduit à l'état de puissance simplement passive ; il aime sans aimer : servitude accablante qui en épuisant son sentiment fait que ses plaisirs ne sont pour lui que des plaisirs perdus. Quelle preuve du néant des voluptés

terrestres & de l'homme lui-même, qu'un libertin au printemps de l'âge & bien portant, glacé au milieu de ses bouillans plaisirs, sans goût, sans sensation, sans cœur, sans consistance!

¶ C'est un malheur de tomber malade; c'en est un plus grand de ne pouvoir guérir. Si la Philosophie moderne permet les excès de la licence, d'où vient ne prescrit-elle point des remedes pour refaire le tempérament qu'ils dérangent? Quelle cruauté philosophique de voir *Jovien* abandonné des Philosophes & de la Philosophie, en proie à des douleurs qui achevent de lui ronger les intestins! Mais enfin *Jovien* a de quoi se consoler dans son malheur : il n'y avait point de compagnon de débauche qu'il ne surpassât en efforts d'iniquité : c'était pour lui la victoire de chaque jour. Pouvait-il plus glorieusement remplir sa carriere, qu'en vivant & mourant en fameux libertin sans laisser après lui son semblable!

¶ Je voudrais bien sçavoir quel des deux hommes est le plus inconséquent, ou celui qui se plaint de la tyrannie de ses passions sans vouloir rompre avec l'objet de ses plaisirs,

ou celui qui espere avoir un meilleur sort en choisissant un autre plaisir pour l'objet de sa passion ?

¶ Est-il vrai que la privation des plaisirs d'habitude dégénere en vrai plaisir, & que c'est un supplice pour l'homme de jouir de ce qu'il ne peut s'empêcher d'aimer ? *Zopire* pourrait bien nous expliquer cette énigme : on le voit souvent aller à la campagne pour charmer les dégoûts des voluptés de la Ville qui bientôt le voient reparaître. Je conviendrai que la passion qui le fait retourner sur ses pas peut le rendre heureux, lorsque je comprendrai qu'on peut l'être en suivant machinalement le poids de sa faiblesse, & que l'homme est assez habile pour trouver son bonheur dans sa déplorable misere.

¶ La vertu est le caractere des ames fortes ; elle est le prix du courage & de la magnanimité : le vice est le caractere des ames faibles ; il est le prix de l'indolence & de la lâcheté. Le sage triomphe où le libertin se laisse vaincre, lequel est le grand homme ? César attendri de la mort de Caton son ennemi, est le héros : Antoine régnant sur le cœur & dans

l'ame de Cléopatre, est l'esclave.

¶ O la belle créature, que l'homme qui suit en tout l'impression du Créateur ; qui s'éleve au dessus de tous les objets sensibles ; qui ne pousse des soupirs que pour la sagesse ; qui dompte souverainement la fierté de ses penchans ; qui regle toute sa conduite sur la décence des mœurs ; & qui craignant de pécher même dans ses justices, marche d'un pas circonspect dans les voies de la simplicité ! Une République composée de tels hommes serait comme un peuple de Dieux.

¶ Un coup d'œil suffit pour perdre l'innocence : vous l'avez donc perdue, *Thémire*, vous qui aimez tant à voir, & qui ne montrez la face que pour vous faire regarder.

¶ Toujours un cœur, & toujours de la circonspection ! toujours des desirs infames, & toujours de la pudeur ! toujours soutenir des combats, & toujours vaincre ou se voir perdu ! un tel héroïsme est au dessus de l'homme composé de chair ; il n'y a qu'un Dieu qui puisse opérer en lui cet étonnant miracle.

¶ Si je n'ai de la pudeur que dans ces occasions terribles faites pour la

perdre, je dois la regarder comme perdue : mon immodeſtie dans les petites occaſions eſt la ſeule cauſe de mon malheur.

¶ La circonſpection de la vertu conduit à la décence de l'humanité; la décence de l'humanité à l'honnêteté du maintien; l'honnêteté du maintien à la douceur d'eſprit & à la politeſſe des mœurs : ne ſemble-t-il pas qu'on doit conclure que tout homme vertueux eſt poli, & que tout homme poli eſt vertueux? Mais la ſageſſe & la politeſſe ne ſont plus aujourd'hui ce qu'elles étaient autrefois. La plus juſte conſéquence eſt que le raffinement du ſiecle a ſes ennemis & ſes partiſans; que le vrai ſage prend pour des vices les bienſéances profanes, & que le faux ſage met les bienſéances profanes au rang des vertus.

¶ Si j'entre dans le monde, le démon impur aſſiege mes ſens extérieurs : & ſi je m'enfonce dans la retraite, ſon ſouffle, alors peut-être plus empeſté, ſalit mon imagination; comment faire pour ſe mettre à l'abri de ſes traits? c'eſt en donnant dans la ſolitude de l'occupation à ſes eſprits comme on les préoccupe dans le mon-

de, & en les aſſemblant dans le monde comme on les recueille dans la ſolitude. L'aſſiduité au travail, ſoit dans les Villes, ſoit au déſert, diminue les ardeurs de l'appétit ſenſitif : par-tout l'oiſiveté accumule les mauvais deſirs & le nombre des forfaits.

¶ Il eſt étonnant qu'avec auſſi peu de mérite l'on puiſſe avoir tant de vanité. Nous rougiſſons de nous comparer aux autres ; nous aimons en tout les préférences ; nous nous ſcandaliſons ſi on ne nous donne de l'encens ; nous voulons forcer les eſprits d'avoir bonne opinion de nous : mais quel eſt l'homme qui oſât paraître en public, s'il portait l'hiſtoire de ſa vie gravée ſur ſon front ? Tu t'offenſes de ce que loin de l'honorer je releve l'opprobre de tes mœurs ! ſouffre, libertin, le mépris que je fais de ta perſonne, ou ceſſe de me mettre dans le cas de cenſurer ta conduite & de te mépriſer !

¶ Toutes vos penſées ſeront bonnes ſi vous ne penſez que ce que vous voulez que tout le monde ſçache.

¶ Je ne voudrais reſſembler ni a Héliogabale ni a Caligula ; l'hiſtoire de leurs débauches offenſe ma raiſon :

le bien ou pour le mal, qu'il aime ou qu'il déteste suivant l'humeur qui l'affecte : il est vertueux par accès de mélancolie, & vicieux par éruption de bile. Peut-on dire de *Didime* qu'il est tout ensemble sage & libertin ? Non : ou du moins s'il l'est dans la forme, il ne l'est pas dans le fond. La sagesse & le libertinage sont le fruit du bon ou du mauvais usage de la lumiere naturelle : or les Casuistes & les Médecins ont décidé que la circulation du sang dans *Didime* est un engourdissement des esprits vitaux, ou une effervescence de vapeurs malignes qui troublent entierement la raison sans laquelle *Didime* n'est plus au rang des hommes.

¶ Dans l'âge adulte la vertu est exposée à la raillerie qui quelquefois rend son joug trop onéreux : que n'a pas à souffrir de la part de ses contemporains un jeune homme de vingt ans qui conserve encore son innocence ! La guerre que lui font les vieux libertins de l'un & de l'autre sexe n'est pas tout-à-fait si sanglante : ceux-là lui témoignent du mépris, ceux-ci se contentent d'en rire.

¶ Un homme au dessus des faiblesses de la nature, & en cela véritable-

ment

ment homme, eſt celui qui eſt chaſte dans les années de ſa jeuneſſe, déſintéreſſé au midi de l'âge, généreux au déclin de ſa vie, & patient à la fin de ſes jours. Ferait-on une injuſtice à l'humanité ſi l'on concluait qu'à ce prix on ne trouverait pas un ſeul homme dans tout le genre humain ? Les dangers du ſeul âge de puberté ſuffiſent pour juſtifier cette humiliante conſéquence. Qu'on cherche l'innocence des deſirs dans tous les individus de l'eſpece humaine, excepté les enfans; on la trouvera tout au plus, & encore par miracle, dans l'homme qui jamais ne fréquenta que les perſonnes de ſon ſexe.

¶ On dit que la Comédie eſt un écueil pour l'innocence des mœurs. Des galeries où l'effronterie du luxe étale la volupté; des pieces où la licence des portraits ſurpaſſe le ſentiment du plaiſir; des Actrices à l'œil laſcif qui pouſſent des ſoupirs qu'on prendrait pour le vice même; comment réſiſter à tant de charmes ? Je ne connais que deux hommes aſſez inſenſibles peut-être pour ne pas recevoir ici des impreſſions; celui en qui l'habitude du vice a uſé l'aiguillon du deſir, & celui qui

ne va uniquement à la Comédie que pour être le triste témoin des scandales de la terre.

¶ Si l'on peut aller à la Comédie en esprit d'honneur & même de vertu, pourquoi rougir de prendre une Comédienne pour épouse, & pour époux un Comédien? Est-ce qu'un noble métier peut être le nœud d'une alliance infame? Le Comédien & la Comédie perdent beaucoup de leur gloire par la censure qu'en font les gens de bien: ce n'est pas sans doute du suffrage des foux, mais bien de l'approbation des sages, que dépend la réputation de la Piece & des Acteurs. On peut juger du mérite d'un Comédien par l'opinion qu'en ont les hommes vertueux: on doit juger du vice de la Comédie par les éloges qu'en font les esprits libertins.

¶ Les crimes humilians se commettent la nuit, c'est l'heure du libertinage où les passions sont plus effrénées par-là qu'elles sont à l'abri de la censure. Notre siecle n'est donc pas aussi libertin & aussi effréné qu'on le dit; les personnes de l'un & de l'autre sexe, & même les vieillards, se licencient en plein midi.

¶ La honte du vice est une des voies qui conduisent à la vertu ; l'impudence du vice est la consommation de l'iniquité.

¶ On dit que ce siecle raffine sur tout ; l'on se trompe : son raffinement ne s'étend point sur le libertinage du cœur dont il a altéré le plaisir en lui ôtant sa délicatesse. La grossiéreté qui lui a été substituée est devenue pour une foule de ses esclaves un sujet d'infidélité : leur amour pour l'objet de leur flamme a dégéneré en mépris : ils ont rougi d'aimer un vice que l'immodestie a dépouillé de sa pudeur. Cependant le regne du crime a gagné d'un côté ce qu'il a perdu de l'autre : les hommes animaux en sont devenus plus horriblement libertins.

¶ Quoiqu'à la rigueur on puisse être vicieux sans être impie, le vice néanmoins est une espece d'irréligion. Le respect dû à la Majesté Divine est incompatible avec le mépris de sa loi ; & de l'irrévérence à l'impiété il n'y a peut-être que les noms de différence.

¶ Il vous plaît de vivre philosophiquement ; mais vous ne voudriez pas, dites-vous, mourir en Philosophe. Êtes-vous sage de courir à pas de

géant dans des voies iniques qui conduisent à l'abyme que vous redoutez ? Et si la mort du pécheur vous épouvante, comment ne craignez-vous pas de mener la vie d'un libertin? Retournez sur vos pas ; il ne vous faut plus qu'un degré de vertige philosophique pour mourir comme vous avez vécu.

¶ L'homme de bien n'a rien à craindre ni dans ce monde ni dans l'autre : le méchant homme est malheureux pendant la vie & après la mort.

¶ On dit que les rides du visage passent jusqu'à l'esprit. Il faut bien que le feu de l'imagination s'éteigne à mesure que les fibres du cerveau s'usent. Dans ce cas, ne semble-t-il point que le cœur doit faire des progrès en foiblesse à proportion que l'esprit perd de sa force? La chose n'est pas douteuse, si comme on l'assure la force de l'esprit tient en respect les faiblesses du cœur. Quand on voit le décrépite *Aronte* plus bizarre, plus vindicatif, plus avare, & beaucoup plus voluptueux que lorsqu'il n'était que jeune homme, ne doit-on pas dire que si dans la jeunesse de l'âge

l'homme est sujet a être vivement tenté, la vieillesse est l'âge où il succombe plus facilement à la tentation?

¶ Le cœur d'un vieillard est encore vicieux, si le souvenir de ses voluptés passées n'est accompagné de confusion & de repentir.

¶ Si la licence a corrompu vos mœurs dans les années de votre jeunesse, cessez au moins d'être licencieux dans l'âge de mâturité ; car enfin il est un temps sans doute où l'homme doit se replier sur lui-même : c'est porter trop loin le libertinage que de ne vouloir jamais cesser d'être libertin. Une seule infidélité envers Dieu est un sujet de repentir pour toute la vie : quels doivent être vos regrets, vous, dont les jours forment une chaîne de crimes & d'impiétés ! Mais il n'est pas temps encore ! dis-donc, cœur endurci, que le temps a passé; & que pour mourir en digne pénitent tu aurais dû commencer à vivre en esprit de repentir dans l'âge de l'adolescence.

¶ Est-ce le temps de bien vivre quand il faut mourir? Peut-on se flatter de bien mourir après avoir mal vécu !

¶ Autant que le ciel est élevé au dessus de la terre, autant la douleur de n'avoir pas aimé la vertu surpasse le plaisir de vivre au gré de ses voluptés.

¶ Il y a des hommes indisciplinables, rien n'est capable de les ramener aux bonnes mœurs ; les conseils de salut les offensent, & ne servent qu'à les rendre plus méchans : ils se vengent par le crime de la liberté qu'on s'est donné de les reprendre. Le mieux est de les abandonner à leur perversité sans leur rien dire ; ils se corrigeront peut-être lorsqu'ils verront qu'on ne pense pas à eux, & qu'ils ne valent pas la peine qu'on se donne le soin de les corriger.

Nous avions cru que la corruption des mœurs mettait le comble à la honte de l'humanité ; nous nous sommes trompés : le siecle présent y ajoute un degré d'infamie plus déshonorant que tout son opprobre, c'est la gloire qu'il attache au vice.

DE LA MODE.

LA mode est une jalousie d'esprit qui cherche à réformer ce que les sages ont établi ; c'est une bizarrerie d'esprit qui ne juge des choses que par caprice ou par fantaisie ; c'est une prévention d'esprit qui trouve raisonnable ce qui de soi-même est injuste & ridicule ; c'est une émulation, une effervescence d'esprit qui s'attache étourdiment à ce que les hommes font, sans examiner si l'on doit dire d'eux qu'ils font bien.

¶ La Religion à la mode est une hérésie d'esprit qui ne respecte la loi du culte que dans le sens qu'il plaît aux hommes de la recevoir, de l'entendre & de l'observer. Cette Religion cessera d'être vertige d'esprit, lorsque Dieu ne sera plus le maître de se faire adorer, & que les hommes auront droit de réformer ce que la sagesse toute-puissante a établi.

¶ Les Docteurs de l'Eglise ont admirablement bien écrit sur les droits de la Divinité, sur la dépendance de

l'homme, sur l'esprit des loix, & sur l'ordre des vertus : ils sçavaient tout, ces grands hommes; & c'est ce qui leur a mérité le titre de Docteurs. Ne devrait-on pas donner un plus glorieux surnom à ceux d'entre ces beaux génies qui nous ont appris l'art sublime d'être sage en vivant au milieu des foux ! L'homme de bien dans la société des justes, est un homme de bien; l'homme de bien en la compagnie des méchans, est un saint.

¶ Un des plus grands bonheurs de la vie est de bien connaître les hommes; un des plus grands malheurs est de ne pouvoir les connaître sans les fréquenter. Ce n'est pas qu'en vivant avec eux on ne puisse se mettre à l'abri de leur contagion : mais je dis que l'attrait du mauvais exemple séduit les cœurs les plus innocens, & que malgré son bonheur le sage s'estime malheureux au milieu des dangers qui environnent sa vertu.

¶ La Religion à la mode ! quelle humiliante métamorphose pour une Reine dont le Dieu des beautés embellit le front; qui fit entendre à la terre les sublimes oracles de la vérité; qui conduit l'homme au terme de sa

destinée par la sagesse & l'immutabilité de ses loix ; & qui plus inébranlable que les colines du monde, voit les siecles s'écouler tour à tour & s'anéantir devant elle! Ton orgueil réformateur oserait-il, ô homme! modifier ainsi les Edits de ton Roi?

¶ Je suis surpris que l'Eglise ne frappe point d'anathême la Religion à la mode, tandis que dans tous les siecles elle condamna des erreurs beaucoup moins téméraires & scandaleuses: est-il d'hérésie plus formelle & plus pernicieuse que le systême où l'on est en matiere de foi, de ne raisonner, de ne croire & de n'agir que comme les autres? Si ce sentiment est orthodoxe, censurons donc les oracles de Jesus-Christ, & disons que le nombre des élus excede celui des réprouvés. La multitude marche dans les voies spacieuses qui conduisent à la perdition: gardons-nous bien de suivre le torrent, la parole de Dieu est expresse; nous périrons avec la multitude.

¶ Chez tous les peuples la loi du culte eut toujours le pas sur l'intérêt public & particulier; nous ne lisons point que les Grecs ni les Romains aient démoli les Temples pour cons-

truire des remparts. Il n'était donné qu'au peuple Chrétien de faire servir la Religion aux complots des passions humaines, à ses projets de vengeance, de fortune & de volupté. Cette indigne manœuvre eût été autrefois un impie forfait; il a plu à notre siecle de la mettre au rang des vertus civiles.

¶ Quelle différence entre nous & les enfans d'Israël! ce peuple épouvanté tomba comme mort lorsque du milieu du tonnerre Dieu lui donna sa Loi; nous, plus intrépides & plus hardis, nous violons le testament de la Loi lors même que le tonnerre gronde: Le plus petit de nos essais est d'enter la mode, le préjugé, la coutume sur les dix préceptes du Décalogue. Mais sçais-tu, mortel audacieux, que c'est ici la Loi du Dieu de Sina dont la foudre écrase les montagnes? Est-ce la force de ton bras, ou quelqu'autre bras pour toi, qui détournera de dessus ta tête le tonnerre de ses vengeances!

¶ Il fallait aux loix de la Religion un caractere d'immutabilité, comme le Dieu qui les dicta est lui-même immuable & éternel. Elles deviennent plus respectables aux yeux des peuples,

lorsque le temps qui altere tout ne cause en elles aucun changement, & qu'elles sont aujourd'hui ce qu'elles étaient dans les siecles les plus reculés. La mode changée en coutume, & la coutume en loi, portent le caractere inconstant de notre esprit frivole : l'incorruptibilité & la perpétuité de la loi tiennent du miraculeux & du divin. Anéantissez la législation chrétienne, l'enfer respectera votre puissance : vous aurez humilié le pouvoir des cieux, & confondu les conseils de la Divinité. Tu peux, ô homme ! détruire dans ton cœur le regne de la vérité ; mais ton bras est trop faible pour renverser son trône.

¶ La mode est une invention du goût ; si la Religion est conforme au goût, pourquoi ne pourra-t-elle pas être à la mode ? La rétorsion serait bonne, si l'esprit de notre culte n'était pas une invention hypocrite. Dois-je gémir devant Dieu parce que le Prince l'adore ? ou bien ne vais-je au Sermon que parce que la foule m'y entraîne ? Le Prince & le peuple remplissent leur devoir, parce qu'ils sont fideles à Dieu ; & en remplissant le mien je trahis le Saint-Esprit.

¶ La conduite d'un homme qui fait de la mode la regle de ses mœurs & de sa foi, est le vertige d'un sujet qui se range du parti de la ligue contre son Souverain : ce ne sont point les esprits rebelles qu'il faut consulter sur le respect qu'on doit à son Roi ; ce serait vouloir perdre l'État : c'est vouloir détruire la Religion que de consulter les esprits visionnaires sur les droits de la Divinité. *Le Maître l'a dit*, répliquaient les disciples de l'ancien Philosophe. Novateur indocile & rebelle ! ne te suffit-il pour croire en l'Eglise Catholique de sçavoir que Dieu l'a dit ?

¶ Avec quel zele nos peres entendaient-ils la parole de Dieu & participaient-ils aux divins mysteres ! les Docteurs de l'Eglise leur avaient inspiré ces sentimens de vénération par tout ce qu'ils ont écrit de sublime sur la grandeur de nos Sacremens. Il n'a fallu qu'un fat pour abolir des maximes si saintes : un riche impudent & grossier a introduit l'usage de parler pendant la Messe & de dormir au Sermon.

¶ Ne pourrait-on pas dire que le scandale cause la damnation de plus

d'ames que Jesus-Christ n'en a, je ne dis pas racheté, mais sauvé par l'effusion de son sang ?

¶ Quoique la mode ne soit véritablement mode que par le concours des suffrages en général, nous ne laissons pourtant pas de la suivre par un goût qui nous est particulier : on courtise un Grand par ambition, & l'on donne des repas par vanité. Cette personnalité de doux & vif intérêt fortifie & perpétue les usages : il ne faut qu'un jour pour détruire la mode de la vertu ; il faut des siecles pour détruire le vice à la mode.

¶ Quand on aura détruit la coutume de s'infatuer de son mérite, de chercher à plaire & de vouloir aimer, d'ambitionner la protection des Grands, de préférer ses intérêts au bien public, de sauver tout au plus les apparences de l'amitié, de ne pratiquer certaines vertus que pour paraître vertueux, & de se rendre esclave de tous les préjugés populaires, nous serons à la veille de voir introduire la mode d'être homme de bien.

¶ Que feraient aujourd'hui les grands hommes qui ont paru dans les beaux siecles de l'Eglise, & qui par leur gé-

nie autant que par leur vertu ont fait tant d'honneur à l'humanité ? Ils vinrent dans un temps où l'on pesoit l'homme au poids du mérite, & non le mérite au poids du préjugé. La politesse de l'esprit, la perversité du goût, l'insensibilité pour les choses de Dieu, les penchans d'un cœur bizarre qui n'aime que la frivolité, avilissent à nos yeux la mémoire des sages, & nous font admirer l'histoire des foux : quel siecle pitoyable ! les Auteurs sacrés ne sont que des *Charlatans* auprès de nos Poëtes Comiques ; & Catherine triomphante des échafauds n'est qu'une simple fille, tandis que la *Clairon* soupirant sur le théatre passe pour une Déesse.

¶ *Euphémien* se fait remarquer par la foule & la supériorité de ses talens ; il y a peu de sciences dont il ne connaisse à fond les principes ; plus d'une fois ses ouvrages ont été couronnés dans de célebres Académies : d'ailleurs beau diseur, pathétique, éloquent, il ne lui faut qu'ouvrir la bouche pour persuader. Mais *Euphémien* n'a aucun sentiment de Religion ; il ne parle des mysteres que pour les combattre ; point de crime qui lui résiste dans la

persuasion où il est que tout doit céder à l'attrait des penchans ; & s'il ne viole pas les loix civiles, c'est qu'il n'a pas assez de force pour combattre les Puissances. *Zozime* n'est ni un sçavant ni même homme d'esprit ; mais il a la candeur & la simplicité d'un enfant : il croit tout ce que l'Eglise enseigne ; il bénit le pere des lumieres dans les mysteres qu'il comprend, & il adore ses profondeurs dans ceux qu'il ne comprend pas : il aime la loi, & il expie par le repentir la moindre de ses injustices contre Dieu ou César. Les siecles précédens étaient trop éclairés pour ne pas distinguer le mérite de ces deux hommes : le nôtre est trop équitable pour ne pas en faire la différence. Nous disons d'*Euphémien*, c'est un grand homme ; & de *Zozime*, c'est un pauvre homme. Que veut dire cela ? c'est que l'homme animal a perdu le jugement de l'homme, & qu'il ne lui est pas donné de connaître le prix de la vertu sans talens, ni la frivolité des talens sans vertu.

¶ La honte du vice était la seule digue qui s'opposoit à la contagion : on ne pouvait précipiter ses torrens qu'en établissant qu'on ne rougirait

point du libertinage du cœur : il faut bien que notre siecle ait établi cette respectable maxime, puisque depuis quatre jours tout au plus la pudeur passe pour sotte délicatesse. Ne nous plaignons donc point si la corruption est si générale, & cessons de nous scandaliser de la conduite d'autrui. Je ne dirai pas que nous devrions rendre à la nature ses privileges, en établissant que le vice s'appellerait vice, & le scandale scandale ; l'abus a trop prévalu. Cette restitution est réservée au siecle prochain : moins injuste & plus véridique que le nôtre, il dira peut-être sans détour que l'impie n'est pas un honnête homme, & que l'homme vicieux est un libertin.

¶ Les premiers Chrétiens eussent cru se damner en profanant le jour du sabath, en rompant le jeûne sans nécessité, en se couchant dans la colere, & en ne rendant pas le bien pour le mal. Nous, moins scrupuleux & plus éclairés, nous croyons pouvoir nous sauver sans rien de tout cela : qui nous a dit que nos descendans, plus habiles que nous, ne croiront pas faire également leur salut en déchirant le testament de la loi, en blasphémant, en volant,

en assassinant ? Tels Chrétiens sont appellés aujourd'hui hommes raisonnables, qui autrefois eussent été des hommes sans raison : ceux qui en s'abstenant de tout mal ne faisaient pas le bien, passaient pour esprits insensés ; ceux qui sans pratiquer le bien font beaucoup de mal, passent pour sages.

¶ L'usage a établi qu'on vivrait à sa fantaisie, qu'on pratiqueroit tout au plus les vertus conformes à son état, qu'on se ferait un régime de vie composé de regles évangéliques & de maximes mondaines, & l'on s'autorise de cet usage pour donner au vice même le titre de vertu. Avec une clause de plus la convention serait valide : il faudrait que l'abus des loix fût la législation même, & qu'on fût dispensé d'écouter la voix de Dieu lorsque le monde parle. L'homme sera jugé au tribunal de la loi qui malgré la coutume décidera de sa destinée ; ce ne peut donc pas être un usage légitime de préférer la coutume à la loi.

¶ Ce n'en est pas assez pour notre bizarrerie de condamner le goût des anciens sur l'art de parler, d'écrire, de peindre, de bâtir : il nous est permis de n'avoir pas assez de mérite pour être

des génies créateurs ; mais c'en est trop de réformer ce que leur sagesse a cru devoir prescrire, & ce que de plus sages qu'eux ont judicieusement établi : il nous est ordonné d'avoir toujours assez de bon sens pour être gens de bien. Qui t'a dit, singe des modes ! que la probité d'Aristide ne devait pas être la tienne, & que la morale de Socrate n'était point faite pour toi ?

¶ Si nous pouvons inventer quelque chose de mieux que ce qu'ont établi nos peres dans la foi, à la bonne heure, faisons céder la loi à l'adresse de nos inventions. Nous soutenons mal le personnage d'inventeurs ; l'amour de la nouveauté nous aveugle & nous trompe. Que sont tous nos raisonnemens & toutes nos réformes auprès de l'esprit de sagesse qui caractérise la Religion ? Condamne, ô homme, ta bouche au silence, ou tes graves sentences tombent de leur propre poids ! Ignores-tu que les organes du Modérateur de la terre & des cieux ont parlé ?

¶ Je ne conseille pas à un Casuiste, fût-il Docteur en Sorbonne, de taxer de péché mortel certaines sensations volontaires qui autrefois étaient des crimes faits pour brûler dans l'enfer,

s'il ne veut courir le risque de passer pour ignorant ou pour visionnaire.

¶ Comment la Religion sera-t-elle l'asyle des peuples pour leur repos & pour leur liberté, si les hommes altérent l'esprit de ses loix qui font le bonheur de la terre ? Elle est divine, cette Religion, par sa puissance sur toute la nature, qu'elle a également le pouvoir de rendre à jamais heureuse ? Que devient sa toute-puissante vertu, & à quoi se réduit mon bonheur, lorsque les novateurs l'assujettissent à leur autorité, & que je fonde l'espérance de mes jours sur mon attachement à la perversité de leurs opinions ? Siecle réformateur ! laisse la Religion telle qu'elle est, ou prouve aux mortels que les cieux sont soumis à tes loix, & que ton esprit de réforme cache le trésor de leur félicité !

¶ Graces à Dieu, sa parole aujourd'hui ne se prêche plus dans le désert ; tous les rangs sont remplis dans nos auditoires : pour peu d'éloquence qu'ait l'Orateur il a toujours du monde ; & s'il est vraiment éloquent, il fait foule. Cette assiduité évangélique est devenue un devoir qu'on ne sçaurait omettre sans se donner une espece de ridi-

cule : l'usage a établi que c'était du bon goût d'entendre des discours montés sur le sublime ; & que si on n'allait pas au Sermon en esprit de vertu, on y devait au moins assister par amour pour l'esprit & par estime pour l'élégant Ministre. Il faudrait être bien bizarre pour trouver à redire à cette pieuse coutume ; l'Orateur lui-même en sent toute la convenance ; & pour mettre sans replique les censeurs des modes, depuis les Cendres jusqu'à Pâques il donne des Sermons à la mode.

¶ Ce jeune Lévite a toutes les aimables qualités de l'esprit & du corps : si je voulais mentir, je dirais qu'il a même celles de son état. Un certain air de gentillesse, je ne sçais quelle élégance regne sur toute sa personne ; son teint est vermeil, son accent pincé, & sa parure des mieux assorties. Il n'a lu ni Bible ni Canons ; mais sa tête est meublée de tout ce que les beaux arts ont de délicatesse : il chante, il danse, il dessine, il rime : sa conversation est des plus amusantes, sur-tout en matiere de soupirs ; jamais Ovide n'écrivit avec tant d'agrément sur le chapitre des graces. Son étoile serait bien bizarre, si avec tant de talens il n'était

pas un jour gros & riche Bénéficier.

¶ L'amour de la vertu est le plus grand effort du cœur humain : il faut même que Dieu le fasse avec nous parce qu'il est trop grand. Cette vertu a sa mode, qui n'est autre chose que la victoire sur ses passions ; mode que nous devons nécessairement suivre, si nous voulons participer à ses couronnes : par conséquent nous devons réformer nos modes, qui ne sont qu'une invention de notre faiblesse & de nos sensualités. Les Saints ont vaincu le démon des plaisirs, & la sublimité de leur rang a été mesurée sur la grandeur de leurs combats : refuser de combattre à leur exemple, c'est s'exclure à jamais du Royaume des Saints.

¶ Le retour à Dieu, quoique tardif, est toujours, dit-on, un heureux retour. Dieu est assez bon pour accepter en sacrifice ces victimes de rebut que l'âge & la difformité rendent indignes d'un autel même profane. Mais ne voudra-t-on pas au moins comprendre que les maximes de la vertu sont incompatibles avec les usages du monde ; que c'est faire de la piété une piece de théatre que d'offrir à Dieu l'arriere-saison de l'âge en esprit de mode ; &

qu'un vieux pécheur n'est pas précisément un saint vieillard, parce qu'il cesse d'être licencieux ! Monde, monde, quelle opinion as-tu du Dieu jaloux ! Comment appelles-tu, vertu, les soupirs d'un cœur qui s'éleve vers le ciel parce qu'il ne trouve plus où reposer sur la terre ?

¶ Qui l'aurait dit que sans la grace on pouvait garder toutes les apparences de la vertu ? L'homme de bien n'est au dehors ni plus modeste ni plus pénitent que l'hypocrite. Ne pourrait-on pas donner un nom moins injurieux à ces dévots plagiaires qui avec tant de courage contrefont les gens de bien ? En attendant qu'on invente un autre surnom, nous dirons que tous ces personnages qui pratiquent la vertu en esprit de mode & de bienséance, ou ce qui revient au même, par respect humain, ne sont que des libertins travestis.

¶ Je me garderai bien de refuser le titre d'homme de mérite à un riche qui sans rien retrancher de ses voluptés, contribue à la décoration des autels; qui s'abstient de viande la semaine sainte; qui a l'œil attentif sur la Religion de ses domestiques : la voix du

peuple serait conrre moi. Je ne puis pas dire non plus qu'il soit dévot à la mode, puisque contre la mode même il pratique des vertus dont le siecle le dispense. Je dirai au contraire par respect pour l'opinion publique, que pour être un Saint du nouveau Calendrier, il ne manque à ce riche que de prendre un habit de deuil le Vendredi de la Passion, ou de distribuer des aumônes avant de monter au carrosse pour aller à l'Opéra. Quelle réforme, ô cieux, dans la discussion que Dieu fera un jour de la sagesse mondaine, & dans les éloges qu'on prodigue aux sages de la terre!

¶ Il serait bien à souhaiter pour la gloire de Dieu qu'au moins les ames dévouées par état à la sainteté, gardassent l'uniformité de la vertu; & qu'en étant vertueuses, comme il faut l'être, elles n'ôtassent pas la confiance de les choisir pour modeles. Il n'y a ce me semble qu'une route pour aller au ciel, & rien ne peut nous dispenser tous tant que nous sommes de marcher par la même voie. Je ne comprends point votre langage, *Sosmene*, ni le genre de votre conduite: *Didime* qui est aussi sage que vous, ne pense ni n'agit comme vous: est-ce donc que Dieu n'est pas Dieu ?

qu'en sa présence on se met en colere? qu'on lui offre l'encens d'une main hardie? qu'on soulage ses membres en grondant? qu'on amplifie, qu'on vernisse sa parole en Rhéteur, & qu'on l'annonce en Comédien? Vous êtes homme de bien, *Sosmene*, tout le monde le dit: on pourra dire de moi que je serais bien fâché d'avoir votre mérite.

¶ Vous êtes louable de ne pas imiter le mauvais exemple; votre exactitude à remplir vos devoirs est admirable; vous jeûnez, vous priez, vous faites l'aumône & presque tout ce que prescrit la Loi. Mais êtes-vous excusable de sonner la trompette pour annoncer que vous êtes Chrétien, de jetter les yeux dans l'Eglise sur tout ce qui vous entoure, de prêter l'oreille pour sçavoir si l'on parle de vous, & de vous dédommager par les larmes des éloges que vous ne recevez pas? Suivez, suivez sans contrainte l'exemple d'autrui; vous serez aux yeux de Dieu & des hommes beaucoup moins détestable.

¶ Dans tous les siecles chaque famille eut chez soi l'image de ses Dieux; Ephese avait sa *Diane*, Memphéos

phéos son *Apis*, Rome son *Jupiter*. La coutume était louable ; le citoyen était toujours religieux, & il ne pouvait pas toujours aller au Temple pour adorer. Cet usage a passé jusques dans l'Eglise du vrai Dieu ; sa figure adorable ou l'image de ses Saints sont sous les yeux de chaque famille Chrétienne. Ne confondons pourtant pas le Dieu d'Israël avec le Dieu d'Accaron, ni la nation sainte avec le peuple incirconcis. Dans le sein du monde Catholique les *M. D. S.* font entourer leurs salles des portraits des Divinités impudiques ; mais les *M. D. S.* mettent les vices au nombre de leurs Dieux.

¶ Si l'art est surpassé par la nature, il y aura moins de danger de contempler le vice en peinture que dans la réalité : mais si la nature est surpassée par l'art, pourquoi ne sera-t-il pas plus dangereux de contempler le vice en peinture ? Donnez-moi un cœur chaste, il dévouera le Peintre obscene à son infamie, ses infames portraits au feu, & l'œil avide qui les contemple aux enfers.

¶ Quel supplice pour les hommes si la coutume d'aller à confesse tous les huit jours venait à s'introduire ! Je

ne connais qu'un ſeul homme du ſiecle capable de ſuivre conſtamment cette gênante mode, c'eſt le courtiſan.

¶ A la Cour d'un bon Prince, le courtiſan eſt un honnête eſclave; à la Cour d'un Prince pieux, il eſt un miſérable eſclave.

¶ L'orgueil eſt un préſervatif contre la contagion des modes: le bel eſprit veut être le ſeul qui penſe bien, & il veut que tout le monde ſçache qu'il penſe. *Norciſſin* eſt Chrérien; mais ſon chriſtianiſme n'appartient qu'à lui ſeul; il croit tout ce que les autres ne veulent pas croire, & il ne veut rien croire de ce que les autres croient. Le moyen de le faire rougir de ſon ridicule, ſerait de quitter aujourd'hui la mode pour la reprendre demain.

¶ On dit que la mode paſſe; nous devons donc eſpérer que dans le Chriſtianiſme on penſera & l'on vivra en Chrétien. Les ames ſaintes qui préférent l'eſprit de Dieu au préjugé, paſſeront alors de l'opprobre à la gloire: on comprendra que cet homme eſt véritablement digne d'éloge, qui jamais n'a eu que de la raiſon, & qui a toujours regardé comme un attentat

l'usage qui défend d'avoir de la vertu.

¶ Dieu sera-t-il assez miséricordieux pour remettre les choses dans leur premier état ? ou bien permettra-t-il que la malice des hommes renverse totalement le Christianisme ? La Religion à la mode devrait ce semble changer comme toutes les autres modes : mais elle est moins l'ouvrage de la nouveauté que la suite du crime d'apostasie ; & le bronze n'est pas plus insensible que l'ame des apostats. Nous ne devons pourtant pas craindre de plus grand malheur : l'on est parvenu au plus haut degré d'irréligion & de licence où l'on puisse jamais monter.

¶ Le point supérieur d'indifférence ou de mépris en matiere de Religion, est de s'en faire une à sa mode : il n'est pas possible à l'homme d'aller plus loin, parce qu'il ne pourra jamais se persuader qu'il ne lui en faut pas une ; il ne s'agirait donc pour faire un digne adorateur, je ne dis pas d'abolir, mais de réformer le culte du religieux modiste. Voulez-vous être Chrétien ? pensez que ce n'est pas vous qui avez établi les loix du Christianisme, & qu'il n'appartient pas aux hommes de les détruire.

¶ Il faudrait commencer par abolir l'usage avant d'entreprendre de détruire le regne de l'illusion. Il y a apparence que les hommes vivront long-temps dans l'erreur, tous les bras sont levés pour défendre la coutume; le Législateur même serait forcé de succomber. Le moyen d'étouffer ce monstre serait de changer le plan de l'éducation des enfans & de la direction des ames. Mais *Trasile* aura toujours de la faiblesse pour son fils Binjamin, & *Masias* de la condescendance pour sa pénitente Sunamite.

¶ Les regles des mœurs & de foi sont invariables; elles descendent de la raison suprême qui tout au plus répete ce qu'elle a déja dit, & dont les paroles sont plus inébranlables que la base du monde. Je me suis donc mal expliqué lorsque j'ai dit que ce siecle en faisait des loix à la mode que le même jour voit établir & détruire; j'ai voulu dire que l'iniquité de la terre fait frémir les cieux; que l'homme est une créature trop criminelle; & que la justice divine n'attendra peut-être pas la fin du dix-huitieme siecle sans transplanter la Religion Chrétienne dans un autre monde.

¶ Réformons les loix de Solon & de Minos, ce n'étaient que des hommes; & notre siecle possede d'aussi beaux génies que Minos & Solon. Mais respectons la Religion; elle est l'ouvrage d'un Dieu devant qui les hommes doivent s'anéantir avec leur sublime génie.

DE LA FORTUNE.

LES prérogatives de la grandeur sont autant de titres que Dieu se réserve sur le cœur des Grands: seroit-il possible qu'ils n'eussent été créés que pour dominer sur les peuples, ou pour entasser les trésors? Leur aveuglement est trop profond, s'ils ne comprennent par leur prospérité qu'ils sont spécialement faits pour la vertu; & leur sort à venir trop déplorable, si l'éclat de leur vertu ne répond à la gloire de leur prospérité.

¶ Les mysteres de la Religion sont beaucoup moins un sujet d'incrédulité pour la haute naissance qu'accompagne la fortune, que pour la fortune

que précede une basse naissance. Cette différence d'impression ne viendrait-elle pas de ce que le riche noble d'origine n'a pas besoin de combattre la foi pour paraître grand aux yeux des hommes, & que le riche de vile extraction croit que pour paraître grand il doit trancher de l'esprit fort ? Cet impie préjugé paraîtrait impossible s'il n'était confirmé par l'expérience : qui jamais aurait pensé qu'on devait aspirer à la gloire par la bassesse des sentimens, & que l'irréligion était le fondement de la véritable grandeur ?

¶. On a été long-temps en peine de sçavoir si la pauvreté était un écueil moins dangereux pour la vertu que la prospérité. Ce siecle a tranquillisé les esprits sur ce problême : il a décidé que suivant les circonstances les richesses seraient le prix du crime, & qu'il suffisait ordinairement d'être riche pour se croire dispensé d'avoir de la vertu.

¶ Après le riche qui regarde son opulence comme une loi spéciale de vertu, l'homme le plus digne d'éloge est le pauvre qui se glorifie en Dieu du malheur de son indigence.

¶ Les passions sans richesses sont

ce que feraient les bêtes farouches sans défenses ; on triomphe d'elles sans se mettre en peine de les combattre. La fortune ne peut donc pas être un objet d'envie pour un homme qui cherche à vaincre ses passions ; il est assez riche de sa pauvreté qui lui ôte la puissance de faire ce que la Loi lui défend !

¶ Je ne sçais pas si comme il est écrit la fortune était autrefois une Déesse aveugle : il paraît au moins que ses yeux sont aujourd'hui bien ouverts, & qu'elle ne se trompe pas dans le choix qu'elle fait de ses favoris. Est-ce avoir les yeux fermés que de choisir des hommes qui sont pour elle tout cœur & tout amour ; qui préferent ses faveurs au plaisir de leur existence ; & qui peu jaloux de tout autre culte, lui offrent chaque jour de l'encens comme à leur premiere Divinité ? La seule objection qu'on pourrait faire, c'est que de temps en temps elle comble de bienfaits quelques gens de bien. J'avoue qu'ici elle se trompe dans son choix ; car les gens de bien ont leur trésor en Dieu, & n'adorent que la vertu.

¶ Je ne dirai pas avec les impies

que les ouvrages de Dieu ſont imparfaits, & que ſon eſprit était trop enflammé lorſqu'il couronna le ſoleil de rayons brûlans : je demande ſeulement ſi Dieu était en courroux lorſqu'il donna à la terre la vertu de produire des mines d'or & d'argent?

¶ Un exemple par ſa nouveauté bien digne d'admiration, mais qui eſt auſſi rare que les phénomenes, c'eſt un pauvre devenu puiſſamment riche qui remplit ſes devoirs de Religion avec le zele & la fidélité du petit peuple.

¶ Un Grand n'obſerve les préceptes de la Loi, n'aſſiſte au Sacrifice divin, n'entend la parole de Dieu, ne participe aux Sacremens, ne révere les ſaints Myſteres, ne fléchit les genoux, ni ne prie comme les autres. Il eſt vrai que Dieu exige de lui un tribut particulier de reſpect & d'amour dont il diſpenſe les petits : mais à conſidérer la Religion de certains Grands, ce tribut paraît tenir un peu trop du culte ſingulier : eſt-il poſſible que dans l'hommage que Dieu exige d'eux, il leur faſſe une loi de meſurer leur grandeur avec ſa ſuprême majeſté?

¶ Les vices des Grands frappent dans un ſens beaucoup moins que ceux

des petits : il semble qu'un homme qui a le pouvoir de prescrire aux autres ce qu'ils ne voudraient pas, ait assez d'autorité pour faire lui-même ce qu'il veut. Mais sans donner à la grandeur humaine un privilege qu'elle ne peut pas avoir, cette différence de sensation ne viendrait-elle pas de ce que le public est peu accoutumé à voir la vertu à côté de la fortune, & qu'il est las de gémir des scandales de la prospérité ?

¶ Comment attacher à la fortune la gloire du vrai mérite, puisque l'homme cesse d'avoir un vrai mérite s'il ne méprise l'éclat de la fortune ?

¶ En matiere de crime l'homme de fortune commence par l'orgueil ; l'orgueil le conduit à l'oubli de Dieu ; d'ici il passe à l'impiété. Un riche qui croirait aveuglément tous les mysteres de foi, passerait pour un sot ; on lui donnerait le ridicule surnom de dévot dont peu de riches veulent être décorés. Mais sans être ni sot ni dévot, ne peut-on pas être homme raisonnable ? Et parce qu'on est riche, faut-il perdre tout respect envers la Divinité ? Le pauvre blasphémateur est une victime de compassion sur laquelle le ciel suf-

pend la vengeance ; le riche impie eſt un monſtre d'ingratitude que le ciel ne ſçaurait aſſez punir.

¶ Comment la terre ſoutient-elle le poids de ces hommes de fortune que le crime a élevés au deſſus de la baſſeſſe de leur néant, & qui font le malheur des peuples par la multiplicité de leurs forfaits ! Je ne crois pas que la nature ſoit aſſez vengée par la foudre qui renverſe l'édifice de leur proſpérité, ni même par la mort qui en étouffant leur ſouffle expoſe leurs cendres aux railleries des paſſans.

¶ Combien la vertu doit-elle être précieuſe aux yeux de Dieu, lorſqu'elle réſiſte aux méchans qui l'accablent ſous la puiſſance du crime ?

¶ Il n'y a point des regles ſûres pour faire fortune & une brillante fortune : on fait ſouvent les plus grandes chûtes par où les autres s'élevent. Les eſprits ambitieux de chaque ſiecle ont eſſayé de faire cette riche découverte ; leurs recherches ont été inutiles, & n'ont ſervi tout au plus qu'à les appauvrir. Notre ſiecle, auſſi fertile en inventions qu'ami de la proſpérité, a fait jouer tous les reſſorts de ſon génie : il n'a pas trouvé la pierre philoſophale ; mais il a

heureusement découvert & plus absolument décidé que pour faire fortune, il fallait quelque chose de plus que de l'honneur & de la vertu.

¶ Il est un état de prospérité temporelle où l'on n'a plus ce semble rien à desirer : la santé est pleine ; la fortune éclatante & solide ; les plaisirs sont purs, variés, constans ; on n'éprouve aucun de ces travaux de l'esprit & du corps qui accablent le reste des hommes ; rien ne manque au bonheur de la vie ; on n'a pour ainsi dire d'autre embarras que celui de jouir de sa félicité. Dans cette heureuse situation le souvenir ni les promesses de Dieu ne font souvent aucune impression ; on le laisse tranquille dans le ciel comme s'il n'existoit pas ; & l'on renoncerait à la possession de son Royaume si l'on pouvait toujours vivre sur la terre. Cette indigne préférence si propre à rendre le cœur de Dieu jaloux, conduit naturellement à un malheur qu'on ne prévoit pas, qui est de tout perdre : ainsi en punition de leurs cupidités animales les Juifs perdirent le Royaume du Ciel & leurs Provinces de Chanaan. Cet amour des plaisirs terrestres par exclusion aux voluptés céléstes, n'est pas la passion de

tous les riches; elle est un vice presque inséparable de la prospérité.

¶ A le bien prendre, les malheurs de la vie, l'oppression, l'indigence, la tristesse, l'infirmité, l'opprobre, cachent le plus riche trésor de l'homme: ils le font soupirer malgré lui après la vie future qui est le seul vrai bien, & sans laquelle il doit être à jamais accablé de maux. Cette espérance d'un meilleur sort l'arme de la vertu de patience, sans laquelle il serait véritablement malheureux; comprenons bien cette vérité: l'homme que la nature & la fortune oppriment sous le poids de la misere, peut n'être point misérable: l'homme qui se laisse abattre par l'excès de ses malheurs, doit être nécessairement de tous les hommes le plus malheureux.

¶ Il n'est donné qu'au sage de soutenir le poids de l'infortune, ou d'éviter les écueils de la prospérité.

¶ Si je voulais inspirer le mépris des richesses, je n'aurais qu'à retracer les crimes affreux que la cupidité entraîne après elle, & le sang infame dont elle fait si souvent rougir les échafauds.

¶ La bonté dans un Roi rend nos cœurs sensibles, sa sévérité nous révol-

te : par une contradiction qui déshonore la nature, les bienfaits de Dieu nous éloignent de lui, & sa vengeance nous y ramene : ne ferait-il pas à souhaiter pour le salut du riche ingrat qu'à la place de la rosée Dieu fît descendre des déluges de feu ? Je ne suis ni Origéniste ni Tertulianiste ; mais quand je considere d'un côté l'iniquité de la terre, & de l'autre la tranquillité des cieux ; que Dieu comble de ses bienfaits le méchant homme, dont le nom même est un crime ; je dis que le Dieu d'une terre si coupable devrait être un Dieu moins libéral & plus terrible. Votre histoire, *Jovite*, donne lieu à mon erreur : je vois que vous êtes tout ensemble & le favori de la fortune & l'opprobre de l'humanité.

¶ Il semble que la grandeur de la créature soit une disposition à la révolte contre le Créateur ; c'est ici le prestige inconcevable de l'orgueilleuse prospérité : jamais l'ange ni l'homme n'eussent eu l'idée de devenir semblables à Dieu, s'ils avaient été créés dans un état de bassesse & de misere. Les petits respectent les grands, parce que leur grandeur frappe d'un trop vif éclat leurs yeux accoutumés à la seule peti-

teſſe ; les grands haïſſent les plus grands, parce que leur gloire s'éclipſe aux yeux de leur amour propre à l'aſpect d'une plus éminente grandeur. De-là cette différence d'impreſſion que l'idée de la Divinité fait dans le cœur des petits & dans l'ame des grands : impreſſion d'humilité dans les petits, qui en admirant la majeſté de Dieu qu'ils adorent, reconnaiſſent devant lui leur petiteſſe ; impreſſion de jalouſie dans les grands, qui n'étant admirateurs que d'eux-mêmes, adorent pour ainſi dire à regret la majeſté de Dieu qui ſurpaſſe leur grandeur. Je ne ferais point ſurpris de voir l'indigent faiſant des complaintes ſur les décrets de la Providence ; l'orgueil & l'ingratitude du riche m'étonnent. Je ne comprends point comment la magnificence de Dieu envers les hommes a pu ruiner en partie ſon empire ſur l'humanité.

¶ L'offenſe ſubſtituée à la place de la reconnoiſſance eſt de tous les outrages le plus ſanglant.

¶ Il y a beaucoup moins de grandeur d'ame à ſupporter avec courage l'infortune, qu'à ſoutenir avec prudence & ſageſſe le poids d'une dangereuſe proſpérité. Mais à ſon tour le pauvre

vertueux a un grand avantage ſur le riche prudent & ſage ; c'eſt que ſa vertu eſt moins expoſée au danger de la tentation & au malheur de l'infidélité.

¶ La proſpérité modeſte a ſur l'humble pauvreté les degrés de gloire qu'a la pauvreté évangélique ſur l'humble proſpérité.

¶ L'opinion que nous avons des Grands, fait que leur vertu nous paraît beaucoup plus édifiante que leurs vices ne nous paraiſſent ſcandaleux. Un Hermite ſous la cendre eſt un Hermite ; un grand ſous le cilice eſt un homme admirable : quel plus touchant ſpectacle que celui d'un Monarque fondant en larmes aux pieds d'un Crucifix ?

¶ On dit que Veſpaſien & Gelon ſont les ſeuls hommes que la grandeur humaine ait rendu meilleurs. Le dix-huitieme ſiecle n'était pas arrivé lorſque les Hiſtoriens ont fait cette remarque : aujoud'hui le mérite perſonnel vient à la ſuite de la promotion aux dignités ; tout nouveau Dignitaire eſt à notre avis un Gelon & un Veſpaſien par l'occaſion où le met ſon rang de nous aider de ſa protection & de ſes ſervices.

¶ Je croirai que la grandeur mon-

daine a quelque avantage sur la vertu, lorsque je verrai que les sages du peuple cédent la préférence d'estime à l'homme de fortune sur l'homme de bien. A ce prix je ne pense pas qu'il m'arrive jamais de le croire : la sagesse sera regardée comme le premier & le seul vrai trésor, tandis qu'il y aura des sages sur la terre.

¶ On ne pardonne pas au public de donner à *Zopire* le titre d'honnête homme parce qu'il a dix mille écus de rente : est-il honnête de trahir son ami, de manger son bien avec des Actrices, d'empoisonner par sa mauvaise conduite la vieillesse d'un pere respectable & d'une mere vertueuse ! Comment *Zopire* serait-il honnête homme, il n'est pas même homme d'honneur !

¶ A bien considérer toutes choses, c'est un malheur d'être né dans l'opulence & dans la grandeur : les devoirs d'un grand sont plus importans que ceux du laboureur, d'une plus vaste étendue, & beaucoup plus difficiles à remplir. Qu'ai-je à faire d'une fortune qui est pour moi une loi spéciale de Religion ; qui devient l'écueil de mon salut si je ne suis tout ensemble & le jaloux observateur des de-

voirs de l'humanité, & l'ami fidele des vertus de l'homme chrétien, & le sage dispensateur des biens de la Providence, & qui malgré la tentation de ses richesses me force d'être pauvre d'esprit dans le sein de mon éblouissante prospérité?

¶ Si j'étais sage du siecle, je dirais que les riches sont assez vertueux par les embarras où les jette l'esclavage de leur fortune; & que puisqu'ils doivent rendre compte à Dieu de leurs richesses, tout le mérite de leur vie consiste à rêver, à liquider, à dépenser, à économiser, à compter. Je dirais encore que l'Eglise devrait les dispenser par des immunités imprescriptibles d'une partie de leurs devoirs de Religion. Leurs affaires sont si importantes, si pressantes, & si entassées, qu'il ne leur est pas possible de les concilier avec l'exercice de toutes les vertus; tant de contrats à passer ou à rescinder; tant de comptes à supputer & à liquider; tant de biens de campagne à réparer & à entretenir; tant de caves à vuider & tant de greniers à remplir; tant de bienséances d'état à observer aussi indispensables que l'état même; il serait juste ce semble que l'Eglise entrât dans toutes ces considérations, & qu'elle

pensât qu'un riche n'a pas toujours le temps de travailler à être homme de bien. Vous avez raison, *Elpidius* ! pourquoi vous faire des terreurs, comme si le monde ne devait pas avoir ses usages, & qu'il fallût acheter le bonheur éternel aux dépens des affaires temporelles ? Pour ce qui est du recours aux dispenses de l'Eglise, je voudrais bien pour votre tranquillité vous faire remarquer l'inconséquence de vos scrupules. Comment voulez-vous que l'Eglise ait assez d'autorité pour vous dispenser d'être vertueux, tandis qu'elle n'a pas eu le pouvoir d'empêcher d'établir l'usage du grand monde qui vous dispense de la vertu ? Connaissez, *Elpidius*, les privileges de votre rang ! & croyez que ce siecle, assez fort pour disputer ses droits au Dieu de toute sainteté, sera aussi assez puissant pour faire malgré lui de vous un saint.

¶ L'homme qui avec l'autorité en main laisse le crime impuni, a trente degrés de faiblesse & d'infidélité au dessous de celui qui s'en sert pour venger ses propres offenses : le premier décline l'obéissance qu'il doit à Dieu, le second usurpe les droits de la Divinité.

¶ Si l'on abattait toutes les têtes que

les crimes de l'ambition ont élevées aux grandes ou petites dignités, quelle promotion ne faudrait-il point faire pour remplir les postes vacans! Les premieres victimes qu'il conviendrait d'immoler, ce sont ces ambitieux hypocrites qui sous la modestie d'un Ange cachent l'orgueil de Lucifer; qui autrefois n'affecterent d'obéir que parce qu'ils brûlaient du desir de commander; & qui plus coupables que les usurpateurs des trônes, firent servir la Religion même à leurs projets d'agrandissement. Je ne crois pas que la vertu fût assez vengée par la note d'infamie appliquée sur le front de ces suppôts de l'ambitieuse imposture.

¶ La difformité d'un ignorant chef d'Académie n'est pas à beaucoup près aussi grotesque que celle d'un homme fait pour corriger la licence, qui mene lui-même une vie licencieuse.

¶ *Tryphon* est comme accablé sous le poids de sa dignité : on dirait qu'il a honte d'occuper un poste qui l'éleve au dessus des autres hommes. Tout ce qu'il fait porte l'empreinte de son caractere qu'assortissent la droiture, la candeur, la noble simplcité : une occasion à signaler son bon cœur est la plus heureuse ren-

contre de sa journée ; il fait asseoir le suppliant à ses côtés, & il l'entretient de son amour avant d'écouter ses complaintes : sa générosité à vous servir vous pénetre des plus tendres sentimens ; jusqu'à la maniere dont il vous refuse un service injuste qui vous rend plus sensible que le service même. *Oronce* ne s'offre à vous que pour vous faire comprendre qu'il est constitué en dignité : il croirait se dégrader s'il ne vous parlait d'un air important & d'un ton impérieux. L'audience qu'il vous donne a son étiquette & sa cérémonie ; vous devez commencer par sentir l'honneur qu'il vous fait de vous écouter. Prenez bien garde de vous offenser ! son rang le dispense de respecter votre mérite ; il lui est permis de rire à vos dépens & de vous tourner indécemment le dos : le besoin que vous avez de son service est un titre de plus pour son caractere impertinent ; jusqu'à votre requête qu'il appointe, qui lui donne le droit de vous outrager. Je ne blâme *Oronce* ni ne loue *Tryphon* ; l'un & l'autre me dispensent d'adjuger le prix à leur mérite : cependant si j'étais l'ami d'*Oronce*, je lui dirais à l'oreille, sois un peu

moins arrogant & grossier; ne fais pas dire de toi que ta naissance, ton éducation & ta personne sont au dessous de ton rang.

¶ Que de crimes seraient suspendus en ce jour où Dieu permettrait que toutes les fortunes fussent renversées! Jamais le ciel ne verrait sur la terre un plus beau spectacle de vertu. Mais le riche & le pauvre entrent dans l'ordre de la sage Providence; & il est plus glorieux à un Dieu d'attirer les hommes à lui par les bienfaits plutôt que par le châtiment.

¶ Il serait à souhaiter dans un sens pour le bonheur des peuples que les Puissances de la terre ne fussent pas trop riches: ils n'auraient pas si souvent la douleur de voir les fléaux de la guerre éteindre leurs familles, après avoir dévasté leurs maisons, leurs vignes, leurs forêts. Ils n'ont cependant pas raison de se plaindre: les malheurs de la guerre sont presque toujours le prix de l'iniquité des peuples.

¶ Il est rare qu'on estime un homme de fortune: les voies qui conduisent à la prospérité ne sont pas toujours en ligne directe; le Partisan le plus honnête homme n'empêchera pas

tout-à-fait qu'on ne pense de lui ce que l'on dit des autres. Son bonheur change même le cœur de ses amis: l'opinion qu'ils ont de lui jointe à la jalousie a empoisonné leur amitié; & s'ils lui font la cour, c'est moins par considération pour lui que par amour pour eux-mêmes. Cependant il lui reste un moyen de se faire aimer en dépit des médisans & des jaloux; ce serait de cacher la gloire de sa fortune sous l'éclat de la vertu: l'injustice même serait forcée d'avouer que l'homme de bien dans son opulence était honnête homme dans sa pauvreté, & que c'est un mérite rare dans l'homme de bien pauvre d'être parfait honnête homme riche.

¶ La bonne ou mauvaise fortune n'altérent en rien le caractere de l'homme qui met en Dieu toute sa richesse. Il y a cependant une chose qui tempere le plaisir de son indifférence & la douceur de sa tranquillité, c'est l'arrogante prospérité des méchans.

¶ Vous me voulez du mal parce que je ne dis pas du bien de vous, & que je ne vous vois plus depuis que vous vous êtes agrandi: est-ce que vous n'avez pas renoncé à mon suf-

frage par les vices qui précéderent & qui accompagnent votre profpérité ? Vous paraiffiez avoir de la Religion lorfque vous n'étiez que le fils de votre pere ; & je vous refpectais. Votre préfente conduite me fait rougir de mon ancienne eftime : il me femble que la vertu n'était qu'un voile qui cachait les deffeins de votre méchant cœur ; & qu'un homme qui dans fa fortune ne connaît ni Dieu, ni parens, ni amis, a dû faire du crime l'inftrument fecret de fa cupidité. Vous prouverez l'impoffible fi vous me perfuadez que le vice eft eftimable, & que de pauvre modefte on peut devenir riche impie fans avoir été hypocrite fcélérat.

¶ Eft-il de plus grande contradiction que celle d'honorer d'un double refpect le riche vertueux, & de refufer fon eftime à la vertu dans la pauvreté ?

¶ On ne va pas loin dans la carriere de la fortune, fi l'on n'a un peu d'induftrie ; & avec elle on fait bien du chemin. Cette induftrie fans laquelle il eft prefque impoffible d'avancer, vaut pour le moins une mine d'argent par fon adreffe à changer en or les

ſubtilités de l'eſprit : c'eſt un talent qui tient du merveilleux, & que tout le monde n'a pas, non pas même les hommes qui n'ont que du génie & de la vertu. Je ne ſçais pas préciſément en quoi conſiſte cet art ſubtil d'extraire des ſources minérales des inventions de ſa tête ; mais je ſçais que la paralyſie aux mains eſt inalliable avec ces opérations chymiques.

¶ Si les nouveaux châteaux bâtis ſur les ruines des anciens pouvaient parler, je leur demanderais par quels contrats d'achat & de vente la baſe de leurs fondemens eſt ſous la poſſeſſion d'autrui, & comment ils ſont habités par des millionnaires avanturiers, tandis que leurs premiers maîtres, de pere en fils gens d'honneur & de bien, vivent dans l'indigence ?

¶ O la belle ame, qu'un eſcroc Praticien qui a toujours les yeux fixés ſur la bourſe de ſes cliens ; qui embrouille une affaire de quatre mots dans des requêtes de ſix cens pages ; qui pour mieux éclaircir les queſtions du fait, va boire & manger chez les parties adverſes ; qui fait gémir la vérité, la coutume & la loi ſous un amas de diſſertations louches ſurmontées d'un

tas de formalités subreptices ; & qui par un grimoire d'un revenu plus solide que ses biens de campagne, partage en forme judiciaire avec un fripon les dépouilles de l'homme de bien !

¶ Les richesses cachent un poison si funeste, qu'il a fallu que le ciel ait donné à la terre le spectacle d'un Dieu pauvre, pour apprendre aux hommes à se préserver de leur contagion.

¶ On voit des hommes qui n'ont ni pudeur, ni honneur, ni jugement, ni loi, ni foi, ni religion : ce sont ces hommes avides & mercénaires qui ne pensent qu'à thésauriser, & qui pour gagner un écu trahiraient cent amis : pauvres magnifiques qui passent la vie à mendier, à épargner, à compter ; qui dans un vase brisé croient voir tout leur sang par terre ; & qui ne goûtent d'autre plaisir dans le monde que celui de se priver d'un doux sommeil pour contempler leur argent. La race de ces indignes mortels s'étend sans interruption de ligne de trois états au dessous du Prince jusqu'à celui du vigneron.

¶ Le plus grand malheur qui puisse arriver à un vieillard, est de devenir riche : il est, naturellement parlant, aussi-

impoſſible qu'il ne ſe faſſe une idole de ſa fortune ; qu'il eſt impoſſible à l'homme d'être ſans paſſion.

¶ Il y a une eſpece d'hommes, jeunes & vieux, qui ſe font un plaiſir de ſe rendre miſérables. Parmi les paſſions qui les dominent, la plus forte eſt celle de vivre ſous des lambris dorés, ou de mourir à l'hôpital. Ils s'aſſemblent la nuit dans des Académies qu'ils appellent *coupe-gorge*. Là, plus ſérieux que des revenans, ils expoſent au hazard la ſucceſſion de leurs peres, la dot de leurs femmes, l'héritage de leurs enfans. Il leur eſt permis de ſe dédommager de leurs pertes, non par les injures ni l'impoliteſſe, ils ont fait pacte de ſe reſpecter ; mais ils s'en vengent par les blaſphêmes contre Dieu qu'ils apoſtrophent, qu'ils menacent, qu'ils maudiſſent. Il ne leur en coûte rien de tout hazarder lorſqu'ils ont perdu leur argent ; ils jouent leurs charges, leurs maiſons, leurs eſclaves. Vous croyez qu'ils n'ont plus rien à perdre ; vous vous trompez : il leur reſte encore un corps & une ame qu'ils abandonnent aux fureurs du déſeſpoir entre les bras des démons. L'on demande s'il eſt juſte qu'il exiſte un en-

ser pour punir l'horreur de tels crimes ?

¶ L'abus qui date de plus loin, & par-là même le plus difficile à réformer, est le mauvais usage des richesses.

¶ Qui l'auroit dit de *Thomire* aussi chaste que bien faite, qui malgré l'obscurité de sa naissance se faisait admirer par la décence de ses mœurs ? L'humilité de son ame se glorifiait en Dieu de la pauvreté de son état ; ce fut pour elle une loi invariable de passer la moitié de chaque semaine dans l'Eglise & aux confessionnaux ; jamais elle n'avait vu d'homme en face qu'en présence de témoins, comme toujours la pureté de son cœur se peignit visiblement dans la modestie de ses regards. Un oncle, venu l'an passé de l'autre monde, lui légua deux superbes habitations avec plus de vingt mille écus en bijoux : quelle métamorphose dans *Thomire* ! son esprit, son cœur, sa vertu ont changé avec sa fortune. Elle ne veut plus sur sa chair délicate que la toile de Malines & des draps de Hollande ; elle étale un luxe immodeste jusques dans le temple dont elle arrosa si souvent le pavé de ses larmes ; elle a ses heures de

lecture profane, de jeu, de promenade, de comédie : nuit & jour son cœur travaille, & elle va mourir si elle ne vend ses habitations pour des soupirans. Doit-on être surpris qu'elle ait fait succéder ainsi le vice à la vertu ? Non : avec un tiers de ses bijoux, beaucoup d'autres que *Thomire* l'eussent également perdue.

¶ Vingt mille livres de rente ! c'est trop fort pour un homme qui l'autre jour n'avoit pas de quoi payer le louage d'un petit appartement. Mais l'autre jour vous viviez en bon Chrétien, & vous ne portiez pas sur le front l'opprobre du méchant homme ? Vous êtes trop ingrat pour que votre fortune ne doive pas grossir encore : ignorez-vous que Dieu comble ordinairement des bienfaits de sa providence les mortels indignes qu'il a résolu de punir ?

¶ Les passions trop vives ôtent quelquefois à l'homme plus de la moitié de sa liberté, par conséquent plus de la moitié de sa raison : il n'est pas alors tout-à-fait vrai de dire qu'il possede l'objet de ses soupirs ; il faudrait plutôt dire que l'objet de ses soupirs le possede : comment jouirait-il pleinement d'un plaisir qu'il goûte,

moins avec réflexion & par liberté, que par servitude & par instinct? Si les richesses ne sont pas un des plus puissans charmes du cœur humain, il faut convenir que le riche est plein possesseur de sa prospérité, & qu'il cesse d'être un esclave doré que la fortune tient sous sa puissance.

¶ Il en est, par rapport au plaisir de servir Dieu, du riche enflé de sa prospérité, comme d'un convive qui remplit d'abord son estomac de mets grossiers; il ne lui reste plus d'apétit ni même du goût pour savourer les délicats.

¶ Epicure constitue le vrai bonheur dans la volupté de l'esprit; Aristippe dans les plaisirs des sens; Diodore dans l'insensibilité de l'ame & du corps; Hérille dans la science; Aristote dans la prospérité; Salomon le plus sage des hommes le fait consister dans la vertu, & la voie de la vertu dans une honnête médiocrité où l'homme souffre assez pour vivre dans l'espérance d'un meilleur sort, & où il ne souffre pas trop pour ne pas mourir dans le désespoir.

¶ Le bonheur d'un riche exempt de toutes les peines de la vie est d'un

mauvais présage, & selon toute apparence le plus grand des malheurs : il n'est pas ordinaire de voir le nom de tels hommes couché dans le livre des prédestinés.

¶ *Eutychius* avait de cruels scrupules sur la validité de ses contrats, sur la dissipation de ses biens superflus, sur la somptuosité de son luxe, sur son régime de vie toute mondaine : enfin la paix en Dieu lui a été rendue ; tous ses doutes ont été heureusement levés par des Casuistes qui ne peuvent pas être suspects ; ce sont les D. M. R. génies pleins d'érudition, & d'ailleurs très-désintéressés, qui par complaisance pour lui mangent tous les jours à sa table.

¶ L'homme de fortune est naturellement ami de la société ; il cherche la compagnie pour avoir au moins le plaisir de dire & d'entendre dire qu'il est riche : il applique à la question son tempérament rustique pour paraître humain, poli, & même généreux ; il voudrait s'il lui était possible gagner tous les cœurs. Mais il y a trois especes d'hommes qui le font rentrer dans son naturel, & qu'il ne sçaurait voir en face, les créanciers, les casuistes, & les pauvres parens.

¶ Tous les hommes excepté le sage aiment les richesses, & tous les hommes se plaignent d'être malheureux : me faut-il d'autre témoignage pour me convaincre que les biens de la fortune ne peuvent pas être l'objet de leur véritable félicité ? Ai-je besoin d'un carrosse pour aller & pour venir, d'un festin pour nourrir mon corps, d'un lit de parade pour prendre mon sommeil ? Non : je vais, je mange, je dors sans rien de tout cela. Je n'ai ni biens de campagne ni équipages ; mais je porte dans mon cœur la paix & la joie que le riche n'a pas, & que je préfere à tous les trésors.

¶ Le pauvre qui ne desire rien, est riche ; le riche qui desire, est pauvre : il n'est donc pas vrai de dire que le bonheur ou le malheur de l'homme consistent dans les richesses ou la pauvreté. Le pauvre est heureux de ce qui manque au riche ; le riche est malheureux de ce qui manque au pauvre. Ainsi sans prévention pour ou contre les richesses ou la pauvreté, l'on peut dire qu'il n'y a point de fortune comparable au mépris des richesses ; & que la voie la plus sûre pour devenir riche, est de mettre un frein à sa cupidité. Mais quel peut

être mon bonheur dans ma pauvreté ? Oui, vous dites bien ; il n'y a point de bonheur pour vous : il est réservé à l'homme qui sous les auspices de la Providence vit content dans son état.

¶ Le Philosophe vit content dans son état par la considération des Grands moins sages que lui. Le Philosophe a sur moi un avantage : je vis content dans mon pauvre état par la considération des malheureux plus à plaindre que moi. L'homme chrétien a la préférence du mérite sur le Philosophe : il vit content dans son misérable état par la considération des biens à venir destinés aux justes aussi pauvres & aussi patiens que lui.

¶ Je connais un homme qui pour le salut de son ame voudrait être pauvre bourgeois plutôt que riche bénéficier ; qui préférerait la garde des troupeaux à un bénéfice à charge d'ames ; qui mendierait plutôt son pain que de s'engraisser des revenus ecclésiastiques ; & qui en esprit de la conscience la plus éclairée, aimerait mieux perdre l'honneur & la vie que dissiper les biens de l'Eglise.

¶ Les grands sont à plaindre à la mort par le regret qu'ils ont de voir que

toute leur grandeur va s'anéantir : quelle infortune peut être comparée au désespoir du riche avare moribond ? Si je suis sage, je me procurerai la consolation de me détacher des richesses longtemps avant de mourir, pour m'épargner la douleur & la honte de voir qu'elles m'abandonnent à la mort.

¶ Faut-il être Philosophe ou Théologien pour comprendre que la vie n'est qu'un songe ; que chaque jour a sa malice & ses contre-temps ; qu'il ne faut qu'une révolution dans le sang pour obscurcir la beauté de l'esprit & du corps ; que les grandes passions sont le présage des plus grands malheurs ; que le beau temps passe ; & que puisque tout est sujet à l'inconstance, la plus grande folie de l'homme est de s'attacher à la vie présente ? *Œdippe* a toujours ri jusqu'à l'âge de trente ans : ses jours de plaisir ne sont plus ; il ne cesse depuis deux ans de verser des larmes sur le malheur de son existence.

¶ Naissance, fortune, dignités, alliances, conquêtes, renommée, tout cela mis dans une balance ne pese pas la moindre des vertus. Titus est un enfant de César ; Sesostris est un grand Héros ; Crésus est un Prince opulent ;

Virgile & Ciceron ſont des célebres génies : l'humble Serapion eſt l'ami de Dieu, & l'ami de Dieu eſt le trône de la Divinité.

TAYLOR INST. - OXFORD -

DE L'EDUCATION.

RIEN ne prouve mieux le beſoin que la nature a d'être ſoulagée, que le ſentiment de compaſſion que nous imprime l'état d'un enfant orphelin. Si ſon éducation n'exigeait pas des ſoins & de la dépenſe, le plus cher intérêt de notre cœur ſerait de l'adopter pour notre propre enfant.

¶. Il y a des hommes qui ne ſçavent que lever les yeux & le cœur vers le ciel, prendre femme, faire la chaſſe, boire, manger & dormir ; quoi de plus ſtupide que le *Cheraquis ?* Ils paraiſſent bien excuſables ; leurs peres n'en ſçavaient pas davantage : c'eſt donc l'éducation qui fait l'homme ; ſans elle le genre humain ne ſerait qu'un compoſé de *Cheraquis*. Quel opprobre pour l'humanité qu'un homme qui n'aurait jamais rien vu ni entendu? Toute une République de ſes ſembla-

bles n'aurait pas la moitié du mérite d'un de nos enfans de fept ans.

¶ La nature eft comme le diamant qui ne rend fon éclat qu'après l'avoir bien lavé : autant l'art lui donne des charmes, autant elle eft monftrueufe fi on ne la dépouille de fes vices.

¶ Il n'eft pas tout-à-fait vrai de dire que l'homme a naturellement de l'efprit ; il faudrait plutôt dire que la nature lui donne des difpofitions à l'efprit, & que l'art le met dans le cas de profiter des heureufes difpofitions de la nature.

¶ Les fages de l'antiquité profane furent moins l'ouvrage de la nature & de l'art que celui de la divine Providence. Des torrens d'iniquité couvraient alors la furface de la terre : Dieu fut touché de compaffion. Du fein des races maudites fortirent des Philofophes qui poufferent des cris en faveur de l'humanité avilie ; ils leverent des écoles ; ils compoferent des livres fur les droits de la nature & de la Divinité. Il eft vrai qu'ils vinfent trop tard ; le foleil avait été témoin de génération en génération de plus de vingt fiecles d'horreurs & d'impiétés.

¶ La répugnance de certains en-

fans pour les choses de Dieu, est la preuve de la guerre intestine entre la nature & la Divinité : un enfant de douze ans qui n'aime que le bien, est un chef-d'œuvre de la grace & un prodige de vertu.

¶ Le premier objet sensible qui touche le cœur d'un jeune homme, devient pour ainsi dire sa Divinité. La nature qui a prévenu l'opération de la grace jouit long-temps de ses droits ; il faut un coup du ciel pour abattre sa puissance : on voit des vieillards septuagénaires qui ont l'esprit ambitieux & le cœur tendre comme à l'âge de vingt ans. Cette obstination dans le vice vient moins du mauvais usage de la liberté, que du pouvoir de la nature qu'on laissa maîtresse du cœur dans un temps où il importait le plus de la maîtriser ; circonstance qui rend très-difficile la réforme des penchans. Les habitudes qu'on se fait dans l'âge mûr sont l'ouvrage de la volonté & de la réflexion ; il suffit avec la grace de bien réfléchir & de bien vouloir pour les détruire : les habitudes qu'on se fait dans l'âge tendre sont l'effet de l'ignorance & du tempérament ; pour les détruire il faut avec une grace spéciale

réformer le tempérament même.

¶ C'eſt être indigne de porter le nom de pere & de mere que de préférer le plaiſir d'avoir des enfans à la gloire & au mérite de les bien élever. La moindre peine qu'on devrait infliger à ces parens dénaturés ſerait de les chaſſer du ſein de la République.

¶ Il y a des hommes qui n'eſtiment pas aſſez la vie pour la donner aux autres : il y en a plus encore qui aimeraient mieux ceſſer de vivre que d'avoir charge d'enfans. Je ne loue les premiers, ni ne blame les ſeconds : il eſt heureux de ſervir aux deſſeins magnifiques de l'Auteur de la nature ; il eſt horrible de combattre ſes conſeils de miſéricorde & de ſalut ſur les enfans des hommes.

¶ C'eſt s'y prendre trop tard que de parler Religion à un jeune homme qui a mis le pied dans le monde. Les plaiſirs commencent à le maîtriſer ; ce n'en eſt que trop : le Mentor qui l'inſtruit trouve en lui un maître, je veux dire un tyran, plutôt qu'un diſciple. Sa fonction d'ailleurs embraſſe deux objets trop difficiles à remplir : il eſt queſtion de faire aimer à ſon Néophite ce qu'il déteſte, & de lui faire haïr ce qu'il

aime. *Ce ne sont point des hommes qu'il me faut pour en faire des sages*, disait un Sophiste, *mon talent se borne à rendre sages les enfans.*

¶ On ne parle pas volontiers de ce qui fait le sujet de sa douleur & de sa honte. Le souvenir de Dieu, la réforme des penchans, la décence des mœurs, sont des objets trop cruels quand on n'a pas le bonheur de les aimer: on n'est pas assez jaloux de l'éducation d'un enfant pour lui donner des instructions qui altérent le plaisir de sa propre tranquillité. D'ailleurs comment parler un langage qu'on n'entend pas? En attendant l'enfant grandit; ses penchans, ses caprices, ses habitudes se forment; & l'on ne pense enfin à lui donner des leçons de sagesse que lorsqu'il n'a plus d'oreilles pour les écouter.

¶ Aurions-nous besoin d'avoir des maîtres, si comme un certain soi-disant Philosophe le dit, nous devons *choisir les penchans pour guide, & la nature pour flambeau*?

¶ Il y a dans les familles chrétiennes trois genres d'éducation, comme il y a trois especes d'enfans; la belle éducation, la solide éducation, & la sainte éducation. La premiere est pour

les aînés qui ont des inclinations nobles ; on les forme aux usages du monde : la seconde est pour les cadets qui ont de l'esprit & des agrémens ; on leur fait apprendre les beaux Arts, & même les Sciences : la troisieme est pour les cadets & les aînés qui n'ont ni talent ni figure ; on les consacre à la piété : on met celui-ci dans le Sanctuaire pour y célébrer le redoutable Sacrifice en riant, & celui-là dans le Cloître pour y chanter les céléstes cantiques en pleurant. O parens ! quelles larmes effaceront ici votre péché ? Où sont donc les droits de Dieu sur vos enfans, si vous vous établissez ainsi les arbitres de leur destinée ?

¶ Vous voulez former le caractere de votre enfant ; commencez donc par connaître le tempérament que la nature lui a donné : voulez-vous courir le risque d'enter le figuier sauvage sur l'olivier ? Souvenez-vous sur-tout que les vices de votre propre tempérament ne sont point compris dans les regles de la bonne éducation.

¶ L'esprit de la discipline est pris dans la force de la loi ; le ton de la discipline doit être pris dans le caractere de l'enfant. La nature ne présente souvent

qu'une route pour aller jusqu'au cœur; il est inaccessible si l'on vient à la manquer. Ce sentier unique est d'autant plus facile à trouver que pour connaître l'ame des enfans, il ne faut que les entendre parler. C'est une grande étourderie de s'en tenir obstinément aux regles de l'éducation sans aucun égard pour le tempérament de l'éleve: il en est alors comme de la trop grande servitude aux regles de l'éloquence; elle obscurcit la beauté des talens en faisant sortir l'esprit hors de son caractere naturel sans lequel on ne sçaurait plaire. *Flavien* & *Camille* ont rendu leurs enfans libertins, l'un par trop de douceur, l'autre par trop de sévérité. Il n'aurait fallu qu'une chose pour faire deux bons sujets: c'eût été de mettre l'enfant timide de *Camille* sous la discipline de *Flavien*, & l'enfant rebelle de *Flavien* sous celle de *Camille*.

¶ Le grand art d'un maître est de faire trouver douce à l'éleve la rigueur de la discipline.

¶ La trop grande sévérité de la discipline sans distinction de caractere est un des plus grands vices de l'éducation; il est rare qu'elle n'abrutisse l'ame des enfans: je ne vois que la seule révolte

qui puisse les garantir du danger de la stupidité. Que sera-ce si le maître ajoute la colere à la sévérité, & s'il frappe ses coups dans la férocité de son tempérament ? Monstre, de quel autre monstre fus-tu l'éleve ? Qu'as-tu fait de ton cœur, animal farouche ! la nature ne te donna-t-elle un bras que pour écraser des enfans ? Alors toutes les leçons sont des soins superflus. La voix du maître crie moins fort à l'oreille de l'enfant que les instrumens de son supplice qui sont sous ses yeux : il ne comprend rien de ce qu'on lui dit ; il n'a pas même le courage de penser : & toute l'impression que font dans son ame les instructions, les reproches, les châtimens, c'est qu'il pleure, & que le lendemain encore il sera prêt à pleurer. Ce n'est pas qu'il ne faille user de sévérité : mais je dis que si ce jeune homme n'avait pas été rudement mené, il n'aurait jamais rien valu ; & que s'il l'avait été moins rudement, il auroit beaucoup plus valu.

¶ L'amour rabaisse le châtiment au dessous de la licence ; l'aversion porte au dessus de la licence la rigueur du châtiment. L'un & l'autre sentiment peuvent entraîner des suites fu-

nestes ; mais le second fait dans les enfans des impressions beaucoup plus dangereuses. Celui-là favorise leurs penchans, & néanmoins peut servir à les corriger ; celui-ci provoque leur ressentiment, & les rend incorrigibles.

¶ Il ne suffit pas d'apprendre aux enfans leur Religion ; le point essentiel est de la leur faire aimer. Cet objet, tout important qu'il est, n'est pourtant pas difficile à remplir ; il ne faut que sçavoir faire passer par le cœur le langage de la vertu. Lorsque l'idée de Dieu est bien empreinte dans l'ame d'un enfant, les traits de l'amour divin passent aisément dans son ame. Rien en lui ne s'oppose à l'impression de ses attraits ; il n'a encore ni doutes, ni préjugés, ni passions ; tout en lui vous prête son attention sans résistance & sans caprice ; son cœur est pour ainsi parler entre vos mains ; il ne veut, il ne soupire, il n'aime qu'autant que vous lui dites de soupirer & d'aimer : il leve les yeux au ciel comme vous ; il se met à genoux comme vous ; il verse des larmes comme vous. Quelle impression faites-vous dans son ame qui ne desire que par vous, si vous ne sçavez lui dire de vous écouter, si vous ne lui

parlez que d'un ton languiſſant, ſi en lui donnant des leçons de ſageſſe vous avez l'air d'un homme qui n'aime pas la vertu? Si j'avais à peindre l'éloquence ſtupide ou bien la ſtupidité myſtique, je vous peindrais, *Arſene*, enſeignant le Catéchiſme à vos enfans.

¶ Les maîtres ignorans ſont à l'égard des éleves, ce que ſont à l'égard de l'auditoire les mauvais Orateurs: l'auditeur languit, & ne ſoupire qu'après la fin du diſcours.

¶ Les grands malheurs ſont la ſource des grands crimes, quelquefois des grandes vertus. On ne trompera jamais un jeune homme en lui diſant que dans le cours de ſa vie il eſſuiera des diſgraces accablantes; c'eſt même une des vérités qu'il conviendrait le plus de lui faire comprendre: & parce que preſque tous ſes maux lui viendront de la part des hommes, c'eſt particulierement les hommes en général qu'il faut s'appliquer à lui faire connaître, comme des envieux, comme des calomniateurs, comme des fourbes, comme des ingrats: c'eſt préparer ſon cœur à ſouffrir que de lui dire qu'on ne peut vivre avec les méchans ſans ſouffrir. Cette préparation le prémunit

d'avance contre le danger de la surprise, du découragement, ou même du désespoir. *Je serais un menteur*, disait Antistenes, *si je disais, je ne le sçavais pas; & plus sot encore de me laisser abattre par un malheur que je sçavais devoir m'arriver.*

¶ Dans l'éducation civile l'enfant timide a besoin d'un maître familier, l'enfant capricieux d'un maître caressant, l'enfant spirituel d'un maître enjoué, l'enfant dissipé d'un maître flegmatique, l'enfant orgueilleux d'un maître railleur, l'enfant indolent d'un maître actif & généreux. Dans l'éducation morale il faut user de douceur envers l'éleve insensible, de discrétion envers l'éleve fervent, de connivence envers l'éleve léger, de dédain envers l'éleve délicat, de précision envers l'éleve raisonneur, de menaces & même de rigueur envers l'éleve obstiné.

¶ Je n'ai garde de vous accuser de négliger l'éducation chrétienne de vos enfans; je n'ignore point que dès le berceau ils sçurent leur Catéchisme: vous avez lieu d'être tranquille sur cet article. Aujourd'hui un autre devoir vous préoccupe; & vous ne

négligez rien pour le remplir. Vos deux aînés sont déja grands, par-là même en état d'apprendre de votre bouche la science du siecle; à faire la distinction de leur personne ; à composer le langage, le geste, la démarche; à se donner de l'ame pour les beaux sentimens, pour les nobles projets, pour les brillantes entreprises; à suivre pas à pas les Grands, & à se faire un nom digne de leur naissance. J'admire votre conduite; elle mérite tous les éloges. Vous avez attendu l'âge de raison pour instruire vos enfans des maximes du monde; & vous leur apprîtes les élémens du Christianisme à l'âge de trois ans. Parens, prévaricateurs parens! vos enfans au berceau pouvaient-ils bien connaître une Religion que vous ne connaissez pas vous-mêmes au midi de vos jours?

¶ Il semble que l'éducation prématurée donne du cœur à mesure qu'elle ouvre l'esprit. Le fils d'un Seigneur est tout amour, où le fils du Laboureur n'a que de la froideur & de l'insensibilité : il est naturel qu'il cherche à jouir de ce qu'on lui a fait connaître. Notre siecle a donc un bel avantage sur les siecles précédens; c'est

prudence, douceur, force, circonspection. Il faut connaître toute l'étendue de la Loi, les vices de la nature, l'ordre & la marche des vertus. On doit entrer le flambeau à la main dans l'ame de l'éleve, & d'un œil attentif examiner sa constitution, ses idées, son humeur, ses goûts, ses penchans. Il faut animer les portraits qu'on lui fait de Dieu, des beautés de la sagesse, de l'homme chrétien; éclairer ses marches & contre-marches; peser à la balance ses défauts; le faire adroitement rougir de sa légéreté, de ses caprices, de sa dissipation. Rien qui puisse le porter au découragement, moins encore à la révolte, non pas même la sévérité de la discipline. On doit lui retracer les devoirs de la vertu, mais il ne faut pas les lui réprésenter ou comme trop délicats ou comme trop étendus; & lorsqu'il tombe, c'est en s'inclinant soi-même qu'il faut le relever. La main qui le frappe doit être douce, légere, équitable; l'amour doit essuyer ses pleurs à mesure que le châtiment les fait couler. Il faut sur-tout se tenir soi-même dans la circonspection, & ne rien laisser échapper au dehors qui puisse offenser

offenser les yeux de l'éleve : mais avant de peindre le maître sous ce dernier trait, je dois avoir vu l'original.

¶ Ne pourrait-on pas faire entendre aux parens que le vrai mérite est l'ame des grands talens & de la belle renommée ; qu'il prépare les voies aux éminentes dignités de l'Etat ; qu'il est assuré d'obtenir tôt ou tard la protection du Prince ; qu'il se suffit à lui-même dans les heureux ou fâcheux événemens de la vie ; & que tout comme la sagesse du fils ajoute un nouvel éclat à la gloire du pere, de même le fils libertin déshonore toute la famille, & couvre de honte les cendres de ses plus illustres ancêtres !

¶ Que sont pour un pere les plus riches trésors, & pour une mere toutes les couronnes en comparaison d'un fils qui illustre l'humanité, & d'une fille qui fait l'ornement de son sexe !

¶ Le Mahométan devrait venir chez nous pour apprendre à donner à la jeunesse une belle éducation ; & nous devrions aller chez lui pour apprendre à lui donner une éducation religieuse. Le Turc, il est vrai, n'applique à la torture ni les pieds, ni la langue, ni la tête de son enfant ; il le

laisse tel que Dieu l'a fait. Il ne l'assujettit pas à tous ces usages efféminés que la mode & la politesse ont introduit ; il ne met pas un luth en ses mains, & sous ses yeux un cahier de musique : il ne lui dit pas, *mon fils tenez-vous droit ! voyons mon fils si vous sçavez bien saluer !* mais il lui apprend à croire en Dieu & en son Prophete ; il lui recommande d'être modeste dans la Mosquée, & profondément recueilli pendant sa priere ; il l'accoutume peu à peu à l'abstinence pour qu'il trouve dans la suite la rigueur du jeûne plus supportable ; & il punit ses plus petites prévarications touchant les préceptes de la Loi. Nous sommes en matiere d'éducation des Chrétiens du Mahométisme relâché, les Turcs sont des Mahométans du Christianisme réformé.

¶ La bonne éducation tient lieu de Loi à un jeune homme ; & il est rare que la force de la Loi corrige en lui les vices de la mauvaise éducation.

¶ Il n'est pas d'homme qui ne fût bien aise de redevenir enfant pour mettre plus à profit les années du bas âge : regrets superflus ; il ne reste qu'à bien profiter du présent, & à se retourner

sérieusement vers l'avenir. Mais puisque cette perte devient irréparable, comment un pere ne s'applique-t-il point à faire de son fils un homme qui n'ait pas lieu de se repentir d'avoir été trop enfant?

¶ Votre fils est un très-joli jeune homme : il a de l'esprit, de la figure, & même de la religion. Avec toutes ces belles qualités il lui reste néanmoins une tache sur le front ; il n'a point vu Paris. Mais vous avez résolu d'effacer votre honte & la sienne ; il est décidé qu'il fera le voyage. Dieu pourra-t-il s'en prendre à vous, si votre fils revient chargé de tous les vices de la Capitale ? Ne vous y trompez pas, peres & meres ! les crimes de votre famille qu'autorise votre connivence, se partagent entre vous & vos criminels enfans ; & sans étendre l'esprit de la Loi, je puis ajouter que vous en serez plus rigoureusement punis.

¶ Comme il ne faut souvent qu'un bon livre pour faire rougir de trente années de libertinage ; de même il ne faut qu'une mauvaise compagnie pour faire perdre vingt années de bonne éducation.

¶ Les enfans ont leur raiſon comme nous avons la nôtre; & ſi nous n'entendons pas leurs raiſonnemens, c'eſt que nous n'avons pas l'oreille aſſez fine pour les écouter. Vous ſeriez moins vicieux, ſi vous corrigiez les défauts que votre enfant apperçoit en vous, & qu'il ne vous vient jamais dans l'idée de réformer. Accordez-lui ſeulement la permiſſion de vous parler; il vous donnera des leçons capables de faire de vous un homme beaucoup plus raiſonnable.

¶ Un enfant prend des meſures lorſqu'il veut faire un vol; il tourne les yeux pour voir s'il n'eſt pas apperçu; il frémit, il pleure s'il eſt ſurpris: il comprend donc qu'il fait le mal.

¶ On ne dit pas qu'il faille faire aux enfans des profonds raiſonnemens: on dit qu'il faut d'abord leur apprendre les choſes qui ſont à la portée de leur conception. Leur eſprit a ſes gradations comme le corps; avant de courir on les fait marcher. C'eſt à vous à leur faire dire qui créa le ciel & la terre, qui leur donna l'exiſtence, qui les racheta, ce qu'ils doivent aimer ou déteſter: & après leur avoir expliqué ces vérités importantes, tâchez

de rendre leur cœur ſenſible ; dites-leur qu'elles ſont l'objet de vos reſpects & de votre plus tendre amour. Le cœur de vos enfans eſt à vous, il leur eſt impoſſible de haïr ce qu'ils ſçavent que vous aimez.

¶ Le ſoldat ne va pas au combat ſans s'y être préparé par l'exercice ; il ſerait infailliblement battu. L'âge adulte eſt l'âge des tentations ; il faut être inſtruit dans l'art de les combattre avant d'y parvenir. L'âge de l'innocence eſt le plus précieux temps de la vie pour acquérir la ſcience du ſalut ; la plus grande & la plus irréparable perte de la vie, eſt celle du temps de l'âge de l'innocence.

¶ L'incrédulité commence où finit le temps du jeune âge. Un enfant encore ſans paſſions croit tout ce qu'on lui dit : le jeune homme qui n'a rien oui dire, aime à douter pour ne pas rompre avec ſes penchans. Deux ans de moins ſauvent la foi du premier ; deux ans de plus perdent celle du ſecond.

¶ A comparer le temps qu'un jeune homme de vingt ans donne aux licences de l'âge, avec celui que pour la premiere fois il conſacre à l'étude de

la Religion, il fait par jour dix fois plus de progrès dans la carriere du vice que dans la science du salut. Son malheur est de n'avoir pas été enfant d'un pere Chrétien avant d'être libertin.

¶ Il y a des parens à qui rien n'est capable de faire ouvrir les yeux sur la mauvaise conduite de leurs enfans : leur bouche est toujours ouverte pour justifier jusqu'à leur licence ; ils sont idolâtres de leurs vices ; & ils donneraient cent démentis à quiconque oserait dire qu'ils sont licencieux. Pourrait-on croire que l'autre jour *Anolin* faillit égorger *Olibrius*, qui en ami lui donnait des nouvelles de Monsieur son fils ? L'avis était important ; ce brave jeune homme avait volé deux montres d'or au Quai de Gêvres. Pere insensé ! faut-il que ton fils soit exterminé sur la Grêve, pour te faire sentir l'injustice de ton erreur ?

¶ Il y a beaucoup moins d'enfans qui perdent leur ame par leur seule faute, qu'il n'y en a qui la perdent par celle des parens. Pour nous convaincre de cette vérité, considérons d'un côté la contagion du mauvais exemple ; & de l'autre, comparons le nom-

bre des religieux parens avec la foule des pere & mere ſcandaleux. Après un pere qui jamais ne ſcandaliſe ſon enfant, ce qu'il y a au monde de plus rare, eſt un jeune homme qui ne ſe laiſſe point pervertir par l'exemple des libertins.

¶ Je ne condamne point, *Macrine*, le déſeſpoir de vos jours ſur la mort de votre fille : vous avez en effet raiſon de vous abandonner à vos douloureux tranſports. Qu'il eſt beau de voir une ame chrétienne comme la vôtre, ſe répandre en pleurs par la crainte de ne pas rendre à Dieu les enfans tels que de ſa main vous les aviez reçus! Redoublez vos ſanglots, *Macrine*! la corruption de vos mœurs infecta le cœur de votre fille : du fond de l'abyme elle conjure le ciel de venger ſur votre tête la perte de ſon ame bien aimée.

¶ Quelle douleur pour un homme de bien de voir que ſon fils vit ſans religion & ſa fille ſans pudeur! il n'a rien épargné, ce pere tendre & religieux, pour donner à ſes enfans une éducation chrétienne ; & comme Job il n'a ceſſé d'offrir à Dieu des ſacrifices pour qu'il les préſervât de toute contagion. Mais il

n'a pas sçu que les amis qui le visitaient étaient les amans de sa femme, & qu'ils pervertissaient l'esprit du fils par leurs propos impies, tandis que l'exemple de la mere allumait des feux impurs dans le cœur de sa fille.

¶ Les grands crimes viennent moins de la nature corrompue, que du naturel vicieux que la mauvaise éducation a fortifié dans son vice.

¶ On ne juge pas des inclinations du pere par celles de l'enfant; mais on juge de la conduite de l'enfant par celle du pere. La crainte, l'amour, la nécessité, l'espérance rendent un enfant docile à la voix qui lui parle & à la main qui le conduit : tous ses esprits ne se préoccupent que des impressions qu'il reçoit; de quoi d'ailleurs pourrait-il s'occuper? Et c'est d'après ces premieres impressions qui développent peu à peu la nature, que se forme son attachement pour le bien ou pour le mal. Ce goût décidé pour le vice ou pour la vertu est l'effet de l'exemple qui crie toujours plus fort que la nature dans l'ame d'un enfant : il pleure si on lui ôte la liberté d'imiter son pere, & il rit lorsqu'il a sçu redire & faire ce que son pere a dit ou fait.

Sitôt, mon fils, vous avez de l'ambition, disait Philippe à Alexandre ! L'enfant pouvait-il ne pas être ambitieux? le pere traçait sous ses yeux ses projets de conquêtes.

¶ Le plaisir que goûte un enfant à imiter le bien qu'il voit faire, prouve que tout n'est pas vice dans la nature.

¶ De quoi vous plaignez-vous, *Euthimius* ! & qui trouble le repos de vos jours? Votre fils unique, dites-vous, n'a ni foi, ni loi, ni religion. Il a porté l'audace jusqu'à surprendre la clef de vos trésors pour accumuler les frais de ses débauches : c'est un misérable qui n'a pour toute société que des libertins & des concubines : votre parti est pris ; vous avez résolu de l'exhéréder. Mais n'allons pas si vîte, *Euthimius* ! faites-vous réflexion que votre conduite l'a porté à tous ces excès ; & qu'en dépit de votre courroux il est l'héritier légitime en concurrence de ses freres adultérins?

¶ C'est un bonheur de ne pas exister en comparaison du malheur de naître d'un sein corrompu, & de vivre sous la discipline des parens qui par leur conduite déshonorent l'humanité. Comment les enfans éviteront-

ils la contagion du mauvais exemple qui se retrace dans les mœurs d'un pere licencieux & d'une mere voluptueuse ! Je serais tenté de croire que si les scandaleux parens ont le salut à espérer, il faut préliminairement que les enfans dont ils causent la perte soient sauvés.

¶ Les impressions du mauvais exemple sont celles qui passent plus subtilement & plus promptement dans l'ame des enfans. Il ne faut de la part d'un pere qu'un trait de licence pour les rendre impudens, licencieux, effrénés ; & s'il tombe dans la récidive, l'impulsion est trop forte, ils se laissent entraîner sans vouloir, pour ne pas dire pouvoir, revenir sur leurs pas. Alors le châtiment vient trop tard : vos coups, loin de les assujettir, sont pour eux comme autant de semences de caprice ; du caprice ils passent à la désobéissance, de la désobéissance au mépris, du mépris à la haine, de la haine à la révolte. Connoissez, parens, la force de vos devoirs ! connoissez le pouvoir du vice & la faiblesse du cœur humain ! il faut trente vertus à un pere pour faire un sage de son enfant ; il ne

lui faut qu'un vice pour en faire un fameux libertin.

¶ Il y a des enfans qui se conservent sans tache par l'endroit même qui devrait les corrompre ; c'est le scandale des parens dont l'horrible conduite les confond, & leur fait prendre le parti de devenir sages.

¶ On voit des familles où le vice est transmis comme à titre de patrimoine des bisaïeux aux arriere-petits-fils. *Argan* a appris de son pere à blasphémer, comme son pere l'avait appris de son grand-pere ; & son fils qui sçait à peine parler, blasphême comme lui. Cette iniquité héréditaire a prescrit depuis bien long-temps. Il n'est pas impossible néanmoins d'en infirmer la possession : il ne faudrait qu'avoir assez d'honneur pour ne pas contracter des alliances avec de si maudites races.

¶ Tous les hommes ne sont pas du même systême, & n'ont pas le même mérite : on peut dire sans injustice que Pierre est plus judicieux & plus sage que Paul. Que doit penser un jeune homme qui voit son pere débiter à table des maximes contraires à l'esprit de son école, si ce n'est que

son maître est un ignorant, ou son pere un étourdi?

¶ Je n'ai vu ni l'Hydre, ni la tête de Méduse : mais j'ai vu des monstres beaucoup plus horribles; ce sont les pere & mere qui rendent les enfans complices de leurs crimes.

¶ Je ne mets au dessus d'une famille qui donne des Pontifes à l'Eglise, des Ministres à l'Etat, des Héros à la guerre, que celle d'un pauvre artisan qui est en possession de la vertu, & où le pere, la mere & les enfans vivent en prédestinés.

¶ Les enfans doivent se consoler de la mort des parens religieux par la vertu même qui les rendait si dignes de leur amour : la mort des mauvais parens est à regretter par les vices mêmes qui les rendaient odieux aux enfans.

¶ Un enfant qui sort de dessous les yeux de ses parens est comme un enfant perdu, si son nouveau maître n'a pour lui l'amour d'un pere & la tendresse d'une mere; ce qui est presque impossible. Cherchez à prix d'argent un cœur comme le vôtre! vos recherches sont inutiles ; tout l'or d'Ophir ne vous fera jamais trouver

un autre vous-même : un pere est pere, & un précepteur est un précepteur : eh ! où en serions-nous s'il n'y avait une Providence spéciale pour les enfans! *Vos menaces sont inutiles*, disaient les Athéniens à Antipater, *vous n'aurez point nos enfans pour ôtages ! Qui comme nous leur fera comprendre qu'ils doivent un jour être des hommes ? Laissez-nous nos enfans, nous aimons mieux mourir !* Pourrait-on vous demander ce que font vos enfans dans ces pensionnats ténébreux, où le domestique est ce qu'il y a de moins grossier & de plus sage ?

¶ L'amour partial, ou ce qui est la même chose, l'injustice envers les enfans est un des plus grands vices de l'éducation.

¶ Est-il de plus triste sort que celui d'un enfant qui sans cesse arrose son pain de ses larmes ; qui n'attire sur lui de la part d'un pere que des regards fiers & menaçans ; qui trouve sous chacun de ses pas une mere fumante de courroux comme une Thysiphone ; & qui plus à plaindre qu'un esclave, ne remplit ses devoirs que pour être puni même dans ses vertus ? A moins d'une grace spéciale ce pauvre enfant

eſt un ſujet perdu : c'eſt être trop malheureux pour ne pas devenir méchant.

¶ Il vaut mieux être toujours en ſanté que de guérir d'une maladie par les remedes. Comment puniſſez-vous le crime dans votre enfant, qui par votre ſeule faute ignore les maximes de ſa bonne conduite? Ne comprenez-vous point que c'eſt par vous que le châtiment doit commencer? C'eſt à lui à corriger par l'obéiſſance le vice d'un apétit déſordonné; c'eſt à vous à prévenir ſes déſordres par les regles de la bonne diſcipline.

¶ Y penſez-vous lorſque dans l'éducation de vos enfans vous allez à l'amour par la voie de l'inhumanité? Binjamin eſt nourri des délices de votre table, & Zabulon ſon frere ſouffre une faim dévorante hors de la ſalle du feſtin; Joſeph eſt vêtu de ſatin, & Lévi marche pieds nuds au milieu des glaçons; vos filles aînées ſont couronnées de fleurs, & les cadettes n'ont pas même de ceinture pour entourer leurs reins: avez-vous donc réſolu de faire de votre famille une race maudite de carnage & de ſang? Soyez un peu plus tendres envers tous vos enfans, un peu moins ſéveres, un

peu moins injustes, nous n'entendrons plus parler ni de guerre domestique, ni de procès de famille, ni d'attentat fratricide ou parricide.

¶ C'est empoisonner le cœur des enfans que de ne pas tempérer par le levain de la raison le châtiment dont on les punit, ou l'amour qu'on leur porte.

¶ Combien de familles où la jalousie transforme les enfans en autant de petites bêtes farouches! En vain un pere commande; il n'a pas sçu aimer, il ne peut se faire obéir : ses enfans sont mutins, hardis, insolens; ils portent l'audace jusqu'à lui opposer le front. Ne vous en prenez qu'à vous-même, parens! vous seuls allumâtes dans la famille le flambeau de la discorde. Vous souvient-il que cet enfant reposait sur vos genoux, tandis que vous vous armiez contre celui-ci de tout le feu des tyrans? C'en était trop pour des enfans naturellement jaloux: leur ressentiment a voulu se venger de votre injustice sur votre tête & sur celle de leurs freres; ils ont pris parti contr'eux & contre vous, & la guerre s'en est ensuivie. Mais vous ne sçavez pas une chose, c'est que par leurs

complaintes ces enfans de rebut vous déshonorent aux yeux des gens de bien ; que ſans reſpect pour votre titre de pere & de mere ils inſtruiſent le public, je ne dis pas de vos vertus, mais des œuvres d'iniquité qui vous paſſent par les mains, l'un pendant la nuit, l'autre pendant le jour.

¶ L'ingratitude des enfans eſt pour les cheveux blancs d'un pere, ce que ſont pour une beauté jalouſe & mercénaire les traits imprévus d'un viſage cicatriſé : il oublie qu'il eſt vieillard infirme, pour ne ſe nourrir que du chagrin d'être pere infortuné. Il n'avait point prévu que la ſage éducation de ſes enfans, & non ſes enfans, devait être le ſeul appui de ſa vieilleſſe.

¶ L'attentat de certains enfans contre le repos & la vie de leurs peres, ne ſerait-il pas une punition du plaiſir que ces peres goûterent à la mort de leurs propres parens ?

¶ Si la nature fait tant deſirer d'avoir des enfans, pourquoi n'inſpire-t-elle pas le deſir de leur vrai bonheur ? Qu'on ne ſe plaigne donc plus ſi les vœux ne ſont pas exaucés. La ſtérilité n'eſt pas toujours un vice de la nature : elle eſt ſouvent la punition d'une ame

charnelle qui au lieu de demander des enfans selon le cœur de Dieu, n'a jamais desiré que d'avoir des enfans?

¶ Je ne sçais pas si ce n'est point condamner sa propre Religion, que de laisser à ses enfans la liberté d'en choisir une à leur fantaisie. Si le pere croit être dans la bonne voie, pourquoi expose-t-il son fils à s'égarer dans des routes funestes? Cette conduite fait tomber la nature en contradiction avec elle-même, en ce qu'elle abandonne à son malheur le plus tendre objet de son amour. Le mauvais choix du pere ne peut pas justifier ici sa barbare condescendance: il péche contre les lumieres de l'esprit, en s'attachant étourdiment à sa Religion qui peut être fausse; il péche contre les sentimens du cœur, en n'élevant pas son fils dans sa Religion qu'il croit être vraie.

¶ La santé, l'esprit, la vertu sont un bien de la nature & de la grace qu'on ne sçaurait trop chérement acheter; comment donc l'habile Médecin & le sage Mentor ne sont-ils pas vêtus de pourpre, tranquillement assis sur le trône de la fortune? Il n'y a point d'éloge que ne méritent les hommes d'Eglise ou d'Etat qui se montrent

incorruptibles dans les fonctions de leur ministere : les maîtres qui mettent leurs éleves en état de servir avec honneur l'Eglise ou la République, sont au dessus de tout éloge.

¶ Il y a trop de plans d'éducation vicieuse, pour qu'il y ait beaucoup d'enfans sages : il y a trop peu d'enfans sages, parce qu'il y a trop de parens vicieux.

¶ Entre mille hommes, j'en trouve dix qui ne font point repentir la nature de les avoir faits peres : entre mille femmes, j'en trouve vingt qui honorent la nature par leur titre de meres.

DE LA VOCATION.

NE pourrait-on pas dire que l'infidélité à la vocation rend toujours l'homme malheureux ; & que si dans son malheur il vit en méchant homme, c'est que dans le choix d'un état il a moins consulté l'esprit de Dieu que la prudence de la chair ? Nous nous convaincrons de ces vérités, si nous pensons que la Providence est jalouse

de ses droits, & qu'on ne renverse jamais impunément ses desseins dans le gouvernement de ce bas monde. L'homme doit être spécialement soumis à l'autorité de Dieu sur toute créature ; ses prérogatives sur les autres êtres sont pour lui des motifs d'une plus entiere dépendance. D'ailleurs ses devoirs de créature raisonnable exigent de lui des efforts de génie & de courage qui surpassent ses forces naturelles : à quoi pense cet homme, lorsque sans autre conseil que celui de son esprit, ni même d'autre appui que celui de son bras, il se charge du soin de sa destinée & pour le temps présent & pour ses jours à venir ?

¶ Conserver dans son éclat une fortune brillante, ou la soutenir sur son penchant ; fortifier dans sa gloire une réputation honorable, ou la réparer dans ses breches ; maintenir dans sa splendeur une famille illustre, ou la venger de son opprobre ; tout cela n'est qu'un jeu d'enfant si on le compare à l'esprit de sagesse & de conseil qu'exige le choix d'un état. Le gouvernement des Empires est le gouvernement des Empires : la vocation s'éleve jusqu'à l'ordre surnaturel &

devient l'affaire du ſalut, par conſéquent la cauſe & l'intérêt de Dieu même.

¶ Celui qui ne ſçaurait pas que dans ſa déſobéiſſance à la voix de Dieu Jonas fut enſeveli au fond des mers, que Jonathan attira ſur lui la vengeance céleſte par ſon entêtement à vouloir changer en liberté d'état ſa condition d'eſclave, qu'Abiron fut englouti tout vivant ſous la terre en punition de ſon audace à ſaiſir l'encenſoir, pourrait peut-être ignorer ſi la volonté de Dieu eſt que tous les hommes reſtent dans les lignes que ſa main leur trace, & s'épargner la douleur de voir dans les différens états des Jonas, des Abiron & des Jonathan. Il n'eſt pas permis de penſer que la créature ſoit indépendante du Créateur dans ſes projets, dans ſa fortune, dans ſa vie, dans ſa liberté; qui ne voit que tout eſt ſous le domaine de Dieu? Mais à examiner la conduite des hommes dans le renverſement qu'ils oppoſent à l'ordre de leur deſtinée, leur obſtination à ne conſulter en tout que leurs volontés, l'uſurpation qu'ils font des droits de la Providence qui régit & gouverne tout, les paſſions inſenſées

qu'il leur plaît d'associer aux devoirs les plus importans de la vie humaine, ne pourrait-on pas dire que les loix les plus inutiles, quoique les plus conformes aux besoins de tous les états, sont celles que Dieu prescrit à l'humanité ?

¶ D'où vient le courage du soldat à supporter la soif & la fatigue, la constante sérénité de l'artisan sous le poids de son travail, la joie du pauvre dans le sein de l'opprobre & de la misere, si ce n'est de Dieu qui attache des douceurs secrettes à tous les états ?

¶ Toutes les conditions de la vie ont la grace d'état, comme elles ont toutes la grace du salut : que deviendrait l'homme s'il n'avait pas le courage de remplir ses devoirs civils, & de supporter les peines attachées à tous les états ? Il est donc de la sagesse & de la bonté d'un Dieu de ne pas laisser succomber le Monarque sous la pesanteur de sa couronne, ni le laboureur sous le poids de l'été, puisqu'il veut que le Souverain gouverne les peuples, & que le vigneron cultive la terre. Mais il n'est pas de la justice de Dieu que cet homme soit heureux

qui malgré ses volontés s'est établi l'arbitre de sa vocation : il est juste au contraire qu'il dévore toutes les amertumes de son état, & qu'il apprenne à ses dépens que le Dieu du ciel est le Dieu de la terre, & qu'il n'appartient qu'à lui d'assigner leur place aux grands & aux petits.

¶ La duplicité de l'esprit est la voie de l'inconstance & de l'iniquité : la simplicité du cœur est l'ame du bon conseil, & le sentier de la justice.

¶ Le choix d'un état fait par légéreté amene le repentir ; & si l'engagement est indissoluble, le repentir dégénere en désespoir : comment dans cette position ne pas devenir méchant ? On ne s'acquitte alors ni envers Dieu ni envers les hommes : on est mauvais chrétien, bizarre époux, pere cruel, Magistrat dur & partial : on se venge par le crime des peines inséparables de son état, de l'embarras des affaires par la ruine des parties, des travaux de la guerre par les concussions, des dégoûts du mariage par l'oppression de la mere & des enfans, des ennuis de la solitude par une scandaleuse dissipation : d'une simple infidélité on passe à la noirceur des for-

faits qui changent en Dieu la miséricorde en vengeance. Fallait-il tant se presser pour faire une sottise, & pour se mettre dans le cas de ne pouvoir attribuer ses malheurs qu'à sa propre étourderie?

¶ La preuve la moins suspecte d'une vocation qui ne vient pas de Dieu, c'est le choix d'un état contre son propre cœur. La marque la plus certaine d'une vocation selon le cœur de Dieu, est le choix d'un état où l'on s'engage principalement en vue de son salut.

¶ C'est à l'homme à considérer ses voies; mais Dieu se réserve le droit de diriger ses pas.

¶ Sceptre, houlette, robe, épée, négoce, barreau, mariage, célibat, tous les états sont établis de Dieu, & dépendent immédiatement du ressort de sa providence. C'est un Monarque qui selon ses volontés gouverne son Royaume; qui crée de la poussiere les Princes de sa cour; qui choisit ses Généraux, ses Ministres; qui enleve l'époux à l'épouse pour en faire son Soldat; qui dégrade le Noble, & qui met le Roturier à la tête des Provinces: seul grand, seul dominateur de la terre,

tout mortel doit fléchir sous sa toute-puissance; & c'est combattre sa divinité que de toucher même aux rênes de son Empire. Que font donc les hommes, lorsque sans consulter ses volontés ils se dressent comme des trônes au milieu d'un peuple où il ne voulait pas même qu'ils eussent ni suffrage ni entrée? Il sera vrai de dire que Dieu ferme les yeux sur ces attentats, lorsque nous ne verrons plus de scenes tragiques sur le théatre de ce monde; *Urcissin* renversé du haut de sa fortune, *Sadoc* chassé du Sanctuaire, *Helladius* poussant des sanglots du fond de son palais, & *Sabine* faisant du lit nuptial comme un tombeau qu'elle ne cesse d'arroser de ses pleurs.

¶ Il en est d'un homme infidele à sa vocation comme d'un jeune oiseau qui sortant du nid de son propre mouvement, échappe aux yeux de la mere: il ne tarde pas long-temps à souffrir la faim, à perdre la vie ou la liberté.

¶ Les devoirs d'état entrent dans l'ordre du salut comme les devoirs de Religion: c'est une vertu dans un Général de bien commander; c'est un crime dans le Soldat de ne pas obéir.

Je

Je ne sçais qu'elle des deux choses est la cause principale du malheur des hommes pour le temps & pour l'éternité, ou l'oubli de leurs devoirs de Religion, ou la négligence des devoirs de leur état.

¶ Ce n'est pas l'état qui nous sauve, ce sont les graces d'état : parmi ces graces il y en a de favorites que Dieu nous retranche pour punir notre infidélité.

¶ L'on peut se sauver dans tous les états, dans celui-là même dont on a fait choix contre l'ordre de la Providence. Cette vérité ne guérit pourtant pas mon scrupule, lorsque je pense que parmi tant de conditions qui sont dans la vie, il n'y en a qu'une où Dieu a de préférence attaché mon salut : suis-je sage de ne pas me mettre en devoir de la chercher ?

Pourquoi ne pas dire que la destinée des hommes est indépendante de la Providence, quand on considere les scandales qui régnent dans les plus honorables conditions de la vie ? Comment Dieu présiderait-il sur des états où la vertu ne trouve point sa place ; où tout est réglé par les passions humaines ; où l'orgueil & le vil intérêt

violent ſans pudeur le droit des gens; où pour ſe venger d'une injuſtice on croit qu'il eſt permis d'être ſoi-même injuſte; & où par un horrible attentat contre la légiſlation même il ſuffit d'avoir l'autorité en main pour devenir tyran? Tous ces déſordres ſont le crime du ſeul homme qui, par une injuſtice plus criante encore, rejette ſur ſon état les honteux vices de ſa perſonne. Vous avez raiſon, ſages du ſiecle! Dieu ne fait pas bien tout ce qu'il fait: il ſemble qu'il s'eſt trompé en appellant aux plus reſpectables conditions de la vie d'auſſi miſérables créatures que nous.

¶ Quelques funeſtes que ſoient les ſuites de l'infidélité à ſa vocation, je crois cependant qu'il eſt moins rare de voir les hommes vivre en eſprit de vertu dans l'état où Dieu ne les avait pas appellés, que de voir les jeunes gens faire choix d'un état dans le véritable eſprit de vertu.

¶ La fronde eſt propre au berger, David s'en eſt ſervi contre Goliath: mais le paſteur n'aurait pas terraſſé le géant, s'il eût endoſſé la cuiraſſe du Roi: les armes doivent être proportionnées au génie & au bras des

combattans. Vos pas chancèlent ſous le poids de votre dignité: faut-il vous dire qu'un homme qui a toujous préféré les graces du corps aux talens de l'eſprit, qui a conſacré le printemps de l'âge à la molle oiſiveté, qui tout au plus a ſa tête chargée de la lie des Mercures Galans, n'eſt pas fait pour démêler les intérêts des peuples & des Souverains ? Deſcendez du haut de votre poſte ! le public aura du moins la conſolation de voir diminuer le nombre de vos ſemblables.

¶ Une des conditions ſans leſquelles toute vocation eſt ſuſpecte, eſt d'avoir les qualités de l'eſprit, du cœur, & même du corps reſpectives à l'état dont on fait choix. Ce défaut de conformité va plus loin qu'on ne penſe; il eſt rare qu'il n'entraîne des malheurs publics. Sçais-je bien ce que je fais lorſque ſans courage, ſans génie, ſans vertu je m'impoſe les fardeaux les plus onéreux ? Je me jette dans le Barreau, & je ne connois ni Lycurgue ni Papyrius : mon ſang ſe glace au bruit d'un tourbillon, & je prends le parti de la guerre : je n'ai ni zele ni capacité, & me voici Grand-Prêtre ſelon l'ordre de Melchiſedech : ſans probité

je manie les deniers publics ; je bâtis des citadelles ſans compas ; ſans érudition je ſuis Docteur en Médecine, en Théologie, en Droit Civil & Canon. De-là, par un événement néceſſaire, s'enſuivent des inconvéniens terribles. L'innocent que je n'ai pas ſçu juſtifier eſt condamné au ſupplice ; le pénitent ſacrilege eſt renvoyé abſous ; le malade eſt étouffé par mon ordonnance ; les tréſors publics ſont au pillage ; l'ennemi m'épouvante à la porte où je fais ſentinelle, il entre à ma ſuite mettant tout à feu & à ſang, égorgeant d'un même coup la mere & la fille, le vieillard, & ſur ſes genoux l'arriere-petit-fils. Si nous ne craignons pas que toutes ces choſes arrivent, voudrions-nous dire qu'elles ne ſont pas déja arrivées ?

¶ Le moyen de ne pas ſe repentir de ce que l'on fait, eſt de ne jamais rien faire ſans conſeil.

¶ Pour voir une ſociété dont les chefs & les membres ſont placés de la main de Dieu, il ne faut qu'entrer dans une Ville où régnent la probité, l'honneur, la juſtice, la paix ; où les Grands ſe diſtinguent des petits par la ſupériorité du mérite ; où le Magiſ-

trat ne consulte que l'esprit de la Loi; où l'époux & l'épouse ne sont qu'un cœur, qu'un sentiment, qu'une volonté; où le Prêtre ne quitte l'encensoir que pour puiser dans la lecture la discipline de ses mœurs & l'instruction du peuple; où le Religieux vit caché dans la solitude; où le Négociant tient toujours la balance sur son comptoir; où l'artisan charme son travail par le plaisir de bien faire son ouvrage; & où le voisin regarde comme la sienne propre la famille de son voisin. Une telle Ville est sans doute l'image de la Cité Sainte où tout est soumis aux volontés du Créateur: mais n'anticipons point l'éloge de ses vertus; attendons que les hommes en aient jetté les fondemens.

¶ Est-ce dans mon propre fonds que je dois chercher le secret de ma prédestination, les voies de la Providence qui soutient le cours de ma vie, la disposition future ou même présente de mon cœur, la prudence nécessaire ou pour régler mes penchans, ou pour concerter mes projets, ou pour prévenir les écueils du salut qui, sans que je le sçache, préparent aujourd'hui mon malheur pour le con-

sommer demain ! Suis-je donc assez simple d'esprit pour ne point comprendre que de moi-même je ne suis que faiblesse, qu'illusion, qu'inconstance, que misere, que vanité ?

¶ L'homme qui trahit sa vocation renverse les desseins de Dieu, enfouit ses talens, trouble l'harmonie, déshonore la nature & la Divinité. Il ressemble à un Soldat qui quittant son poste veut faire le métier de Général, & dont l'étourderie porte la confusion dans tous les rangs : il perd le souffle dans des affaires qui pour tout autre ne seraient qu'un amusement ; & ce que la main d'un enfant soutiendrait sans effort, l'accable sous son poids. Il ne peut ajuster son caractere ni à la modestie du Prêtre, ni au silence du Religieux, ni à la douceur du mari, ni à la gravité du Magistrat. Etudier un Digeste, lire les Ecritures, les Canons, instruire des enfans, régler des affaires domestiques, ce sont là des choses dont l'idée seule altere son sang. Partout ailleurs il ferait honneur à sa place ; ici il fait la honte de son poste : il cache l'homme de robe sous l'épée, l'art des combats sous la robe, l'Ecclésiastique sous le Guerrier, & sous la

tonsure le politique, le courtisan: c'est le tableau de la Religion sous les traits d'une Bacchante, un Torse ridicule qui sans yeux, sans balance & sans glaive représente la Déesse de la Justice.

¶ Je ne crois pas qu'il y ait au monde de plaisir plus doux que celui d'un homme qui vit content de son état: après les délices de ses jours, le plus heureux sort de la vie sont les plaisirs & la prospérité d'un Roi.

¶ Laissons faire *Egiste*; à l'âge de trente ans il aura essayé de tous les états. On l'a vu jusqu'ici Ecrivain, Soldat, Ecclésiastique, Marin, Porteur de contrainte, enfin Bailli pour la septieme fois fiancé. Son état n'a pourtant pas encore de point fixe; mais il l'aura bientôt: il se propose de faire un voyage aux Indes pour recueillir la succession d'un oncle mort à Madras: de-là il doit passer au Mexique pour conclure un de ses mariages à Carthagêne, d'où il viendra s'établir à Paris à titre de Sous-Fermier. Nous croyons qu'*Egiste* n'a point son semblable; nous nous trompons: la belle vocation aujourd'hui est de varier le choix des états selon les différentes faces que présente la for-

tune ; jusqu'à Frere *Gilles* dévoué au Cloître par contrat solemnel, mais qui a obtenu une Bref de Rome pour changer son froc en manteau d'Abbé Commendataire.

¶ La haute naissance, la fortune, le crédit, les talens de l'esprit & du corps semblent être le présage de l'infidélité à l'esprit de sa vocation. On croirait faire une injustice à Dieu & à la nature en chargeant le poids de la Magistrature sur des épaules faites pour porter les armes, & en cachant la douceur des graces sous le voile de la virginité : quel dommage, dit-on, de voir une belle & riche personne faire à Dieu le sacrifice de sa fortune & de sa beauté ! Mais pourquoi ne pas dire plutôt ; quel scandale de voir les mortels ingrats faire servir au crime les richesses avec les talens de la nature ! Prouve donc, siecle pervers, que les victimes précieuses sont trop dignes de l'Autel le plus auguste ; que le Dieu magnifique & jaloux n'est pas en droit de réclamer ses propres bienfaits ; & que les desseins de la Providence sont remplis en faisant des dons de la grace & de la nature comme les ministres de ton iniquité !

¶ Comment persuader à des jeunes gens sans réflexion & sans expérience, que la vertu & le bonheur de la vie trouvent des écueils dans tous les états ; dans le Sanctuaire, où la moindre licence est un crime ; dans la Magistrature, où la simple inadvertance viole la justice ; dans le Service, où pour se faire obéir il faut se mettre en colere & blasphémer ; dans le Négoce, où en honnête homme on ne peut se dispenser de mentir ; dans le Mariage, où en se détestant l'on doit se donner des preuves d'amour ; dans le Cloître, où il faut aller de vertu en vertu, & où le moindre malheur qui puisse arriver est de s'ennuyer ? Je n'ai garde de m'opposer aux desseins de votre vocation ; vous êtes le maître de vos volontés : mais lorsque vous maudirez les chaînes de votre état, vous vous souviendrez au moins que je vous l'avais dit.

¶ L'infidélité à sa vocation est une loi de plus qui engage l'homme à remplir scrupuleusement les devoirs de son état.

¶ Il y a des hommes qui ressemblent à ces branches séches au milieu des autres branches chargées de fleurs

ou de fruits : ils n'appartiennent ni à l'Eglise, ni à l'Etat, ni à la nature; toute leur occupation consiste à ne rien faire & à ne rien valoir. Ils sont si peu de cas du genre humain , qu'ils aimeraient mieux mourir que de prendre femme crainte d'avoir des descendans; toute l'autorité du Prince ne suffirait pas pour les obliger de se rendre utiles. Ils ne se sentent de l'attrait ni pour la Guerre, ni pour le Barreau, ni pour le Cloître, ni pour le Monde : tels ils sont le matin, tels on les voit le soir, ne sçachant que faire & ne faisant rien, & toujours prêts à se moquer de ceux qui ne sont pas comme eux. Le plus grand bonheur qui pût arriver à ces hommes en peinture, serait de tomber dans le cas de la nécessité qui les forçât de labourer la terre, ou de mendier leur pain.

¶ Je cours à ma perte si dans ma vocation je ne me sers de trois moyens que Dieu me donne pour faire un bon choix, la raison, la priere, le conseil.

¶ J'ignore s'il n'y a pas autant & même plus d'inconvénient pour le salut à quitter le monde sans consulter Dieu, qu'à s'y engager. Mais je sçais que le sort des hommes est entre les

mains de son conseil, & qu'il n'appartient qu'à lui de choisir ceux qu'il veut dans le Cloître & non dans le monde, dans le monde & non dans son Sanctuaire, dans son Sanctuaire & non au Barreau, au Barreau & non au Service, au Service & non dans le tracas du ménage, des femmes & des enfans. Il n'y a, ô homme, ni sagesse ni prudence contre le Seigneur : l'unique fin de ton existence est d'être ce qu'il veut que tu sois.

¶ La froideur qui le surlendemain des noces glace le cœur des époux, ne viendrait-elle point de la clause essentielle de leur contrat, je veux dire le pouvoir mutuel sur le corps par la douceur du penchant qui leur a fait oublier l'union des personnes en esprit de vertu.

¶ Je voudrais bien sçavoir quelle des deux choses est la plus étonnante, ou la providence de Dieu qui a choisi des hommes & non des anges pour être ses Ministres sur la terre, ou la témérité des hommes qui de leur propre mouvement s'ingerent dans le ministere des Autels.

¶ Sans une vocation spéciale de Dieu, la probité, l'honneur, l'érudi-

tion, le zele, la vertu ne ſont qu'une préparation éloignée au Sacerdoce.

¶ Il y a cette différence entre celui que Dieu appelle à l'état Eccléſiaſtique, & celui qui l'embraſſe ſans y être appellé, c'eſt que le premier reçoit avec humilité des mains de l'Egliſe les clefs du Royaume des cieux, & que le ſecond les arrache par violence. Cette concuſſion ſacrilege conduit à des crimes ſi horribles, qu'elle fait penſer que ſi par impoſſible il n'y avait point d'enfer pour punir les tranſgreſſeurs des loix de la nature, Dieu ſans doute en créérait un pour venger la gloire de ſon Sanctuaire.

¶ Le pauvre *Geronte* ! Il faiſait tant d'honneur à ſa place par la gloire de ſes talens : jamais il ne s'eſt rendu coupable de la moindre négligence ni partialité : c'était le plus honnête homme du monde, qui par un privilege ſpécial réuniſſait tous les ſuffrages du peuple. Il lui eſt arrivé la plus étrange diſgrace. Tous ſes biens étaient malheureuſement ſubſtitués : ces ſubſtitutions ont entraîné des procès qui ont précipité ſa ruine entiere ; & cet homme ſi riche, ſi équitable, ſi généralement eſtimé eſt aujourd'hui ſans char-

ge, ſans fortune, ſans protection, & confondu ſans retour dans l'obſcurité de la vie privée ! Mais on ne ſçait pas que les oracles divins doivent s'accomplir ; que *Geronte* ne fut pas toujours exempt d'ambition ; & qu'il a dû néceſſairement tomber ſous la main de Dieu qui dans ce monde ou dans l'autre extermine les ambitieux.

¶ Un plaiſir que nous ſommes aſſez rarement en occaſion de goûter, eſt de voir le déſintéreſſement, l'eſprit de douceur & d'humilité chrétienne aſſis ſur les tribunaux de la terre à côté des Miniſtres du Dieu de juſtice & de vérité.

¶ Le temps eſt le plus habile & le plus éloquent de tous les maîtres. Il ſortirait d'un vieillard inſenſé un ſage parfait, s'il pouvait redevenir jeune homme. Nous nous écartons de la voie de Dieu, parce que nous n'avons pas encore aſſez de maturité. Une choſe bien ſimple ſerait capable de nous y faire rentrer : ce ſerait de penſer qu'il n'y a pas de vieux libertin qui ne fût bien aiſe d'avoir porté le joug du Seigneur dès ſon enfance.

¶ Tous les états de la vie vous étaient indifférens ; vous remîtes vo-

s'écrie, ô miracle ! Quel doit être notre étonnement, lorsque nous voyons des Chrétiens s'entêter de Sectes misérables qui datent de quatre jours?

¶ L'erreur vient de l'illusion & de l'ignorance du particulier ; l'entêtement de l'erreur est l'effet de la prévention publique.

¶ Le plus juste jugement que nous devrions porter sur les hommes en matiere d'esprit & de raisonnement, serait de croire que parmi mille il n'en est qu'un qui mérite qu'on pense comme lui. On ne pourrait peut-être pas leur faire la même grace du côté de la conduite : l'homme qui dans le siecle d'or n'aurait pas imité les autres hommes, aurait passé pour fou ; je ne sçais si celui qui dans ce siecle n'en imiterait aucun, ne serait pas un sage.

¶ Il n'y a point de faiblesse d'esprit comparable à celle qui nous fait croire que les hommes sont incapables de nous tromper. Cette perfidie de caractere est généralement le vice de la nature ; l'homme dépouillé de tout intérêt personnel est le seul excepté.

¶ C'est céder trop généreusement les droits de l'amour propre que d'avoir l'esprit systématique, & de confier à

autrui l'embarras de prouver ses systêmes. Les disciples des anciens Philosophes étaient eux-mêmes Philosophes ; qui entendait discourir Téophraste entendait Aristote. Est-ce par modestie ou par désintéressement qu'avec tant d'intempérance de langue nous faisons une si petite dépense d'érudition, & que nous laissons aux autres le soin d'avoir de l'esprit pour nous ? Taisons-nous, ou sçachons que c'est notre bouche qui parle, & qu'il est de notre honneur de faire passer par le bon sens les découvertes de notre imagination.

¶ Pour détruire l'empire du préjugé il faudrait commencer par combattre le regne des passions. *Acrise* n'est attaché à l'esprit de sa Secte, que parce qu'elle ne gêne pas trop la liberté des penchans ; & il ne se dépréviendra que lorsqu'il cessera d'être moins esclave de ses plaisirs, ou que sa Secte se réformera dans la discipline des mœurs. Il n'est donc pas vrai qu'*Acrise* ait des préjugés en faveur de sa Secte ; mais il est vrai qu'il aime à justifier à ses yeux la perversité de ses penchans.

¶ Le préjugé de la nouveauté a beaucoup plus de force que le préjugé

pour ou contre l'antiquité : on se laisse tout autrement émouvoir par des hommes avec qui l'on vit, que par ceux qu'on n'a jamais vus, & qu'on ne verra jamais. Cette prévention peut avoir sa faiblesse d'esprit ; & l'on ne sçaurait la justifier qu'en prouvant que les hommes d'aujourd'hui sont plus habiles que ceux des siecles passés. L'affirmative aura peut-être quelque vraisemblance, quand on aura prouvé que les Génies du siecle pensent comme l'on pensait autrefois, & même qu'ils répetent avec goût ce que les anciens ont dit.

¶ Il faut être petit esprit pour se laisser prévenir sur-tout en matiere de Religion. L'homme sensé remonte aux principes qui sont comme les oracles de la vérité ; il les rapproche, il les confronte, il les discute. Il s'applique à distinguer par des justes précisions la raison d'avec la foi, l'esprit d'avec la lettre, la loi d'avec la coutume, la nécessité du devoir d'avec la prévention abusive des bienséances. Il consulte ; mais il ne s'arrête ni au son de la voix, ni au langage métaphysique, ni à l'artifice des sophismes : il cherche le Docteur dans la Doctrine, & non la Doctrine dans les subtilités

du Docteur : il écoute Augustin sans refuser l'oreille à Manès, l'impartialité suspend son suffrage ; & si Manès s'écarte, Augustin devient son flambeau. Le préjugé même de l'enfance, cette impression terrible que l'éducation fait dans l'ame des enfans, ne le touche ni ne le préoccupe : il respecte le tombeau de ses peres ; mais ce ne sont point des cendres qu'il lui faut pour lui montrer ses voies : il ne cherche qu'une Religion qui le tranquillise sur sa propre destinée ; & si la vérité s'offre à ses regards, il suit l'éclat de sa lumiere par préférence à tous les raisonnemens des hommes dont les systêmes ne sont pour lui que des systêmes. Quand bien même toute la terre serait Mahométane ou Luthérienne, il connaît malgré lui que Mahomet & Luther sont des imposteurs ; & que pour son propre intérêt il devrait toujours penser & vivre en Chrétien, au milieu du genre humain Luthérien ou Musulman.

¶ Le préjugé cesserait d'être préjugé s'il était accompagné de raisonnement.

¶ Le préjugé attaque & détruit la loi, de même que l'imposture déteste

& combat la vérité : la raiſon & la foi ſont le principe de toute légiſlation, comme à ſon tour la bizarrerie des hommes eſt la ſource de tout préjugé. Que penſeront les races futures d'un ſiecle qui dans ſa prévention brave tous les oracles de l'antiquité ; qui regarde la certitude & l'évidence de la vérité comme des problêmes de l'opinion ; & qui par l'étrange oppoſition de ſon génie avec la raiſon, fera douter ſi l'eſpece humaine eſt en effet compoſée d'une ame raiſonnable !

¶ Il en eſt de la ſubordination de l'eſprit au pouvoir de la raiſon, comme de la direction des Loix civiles dans un Etat deſpotique à l'autorité du Souverain. Toute opinion & tout préjugé reſſortiſſent au tribunal de cette raiſon dont le regne eſt antérieur & ſupérieur à celui de la mode & du préjugé. Comme modératrice de la nature, elle a droit de lui tracer ſes voies, & de la punir lorſqu'elle s'en écarte : elle partage avec la grace le domaine abſolu ſur l'humanité. Le corps, ô homme ! t'aſſujettit aux opérations animales ; l'ame te défend de raiſonner en animal.

¶ Je ne ſuis pas Chrétien, parce

que la France ma patrie est Chrétienne; à ce prix je pourrais aussi être Payen, parce que toute la France a été idolâtre. J'ai reçu en France la foi en Jesus-Christ; & ma foi me dit que je dois croire comme l'on croit en France.

¶ C'est trop d'embarras que d'avoir toujours le Code à la main pour sçavoir ce qu'on doit faire; le mieux est de vivre comme nos peres ont vécu. La maxime est très-bonne; mais il faut en tout de la bonne foi: or que prétendons-nous lorsque dans l'exemple nous laissons la vertu pour n'imiter que le vice? Les hommes sont vicieux, il faut faire ce que font les autres; voilà le préjugé: si les hommes étaient vertueux, le préjugé serait qu'il ne faut pas vivre comme les autres. Que font pour toi, ô homme, les vices ou même les vertus d'autrui? Tourne tes regards sur toi-même! le modele que tu dois suivre est tracé dans ton propre cœur.

¶ En matiere de Religion le mauvais exemple est beaucoup moins funeste que le préjugé: le premier suborne la faiblesse; le second enfante l'entêtement & le fanatisme.

qu'on appelle les préjugés de l'enfance. Toutes ces preuves sont les argumens de ma foi ; & leur force imprime la conviction dans le bon sens de l'homme, & non dans la petite tête d'un enfant.

¶ Tous les esprits parlent de Dieu ; mais tous les esprits ne sont pas de Dieu : pour connaître si les esprits sont de Dieu, il suffit de sçavoir quels sont les véritables motifs qui les font parler.

¶ Vous vous entêtez & vous ne sentez pas le ridicule de votre entêtement ; est-ce ma faute si avec toute votre érudition la Religion est pour vous un trésor caché ? Vous vous échauffez l'imagination à rêver, à chercher, à philosopher ; vous donnez la torture à vos raisonnemens que vous réduisez en cent formes syllogistiques ; & parce que la vérité ne vous entre pas dans la tête, vous prétendez qu'elle n'existe ni sur la terre ni dans le ciel. Pourquoi faites-vous une si grosse dépense d'esprit ? que ne vous servez-vous du bon sens qui vous reste ? Croyez que l'humble ignorant fait en matiere de Religion des découvertes qui échappent à l'orgueilleux sçavant : persua-

dez-

dez-vous ſur-tout que la vérité n'a aucune liaiſon avec votre génie, qu'elle exiſtait avant que vous euſſiez appris l'art de raiſonner, & qu'aujourd'hui elle n'a certainement pas beſoin de vos raiſonnemens pour exiſter.

¶ Il ſuffit d'avoir long-temps vécu dans une Religion ſuſpecte pour n'être pas éloigné d'y mourir: la honte d'une rétractation l'emporte ſur le danger de faire une mauvaiſe fin. L'entêtement paraît excuſable : il eſt naturel à l'homme de vouloir mourir en homme d'honneur. Mais répondez à ma queſtion, ce n'eſt qu'un mot : vous eſt-il également naturel de vouloir périr en apoſtat réprouvé ?

¶ Il y a dans le monde deux Egliſes. Dans l'une, les eſprits ſont prévenus, rebelles, audacieux : on y fait taire Dieu quand il a parlé, & on le fait parler lorſqu'il n'a rien dit. Les axiomes même de la raiſon y ſont étourdiment confondus avec la puérilité des préjugés : la diſcuſſion de chaque matiere eſt accompagnée de diſputes où l'éloquence naturelle & le ton dogmatique tiennent lieu d'argumens. Tout ce qui n'eſt point de cette

Eglise est suspect, méprisable, proscrit, fût-ce le dépositaire des secrets du ciel. Les maximes y varient à mesure que les temps changent, ou que les maux de tête dérangent les humeurs. L'inconstance peut bien dégoûter de l'esprit du corps, mais non pas en séparer; on s'y attache par légéreté, & l'on y persévere par entêtement: or cette Eglise je l'appelle une Secte. Dans la seconde, les esprits sont doux, modestes, tranquilles. On y puise en Dieu les lumieres qui doivent éclairer dans les voies de la justice: la raison & la foi y soumettent tout l'homme. Le disciple y écoute son maître qui de son côté instruit avec amour, avec énergie, avec simplicité. On y respecte le mérite de l'étranger; mais on y déteste la perversité du génie. Il n'y a dans cette Eglise qu'un seul Législateur: ses maximes d'aujourd'hui sont celles de tous les siecles; & jamais les révolutions des Empires n'y ont rien changé. On y voit des apostats; mais l'apostasie est le prix du libertinage, & le corps y vomit les impies libertins. L'honneur & la vertu y font aimer le devoir: on y vit dans l'espérance, & l'on y meurt

avec sécurité : or cette Eglise je l'appelle une vraie Religion.

¶ Les disputes d'école, la variété des opinions, les obscurités de la foi, les tortueux sophismes de l'incrédulité, la frivolité du préjugé universel, l'inconséquence & la pusillanimité du doute, sont autant de motifs qui doivent engager l'homme à chercher la vérité.

¶ Le préjugé pris dans la rigueur n'est pas une opération de l'esprit ; c'est une impression que les objets réels ou apparens laissent dans l'esprit. Il faut donc ou que l'homme se dépouille de sa prévention, ou qu'il renonce à la faculté qu'il a de penser, d'examiner, de raisonner. Si l'esprit qui n'est pas en moi doit être la regle de mon esprit, la plus inutile prérogative de mon être, c'est l'esprit.

¶ L'existence de Dieu, ses perfections, sa loi, l'immortalité de l'ame, les devoirs de la vertu, les oracles révélés, les miracles, l'Evangile ne peuvent pas être l'idée du préjugé : toutes ces vérités sont à la portée de l'esprit de l'homme qui par la lecture & le raisonnement peut se convaincre de leur certitude. Le Chré-

tien qui ne ſçait ni lire ni raiſonner, ne doit pas même être accuſé de prévention : il a pour garant l'Egliſe qui par ſes lumieres diſcerne les erreurs & confond tous les préjugés. Le Turc croit, parce que ſes peres étaient croyans ; le Chrétien eſt croyant, parce qu'il ſçait que ſes peres ont cru la vérité.

¶ On peut ſentir la vérité dans ſon âme quoiqu'on ne ſoit pas en état de prouver qu'elle eſt exempte d'illuſion.

¶ Les Ariſtote ſe ſont trompés; les Joſephe ſe ſont trompés ; les Oſius ſe ſont trompés ; les plus grands génies ſe ſont trompés, & ſe trompent chaque jour : que fait contre moi leur trompeuſe illuſion ? Et parce qu'ils ſont tombés dans l'erreur, eſt-ce à dire que je m'égare ? Quand bien même tout l'univers ſerait incrédule, ma foi pour cela ne perdrait rien de ſa lumiere & de ſa conſtance : malgré moi je croirais toujours, parce qu'il ne me ſerait pas poſſible de ne pas croire ce que je vois. Ma raiſon, plus forte que mon caprice, me fait entendre que ce qui était vrai l'autre jour, ne peut pas être faux aujourd'hui : or je ſçais en dépit de l'univers, & je ne puis en

douter, que Dieu exifte de toute éternité, & que fa Religion date de l'origine du monde.

¶ La Religion Mahométane forme un préjugé contre la Religion Chrétienne à peu près comme le fyftême du Matérialifte détruit la fpiritualité de l'ame, ou comme les blafphêmes du Déifte renverfent le trône de la Divinité. Le Chriftianifme dans fon berceau & refferré dans un coin de Galilée était l'Eglife du vrai Dieu; pourquoi le Mahométifme aura-t-il le même privilege, parce qu'il remonte au fixieme fiecle, & que fon empire embraffe l'Orient & le Couchant? Rome, feule Chrétienne, compoferait le peuple de Dieu quand bien même tout l'univers ferait Payen: toutes les régions de la terre formeraient l'empire des démons, Rome ferait l'Eglife de Jefus-Chrift.

¶ La vafte étendue de la Religion Mahométane & même Proteftante tient, dit-on, du miraculeux: ces deux Religions feraient-elles fi univerfellement répandues, fi le doigt de Dieu n'avait affuré leurs progrès? Quelle fotte manie de prendre pour du furhumain ce qui eft purement na-

turel, & pour du naturel ce qui est marqué au coin de la Divinité! Les Sectaires connaissaient trop bien la corruption du cœur humain, pour ne pas se promettre le succès d'une Doctrine corrompue : moins de vice dans la nature eût trompé leur espérance. Comprends, admirateur des miracles fictices! le miracle n'est pas qu'une Secte qui favorise les penchans, soit répandue dans les principales contrées du monde; il n'est pas d'homme qui n'aime les plaisirs : le miracle est qu'elle n'entraîne pas dans l'erreur tous les peuples de l'univers.

¶ Votre Religion est vraie, dites-vous, & la mienne est fausse. Vous avez de la droiture & de la raison; je ne veux que vous pour juge de notre différent : mais voici ce que j'ai droit d'exiger de vous. Mettez d'un côté les Auteurs de votre Secte, leur naissance, leur génie, leur pouvoir, leur vertu, leur régime de vie avec l'esprit de leur loi. De l'autre côté, mettez Jesus-Christ, son origine, sa sagesse, sa puissance, sa renommée, l'histoire de sa vie avec l'esprit de son Evangile. Examinez sans partialité lequel des deux Chefs est le plus ad-

mirable & le plus digne de respect ; quelle des deux histoires est la plus honorable, la plus belle, la plus remplie de grands événemens ; quelle des deux loix est la plus juste, la plus utile, la plus sage, la plus sublime ; quelle des deux Religions est la plus sainte, la plus miraculeuse, la plus féconde en grands hommes puissans en génie & célebres en vertu : faites bien ce parallele à tête reposée la balance de la bonne foi en main, & décidez en faveur de qui doit être le préjugé.

¶ Dans l'espace de trois ans nous devenons Géométres, Physiciens, Astronomes : par quelle stupidité d'ame ne comprenons-nous point après quatre mille ans d'instruction, que nous devons croire en Dieu & en Jesus-Christ son fils ?

¶ Les disciples des Philosophes avaient chacun leur prévention en faveur de leurs différentes Sectes : les maîtres avaient à peu près le même génie ; leurs écoles étaient également célebres ; ils jouissaient tous de la même réputation. D'ailleurs ces Philosophes vivaient dans des siecles où la raison était affaiblie par les passions : ils n'avaient ni assez d'esprit ni assez

d'imagination pour percer les nuages qui cachaient la vérité : Xénophanes ne la connaissait pas plus que Zénon, ni Zénon plus que Pythagore ; ils erraient également tous sans le sçavoir, & ils se croyaient tous fondés à soutenir leurs erreurs. Aujourd'hui l'empire du préjugé est détruit : Dieu a créé un homme nouveau dont le seul nom efface la gloire de tous les sages de l'antiquité ; Jesus-Christ n'a point son semblable parmi les enfans des hommes ; tout l'univers a rendu témoignage à ses sublimes oracles, à ses augustes vertus, à son illustre mémoire. Sa bouche, l'organe de Dieu même, a fait passer jusqu'à nous la vérité qui brille à nos yeux comme le jour du midi : nous la possédons réellement dans nos ames, & nous sommes en état de la prouver à la face de toute la terre par la solemnité de nos sermens, par les argumens de notre foi, par les lumieres de notre raison, par l'entiere effusion de notre sang. L'aveuglement des hommes nous étonne ; & nous sommes physiquement sûrs que s'ils ne meurent pas comme nous vivons, ils sont éternellement perdus.

¶ C'est un grand malheur d'être né

de parens hérétiques : le malheur devient plus grand si l'on attend d'eux sa fortune. Ainsi, quoi qu'on en dise, les préjugés de l'éducation sont terribles : il ne faut pas moins qu'un coup du ciel ou la haine envers les parens pour les dissiper. Il n'en serait pourtant pas de même si nous étions assez justes & raisonnables pour croire que l'erreur des parens ne peut pas être pour les enfans une regle de foi : que peuvent les impressions de l'enfance sur l'esprit d'un homme qui connaît les vices de son éducation ? Mais en matiere de Religion les hommes les plus habiles sont souvent des enfans.

¶ Il me semble que le respect humain fait en nous des impressions aussi fortes que le préjugé : la cause est différente, mais la fin est la même qui est de se concilier les suffrages des hommes. Le préjugé fait que pour leur plaire on croit devoir penser comme eux : le respect humain fait qu'en ne pensant pas comme eux on craint de leur déplaire.

¶ Si j'ai la voix du peuple, pourquoi n'ai-je point l'approbation des sages ? Comment suis-je approuvé des

sages, lorsque je suis privé des suffrages du peuple?

¶ Pour vaincre le respect humain il ne faut que du courage : il faut du courage & de la réflexion pour vaincre le préjugé.

¶ Opinion, respect humain, préjugé, caprice, arrogance ou faiblesse d'esprit, vices de l'humanité qui sont comme autant d'erreurs du bon sens dans ce siecle de lumiere où la vérité est portée au plus haut degré de l'évidence, & où pour connaître son égarement il suffit de vouloir écouter. Je ne parle point de vous, esprits forts! vous n'avez que des oreilles d'aspic.

¶ Je connais un homme fragile au dessus de l'humaine fragilité, c'est celui qui croit n'être point sujet à des faiblesses; & un homme capricieux au dessus de l'entêtement, c'est celui qui croit n'être point susceptible de préjugé.

DE L'INTOLERANCE.

LE Tartare a-t-il droit d'entrée, ou bien célebre-t-il ses Sacrifices dans les Pagodes Malabares, le Malabare dans les Mosquées Turques, le Turc dans les Synagogues Juives, le Juif dans les Temples Luthériens, le Luthérien dans les Eglises Catholiques?

¶ Les Empereurs tyrans n'étaient point précisément coupables de persécuter l'Eglise qu'ils regardaient comme la mere de l'imposture: leur crime était d'accuser d'imposture l'Eglise qu'ils persécutaient. Si Jupiter avait été le vrai Dieu, les Chrétiens eux-mêmes auraient dû souscrire à l'Arrêt de leur proscription; il était juste de punir par le supplice les blasphêmes contre la suprême Divinité. Mais il était injuste & impie de blasphémer contre un homme au nom duquel les statues de Jupiter se réduisaient en poudre, & qui pendant sa vie & après sa mort fit les miracles d'un Dieu. Le novateur tolérant n'a pas bien étayé son systême. L'infidele persécuteur croyait

devoir punir les diſciples d'un Juif, fauteur de l'impoſture ; & ſans juſtifier ſa tyrannie nous admirons ſon zele : pourquoi ne ſera-t-il point permis au Chrétien, le défenſeur de la foi, de proſcrire la mémoire de l'impie, l'ennemi perſécuteur de la vérité ?

¶ Peut-on connaître la vérité ſans connaître l'erreur qui lui eſt contraire ? Peut-on aimer l'erreur contraire à la vérité que l'on connaît ?

¶ La Religion a ſon trône, ſes loix, ſes ſujets, ſon empire. La foi eſt ſon tréſor que lui confia le Dominateur des Rois, Dieu de ſuprême puiſſance & d'éternelle vérité : elle a remis ce dépôt entre les mains de ſes Miniſtres qui à leur tour l'ont fait paſſer entre celles de ſes enfans. Le Payen, le Mahométan, l'Hérétique ſont des étrangers qu'elle regarde comme ſes ennemis, & dont le ſeul nom eſt pour elle un outrage : peut-elle les cacher dans ſon ſein, ces artiſans de l'impoſture, ſans trahir la fidélité de ſes engagemens, les intérêts de la vérité, & avec ſa propre gloire l'honneur du Dieu qui la fonda ?

¶ Dieu exerce ſon autorité ſur les ames par le miniſtere de l'Egliſe,

comme par le bras des Souverains il fait éclater son pouvoir sur les corps. Rien sur la terre ne peut mettre des bornes à l'empire de ces deux Puissances ; elles sont l'image & comme l'appui de la Divinité. Tel est le châtiment corporel d'un sujet perfide à son Roi, telle doit être la punition spirituelle d'un enfant rebelle à l'Eglise : Punition d'autant plus exemplaire que sa révolte est contre un Dieu qui a le pouvoir d'exterminer l'ame & le corps des Sujets & des Souverains. Ces arrêts de Justice ecclésiastique ou civile sont dictés par l'esprit des Loix éternelles qui anime également les Ministres vengeurs du Très-Haut. En vain le criminel voudrait accuser ces Ministres de tyrannie ; c'est moins leur bouche que la voix de son crime qui le condamne : & s'il n'est pas ennemi de toute justice, il doit autant souscrire à son déshonneur lorsque l'Eglise l'excommunie pour ses impiétés, que lorsque le Prince le bannit pour cause de rebellion.

¶ Deux Religions dans un même Etat préparent le peuple à la prévarication des Loix civiles ; elles sont la cause de cet esprit de parti qui rompt

les nœuds de la société, & qui même porte la discorde jusqu'à diviser le sang d'avec le sang. L'observance des Loix civiles est inviolable dans un Etat où l'on observe les préceptes d'une même Religion ; elle est l'effet de l'union des cœurs dans le même esprit de vertu.

¶ La République est un corps dont la Religion est l'ame, sans laquelle l'Etat le mieux affermi est menacé d'une décadence. Les Loix civiles soumettent les esprits, lorsque les peuples respectent le Pontife & le Prince comme les Ministres d'un Dieu infiniment puissant & souverainement adorable ; comme au contraire elles révoltent l'orgueil, lorsqu'on ne considere dans le Législateur que l'homme qui commande. *Ton impiété*, Lucille, *te rend traître à ta Patrie ! sois religieux, tu seras fidele sujet & brave citoyen.*

¶ Le gouvernement ecclésiastique est un gouvernement spirituel qui devient indivisible par la nature des choses spirituelles qu'il est impossible de diviser : il lui faut donc un Chef, & il ne lui en faut qu'un, indépendant de tout autre Chef, qui puisse communiquer à tous les membres le même

esprit de vie : un grand Empire doit être gouverné par un seul Monarque; deux Monarques troubleraient l'harmonie des Loix faites pour le bien commun & universel. Si je voulais peindre les scandales de l'Anarchie, je n'aurais qu'à retracer la désolation de l'Eglise dans les siecles des Antipapes.

¶ L'impunité du crime outrage la justice Divine, qui n'a confié son pouvoir à ses Ministres sur la terre, que pour protéger l'innocent & pour punir le coupable.

¶ L'Eglise n'est pas une Puissance tyrannique parce qu'elle punit les ennemis de la vérité : on pourrait l'accuser de tyrannie si elle les punissait injustement. Jesus-Christ était-il tyran lorsque le fouet en main il chassait les marchands du Temple? Cette maxime de Jurisprudence Ecclésiastique paraîtra toute simple, si l'on veut comprendre que l'Eglise qui laisse les attentats contre la vérité impunis, ne peut pas être l'Eglise du Dieu de vérité.

¶ Telles sont les taches sur une belle face, les membres ulcérés dans un corps, le poison dans les veines, les

loups au milieu des agneaux, tels seraient les Hérétiques ou Schismatiques dans le sein de l'Eglise.

¶ Il n'y a en Dieu qu'une vérité; par conséquent Dieu ne peut pas avoir dit à un peuple, *vous croirez ceci*, & à l'autre, *vous croirez contradictoirement cela* : où sera donc cette vérité, si elle n'est pas dans la Religion Catholique qui en porte les caracteres les plus visibles? ou si elle est dans les Religions profanes, comment ces Religions ne croient-elles pas ce que croit la Religion Catholique? La vérité d'une Religion contraire à la foi de l'Eglise, est une vérité impossible par son opposition même à la foi chrétienne, parce qu'il est impossible que la vérité caractérise une Religion qui combat la certitude de la vérité; & que puisque la vérité est indivisible, il faut nécessairement qu'elle ne soit que dans la Religion qui a tous les caracteres de sa certitude. Que l'Infidele réunisse tout ce qu'il peut avoir de preuves en faveur de sa Secte; ses conséquences porteront toujours sur une vérité factice extraite de la tête des hommes. Si par impossible le Chrétien se trompait

après les preuves claires, victorieuses, invincibles qu'il a de la certitude de sa foi, il serait excusable dans son erreur qui deviendrait l'erreur d'un Dieu, ce qui est un blasphême.

¶ Quelle des deux choses est la plus contradictoire, ou l'homme qui veut aller à Dieu par le culte profane, ou le culte profane mêlé avec le culte divin?

¶ Le choix arbitraire des Religions est incompatible avec la simplicité de la vérité qui, à raison de son unité, ne peut être que dans une seule Religion. Puis-je faire mon salut dans des Religions où Dieu n'a pas attaché son esprit de vérité; & suis-je assuré de trouver la vérité où j'ignore si Dieu a attaché son esprit de Religion? Mahomet, Ali, Calvin étaient des hommes; par conséquent les Religions qu'ils ont fondées ne peuvent pas être vraies, puisque la vérité, qui doit être l'ame de la Religion, descend de Dieu seul comme de sa source, & non pas des hommes. La vérité existait avant Mahomet & Luther; comment leurs Religions peuvent-elles être vraies, puisqu'elles combattent la Religion qui avant leur naissance avait

la certitude authentique de la vérité ?

¶ Est-ce moi qui condamne les Indiens qui s'obstinent & qui meurent dans l'infidélité ? Non : je les aime comme moi-même ; & s'il était possible je voudrais qu'ils fussent tous sauvés : mais la foi m'apprend que les hommes qui ne veulent pas croire en Jesus-Christ, sont déja jugés. Mon sentiment sur leur réprobation est le jugement de la vérité dont je ne puis ni ne dois infirmer les oracles, parce que je sçais & que je dois croire que tout ce que la foi m'enseigne est essentiellement vrai.

¶ Il ne dépend pas plus de l'esprit qui connaît la vérité d'approuver l'erreur qu'elle condamne, qu'il est au pouvoir des yeux de ne pas voir quand ils sont bien ouverts : s'il n'en était pas ainsi, les puissances de l'ame seraient établies & tournées dans le sens contradictoire. Cette condamnation de l'erreur vient moins de l'esprit qui la condamne, que de la vérité qui force malgré lui l'esprit de la condamner ; & si le jugement qu'il porte est humiliant & terrible, c'est à la vérité & non à l'esprit qu'il faut s'en prendre : ainsi dans les causes civiles c'est le

Juge qui parle, & la Loi qui condamne. Que nos freres errans rugissent comme des léopards ; il faut qu'ils avouent ou que Dieu approuve en même-temps l'erreur & la vérité, ou que le témoignage intime de la vérité rend nécessairement à l'esprit l'erreur intolérable.

¶ La tolérance est un blasphême par la comparaison que l'on fait, plus encore par la préférence qu'on donne à l'opinion des hommes sur les oracles de la Divinité.

¶ L'erreur est à mes yeux une tache humiliante qu'efface la gloire de la vérité ; & il est de l'intérêt de la vérité de paraître sans tache aux yeux de l'univers. Il m'importe qu'on sçache que je ne pense pas comme vous ; le respect que je dois à ma foi, crie plus fort dans mon ame que le soin & l'amour de votre réputation : c'est à vous à rougir du prestige de votre erreur ; c'est à moi à me faire honneur de l'amour de la vérité. Les erreurs de l'esprit vous ont conduit, sans que vous le sçachiez, aux erreurs de la raison : vous vous irritez, lorsque je condamne l'impiété de votre culte ;

& vous voulez que je me taiſe, lorſque vous profanez la divinité de mon encens.

¶ Vous ne ſçavez ſi vous vous trompez, ou bien ſi c'eſt moi qui me trompe : il vous conviendrait pourtant fort de vous décider ; votre ſalut preſſe, & vos incertitudes le tiennent ſuſpendu. Dans le doute où vous êtes, je trouve néanmoins un milieu pour connaître évidemment mon erreur ou la vôtre. Comme plus ſage & plus prévoyant que moi, peut-être l'aviez vous déja imaginé : mais qu'importe, pourvu que vos doutes ſoient levés ? ce ſerait d'attendre que vous ſoyez dans l'autre monde pour ſçavoir qui de nous deux s'eſt trompé. O retour plus dévorant & plus cruel que la flamme d'enfer ! dans quel abyme de douleur & de déſeſpoir la connaiſſance de la vérité doit-elle plonger l'ame des incrédules après la mort !

¶ La tolérance eſt une ſuite néceſſaire de l'incertitude de la vérité : il ſerait injuſte d'aſſujettir malgré eux les eſprits à des opinions qui peuvent être erronées. La certitude de la vérité eſt le principe immuable de l'in-

tolérance : il eſt juſte d'aſſervir les eſprits à des jugemens qui ont le principe de l'infaillibilité.

¶ Quelle Religion que celle qui ſoutient les droits de la vérité ! Son cœur eſt autant à ſes ennemis qu'à ſes propres enfans. Reine de tous les hommes, elle a généralement pour eux les entrailles de mere : elle veut que le ſang de l'agneau coule ſur ſes Autels pour le Tartare, pour l'Indien, pour l'hérétique Belge, & pour l'infidele Chiroquois. Elle envoie ſes Apôtres dans les terres barbares qui dévorent les habitans ; & elle ſe conſole de leur mort par la vie ſpirituelle de leurs proſélytes. Elle conduit ſes Miniſtres au Sanctuaire, aux chaires, à ſes tribunaux pour déployer aux yeux de tous les peuples les myſteres du ſalut. Elle ordonne à ſes enfans de s'unir même à leurs freres errans par les liens de la tendre amitié, de compatir à leur malheur, de les ſoulager dans leurs peines, de ſe faire tout à eux pour les gagner tous à Jeſus-Chriſt. Je ne ſçais en quoi cette Religion paraît plus admirable, ou dans l'ardeur de ſon zele à proſcrire les partiſans de l'erreur, ou dans

l'excès de sa tendresse pour les ennemis même de la vérité.

¶ Comment l'Eglise punirait-elle l'imposture par l'effusion du sang, elle qui veut que ses Ministres donnent leur vie pour le salut des imposteurs?

¶. Nous pouvons juger de la sagesse de l'Eglise dont les enfans sont réunis dans le même esprit de foi, par l'extravagance d'une Religion où chacun fairait Secte à part; où celui-ci serait Préadamite, & celui-là Socinien; où l'un adorerait en silence, & l'autre en heurlant; où celui-ci croirait devoir s'abstenir de viande, & celui-là s'enivrer de vin; où les uns dresseraient des statues sacrées, tandis que les autres les abattraient; où ceux-ci ne voudraient que des Magiciens pour Prêtres, & ceux-là pour Prêtresses que des femmes adulteres. Si l'Eglise réunissait toutes les hérésies qu'elle a vomi de son chaste sein, les plus horribles monstres seraient des beautés en comparaison de l'épouse de Jesus-Christ; son seul premier siecle l'eût totalement défigurée, & rendue l'opprobre des nations. Qu'il faut être stupide pour ne pas comprendre que le dépôt de la vérité a été confié à une

Eglise souverainement sage, & que son intolérance est le caractere le plus frappant de sa Divinité !

¶ S'il en était de l'esprit de l'Eglise comme du gouvernement Monarchique où toutes les bouches doivent être circonspectes ; où l'on ne parle du trône qu'avec respect, au moins par crainte si ce n'est point par amour ; où l'on punit corporellement les propos scandaleux contre la personne du Prince, sa Cour, ou ses Magistrats ; n'y a-t-il point quelque contrée Catholique dont les habitans se feraient tour-à-tour condamner aux galeres ?

¶ La crainte du scandale ne doit point ralentir le zele pour la cause de la vérité en matiere de foi : il vaut mieux troubler la paix que rompre l'unité.

¶ L'intolérance de la vérité a irrité les Puissances infideles : elles s'en sont vengées en dépouillant l'Eglise d'une partie de son héritage. Le malheur ne ferait pas irréparable ; la tolérance de l'erreur lui rendrait son patrimoine avec le cœur des Puissances. Si comme vous le dites & tous les esprits sensés comme vous, l'Eglise est une *marâtre avare, superbe, ambitieuse*, que

ſont donc tous ces Royaumes infideles qu'elle a retranchés de ſon corps, & pourquoi ſon inſatiable cupidité ne radoucit-elle pas la rigueur de ſon intolérance ? On ne vous diſpute point le mérite de la malignité ; mais vous n'en connaiſſez pas les reſſources. D'où vient vous érigez-vous en impoſteur, ſi vous ne ſçavez donner de la vraiſemblance à vos impoſtures ?

¶ La vérité eſt par rapport à l'erreur ce que la vertu eſt par rapport au vice ; dans quelque ſens qu'on les tourne, ce ſont des ennemis irréconciliables.

¶ Il n'eſt pas plus au pouvoir de l'Egliſe d'aliéner le dépôt de la foi, qu'il n'eſt permis aux Miniſtres d'Etat de vendre les Provinces de leur Souverain. La vérité n'eſt pas un tréſor dont elle puiſſe diſpoſer comme d'un bien propre ; il appartient à Dieu qui le lui a confié pour être diſpenſé aux hommes ſelon les conſeils de ſa volonté. Ce Dieu jaloux de notre bonheur ne s'eſt pas borné à cet effort de magnificence ; il a imprimé dans le cœur & l'eſprit de ſon Egliſe un caractere ineffaçable d'infaillibilité & d'incorruptibilité ; jamais elle ne s'eſt

trompée

trompée dans ses jugemens contre l'erreur, comme jamais elle n'a trahi les intérêts de la vérité : toujours l'Esprit Saint l'a aidée de son intelligence & de sa force pour ne pas se tromper, & pour ne pas se laisser corrompre. Les passions humaines peuvent séduire le cœur des enfans, mais non pas suborner l'esprit de la mere : Jesus-Christ l'a promis ; il faut que l'oracle s'accomplisse : l'iniquité présidera dans le conseil des impies, & leur impiété descendra avec eux dans le tombeau : la gloire de l'Eglise, sa foi, sa vertu, sa beauté brilleront jusqu'à la consommation des siecles.

¶ Si l'Eglise pouvoit commander l'effusion du sang, celui qui empoisonne les membres de son corps est le premier qu'il faudrait faire couler.

¶ Je ne voudrais pas tuer un Lapon qui entreprendrait de brûler mon Temple & d'égorger mes Ministres ; mais je ferais tous mes efforts pour lui faire remettre l'épée dans son fourreau.

¶ On dit que *Phocion* est mort & que son pere l'a tué. Ce pere barbare a cru devoir en conscience égorger son fils pour cause de Religion ; en cela il aurait imité les peres idolâtres qui sa-

crifiaient aux Dieux leurs enfans. On ignore encore la vérité d'un ſi horrible forfait : mais on ſçait que *Phocion* eſt mort, & que la Religion d'un pere qui étoufferait ainſi ſon ſang, ne peut pas être la Religion du vrai Dieu.

¶ L'Egliſe ne peut pas renfermer dans ſon ſein les ennemis de la foi; ſon amour ſerait un outrage pour le Dieu de vérité. L'Egliſe ne doit pas chaſſer de ſon ſein les amis du libertinage ; ſa haine ſerait une injure pour le Dieu de miſéricorde.

¶ L'Egliſe peut-elle véritablement aimer le ſalut de ſes enfans, en laiſſant leurs crimes impunis ? Peut-elle laiſſer les enfans méchans dans l'impunité, ſans expoſer à la tentation du crime la faibleſſe des innocens ?

¶ Les bons ſont fortifiés dans les voies du ſalut par la punition des méchans.

¶ Faut-il être profond Théologien pour comprendre que la Divinité eſt l'arbitre ſuprême de toutes les Puiſſances du monde ; que les juſtes Loix des Souverains deſcendent de l'autorité des Loix éternelles ; que l'Egliſe n'eſt Egliſe, que pour ſervir aux deſſeins de Dieu ſur le ſalut des hommes ; que

la connaissance de la vérité ne dépend point des climats, ni l'amour de la vertu du choix de la capricieuse fantaisie; que le Maître de l'univers a droit sans doute de choisir un coin de la terre plutôt qu'un autre, pour y dresser son trône avec des tabernacles pour ses amis; qu'il peut placer des Chérubins dans son Temple pour chasser de son enceinte les sacrileges profanateurs; & que tout comme l'injure faite à un Ambassadeur retombe sur son Souverain, de même toute calomnie contre son Eglise, qui est sa plus vive image, est un outrage fait à sa divinité?

¶ O la digne créature, qu'un Chrétien qui ne rougit point d'abjurer sa foi; qui accuse d'imposture les oracles de l'Esprit-Saint; qui confond le sang d'un Dieu avec celui des taureaux; qui méprise les glorieux Mysteres de sa Rédemption; & qui non content de dévouer son ame aux horreurs de l'impiété, abandonne son corps à l'infamie du crime! C'en est même trop qu'un tel monstre repose dans le sein d'une Secte perverse.

¶ Vous êtes en peine de sçavoir où est l'Eglise de Jesus-Christ? elle est en

moi & en vous, & dans tous ceux qui comme vous & moi croient tout ce qu'a révélé cet Homme-Dieu lorſqu'il vivait ſur la terre.

¶ L'endurciſſement du Juif ceſſe pour ainſi dire d'être un crime en comparaiſon de l'obſtination du Luthérien. Le premier réfute par les miracles d'un Dieu les prodiges qui ne lui paraiſſent venir que d'un homme : le ſecond préfere aux oracles d'un Homme-Dieu les rêveries d'un Apoſtat.

¶ Vous voudriez que je quittaſſe ma Religion pour embraſſer votre Secte. Il me ſemble quelquefois que mon cœur le voudrait auſſi ; il y a des jours où la vertu me paraît importune. Certains deſirs que la Loi défend altérent la douceur de mon ſommeil, & me font cruellement languir au milieu de mes plaiſirs innocens : tant de chagrins que me donne un ennemi qui me perſécute, & qu'il me faut aimer comme moi-même ; mille peines de corps & d'eſprit que me coûte la ſervitude de mes devoirs, & dont le ſeul ſouvenir me tyranniſe : tout cela, je vous l'avoue, m'a fait naître l'idée d'un changement. Mais il me reſte un

ſcrupule dans le fond de l'ame ; j'ai beſoin d'un conſeil comme le vôtre: dites-moi bien ſincérement, m'eſt-il permis de devenir méchant homme ?

¶ Si le choix d'une Religion eſt arbitraire, on peut donc ſe ſauver dans toutes les Religions; ſi l'on peut ſe ſauver dans toutes les Religions, toutes les Religions ſont donc fondées ſur la vérité; ſi toutes les Religions ſont fondées ſur la vérité, deux opinions contraires ſont donc vraies, car les Fondateurs des différentes Religions ſont d'un ſentiment oppoſé. Or il eſt auſſi impoſſible que deux opinions contradictoires ſoient vraies, qu'il eſt impoſſible que le ſoleil n'exiſte pas au moment qu'il exiſte ; comme s'il eſt vrai qu'il exiſte, il doit être faux qu'il n'exiſte pas : par conſéquent les Luthériens ou les Mahométans doivent être néceſſairement hors des voies du ſalut, puiſque comme j'ai dit, ils ſont contradictoirement partagés d'opinion ſur la vérité, ſans laquelle toute Religion n'eſt qu'impoſture.

¶ J'ai vu un homme, lâche, menteur, perfide, parjure ; ſans diſcernement, ſans délicateſſe, ſans honneur ; partiſan effronté du menſonge

& de l'imposture ; Censeur étourdi de ses idées, de ses systêmes, de son propre mérite ; jaloux de tromper Dieu, les hommes & lui-même ; l'ennemi de bon sens, la fable du peuple & l'opprobre de l'humanité : c'est l'incrédule impie qui combat les vérités de la Religion, & qui fléchit les genoux lorsque le Saint Sacrement passe.

¶ Il y a des hommes qui par systême réfléchi épousent toutes les Religions ; ils ressemblent aux Romains qui se faisaient une loi d'imiter le culte de tous les peuples : ils sont tour-à-tour, ou même tout ensemble, Juifs, Mahométans & Chrétiens. La maxime ne serait pas mauvaise, si dans l'embarras de distinguer la bonne Religion, le plus sûr parti était de les embrasser toutes. Mais il est aisé de prononcer sur l'étoile de ces singes de Religion ; c'est que par-là même que toutes partagent leur goût & leur choix, le digne prix de leur tolérantisme sera de mourir sans en avoir pas une.

¶ Que l'esprit humain regarde comme impossibles les Mysteres de la Religion ; que l'Evangile révolte la pru-

dence de la chair par la sévérité de ses loix ; que les contrées infideles soient d'une plus vaste étendue que le monde Catholique : l'oracle éternel s'est expliqué : l'homme rebelle à l'autorité & à l'esprit de l'Eglise subira le jugement de l'Idolâtre & du Publicain.

DE L'ILLUSION.

TOUT homme a ses illusions, comme tout homme a ses caprices : l'hypocrite seul est exempt de cette maladie d'esprit si funeste à la vertu ; il connaît l'étendue & la nécessité de ses devoirs : & jamais il ne lui vient dans l'idée que ses œuvres puissent être méritoires dans l'ordre du salut. C'est-à-dire que l'illusion & l'hypocrisie séduisent les ames par des prestiges contradictoires : l'homme sujet à l'illusion vit dans l'attente du Royaume de Dieu sans pratiquer la vertu ; l'hypocrite en pratiquant la vertu semble renoncer au Royaume de Dieu.

¶ L'illusion est moins l'effet de l'ignorance que de l'amour propre ;

c'eſt toujours quelqu'attachement ſecret qui inſpire la fauſſe confiance. Cette douceur d'erreur rend le mal très-difficile à guérir : comment déſabuſer une ame qui croit pouvoir goûter dans l'amour de la vertu le plaiſir de la vaine complaiſance, & qui par une illuſion plus douce encore met au nombre de ſes vertus le plaiſir même d'être trompée ! A parler humainement il en coûte beaucoup moins de convertir le cœur d'un méchant homme, que de réformer les imaginations d'un homme vertueux qui s'égare, & qui en eſprit de vertu s'obſtine à juſtifier ſes égaremens : le faux dévot eſt le plus rétif de tous les animaux.

¶ La vertu dégénere en vice, ſi elle ſe propoſe d'autre objet que celui de la vertu.

¶ Les ames faibles tombent dans l'illuſion, parce qu'elles ſont négligentes à s'inſtruire de leurs devoirs de Religion : les ames fortes y tombent, parce qu'elles ſont trop perſuadées qu'elles les connaiſſent. L'erreur de ces deux ames remonte à la ſource de deux péchés capitaux, & devient par conſéquent un écueil pour le ſalut. L'illuſion de celles-là vient de l'oiſi-

veté que l'Evangile condamne aux ténebres extérieures : l'illusion de celles-ci vient de l'orgueil que Dieu punit par un feu éternel.

¶ Quelqu'aveugle que soit la fausse confiance, elle a néanmoins les yeux assez ouverts pour connaître la nécessité de la vertu, & même le cœur assez grand pour desirer de participer à ses récompenses. L'homme dans son illusion prétend être homme de bien : il ne s'agirait donc plus que de sçavoir en quoi consiste la vertu, ou ce qu'il convient de faire pour être vertueux ; & c'est ce que l'homme ne veut point connaître. Son erreur alors n'est plus par conséquent erreur ; c'est un parti fixe & prémédité d'arriver à son but par les voies que son capricieux génie lui a tracées. Est-il de plus insensé fanatisme que celui de vouloir entrer dans le Royaume du ciel malgré le Maître des cieux, & par des routes inconnues à tous les Saints ?

¶ Si dans la Secte Calviniste les esprits sont divisés en plusieurs partis, dans la Religion Catholique les faux dévots sont partagés en plusieurs Sectes, qui sont l'orgueilleuse, l'avare, la sensuelle, la jalouse, l'intempé-

rante, la vindicative, la pareſſeuſe, & pluſieurs autres. La Secte orgueilleuſe eſt celle des dévots délicats; l'avare, celle des dévots mercénaires; la ſenſuelle, celle des dévots efféminés; la jalouſe, celle des dévots ſourcilleux; l'intempérante, celle des dévots charnels; la vindicative, celle des dévots contentieux; la pareſſeuſe, celle des dévots indolens. L'illuſion eſt la maîtreſſe colonne qui ſoutient la prétendue Religion de tous ces dévots à brevet. On croit être Chrétien en coulant ſes jours dans l'oiſiveté, en ſuivant l'impétuoſité de ſon humeur altiere, en s'engraiſſant du plaiſir de la table, en conſidérant d'un œil de baſilic le mérite d'autrui, en écoutant la voix des ſoupirs tendres, en ſe faiſant une idole de ſes tréſors, en ſe plaçant haut dans ſon eſtime juſqu'à ne reſpecter que ſa propre perſonne. Cette Religion fantaſtique ne ſe borne pas à ces ſept branches maîtreſſes; les paſſions l'ont multipliée à l'infini: on en peut juger par la foule des ames dévotes ſujettes au vertige.

¶ Qu'il faut être injuſte pour vouloir paraître ſages où de notre aveu tous les hommes ſont des inſenſés!

L'opinion que nous avons des autres devient alors le témoin & le juge de notre propre folie qu'envain l'orgueil s'efforcerait de justifier. Mais l'homme n'a jamais le temps d'entrer en jugement avec lui-même ; toute sa vie se passe à se mêler de la conscience d'autrui ; ou il ne pense à la sienne que pour mieux se convaincre qu'il n'a point son semblable. La distance qu'il met entre lui & les autres cessera d'être illusion, lorsque l'humilité ne sera plus qu'une vertu Payenne, & qu'on pourra dire avec certitude que l'homme esclave de son mérite, marche sur les traces d'un Dieu doux & humble de cœur.

¶ La regle la plus sûre pour connaître ses vices, est d'examiner ce que sont les autres hommes : le moyen le plus propre pour corriger ses vices, est de réformer en soi les défauts qu'on reprend dans les autres.

¶ Rien ne nous porte plus efficacement à faire grace aux vices d'autrui, que la certitude où nous devons être qu'on apperçoit également les nôtres : il serait bien juste d'excuser dans les autres, ce que nous exigeons qu'ils nous pardonnent. Cette maxime

par elle-même si concluante, est néanmoins celle qu'on néglige le plus de s'inculquer, dans la persuasion où l'on est qu'on ne ressemble point au reste des hommes. En effet on a souvent raison de le croire : ne sont-ce pas ordinairement ces hommes jaloux, médisans, calomniateurs qui réunissent en eux tous les vices d'autrui, & qui en huit jours se rendent coupables de plus de crimes que les autres n'en commettent en cinquante ?

¶ Un faux dévot qui vient de participer aux divins Mysteres est le plus orgueilleux animal & la plus insupportable bête qui soit dans le monde : tout le mérite du genre humain mis dans une balance ne pese pas le quart de la bonne œuvre qu'il vient de faire. L'Esprit-Saint qui lui a communiqué sa paix, lui a donné le droit de s'irriter contre toute la terre ; c'est son jour de courroux & de vengeance. Malheur aux gens de bien ! ce ne sont que des hypocrites qu'il juge de la part de Dieu, & que sans miséricorde il condamne aux enfers, sans en excepter même le Prêtre qui l'a absous & communié : trop heureuse sa famille, si en ne lui disant mot elle échappe à

la terreur de ses anathêmes. Est-ce par zele ou par illusion que son ame céleste s'abandonne à ses transports ? Ce n'est ni l'un ni l'autre : Dieu le permet ainsi pour nous faire connaître qu'il y a des hommes assez méchans pour profaner le Sanctuaire le plus auguste & les Mysteres les plus saints.

¶ Si je voulais être en droit de consulter en tout mon humeur & ma fantaisie ; de soumettre tout le monde à l'autorité de mes caprices ; d'offenser mortellement mon prochain sans blesser la charité chrétienne ; de prendre les soupirs de la tendre nature pour des aspirations de l'Esprit-Saint ; de substituer à la vertu de pénitence toutes les commodités de la vie, & de murmurer saintement lorsque quelque chose me manque ; pour jouir pleinement d'une immunité si singuliere, je n'ai besoin que de m'agréger dans la confrairie des faux dévots.

¶ On dit que les faux dévots sont des petits esprits. C'est assez mal connaître l'étendue de leur génie & le trésor de leurs découvertes : quel service n'ont-ils pas rendu à la sensuelle nature lorsqu'ils ont heureusement inventé le Quiétisme, & prouvé par

l'authenticité de leurs visions que le vice était la vertu en personne ?

¶ L'honneur & le bon sens gagneraient beaucoup si on ne parlait pas tant de révélation : on ne verrait point des hommes qu'on nomme *Philosophes Sceptiques*', comparer les oracles de l'antiquité sainte aux romanesques visions des Missouris. On n'attend pas pas d'eux qu'ils nous disent comment & pourquoi Dieu suscite des hommes inspirés ; ce serait exiger l'impossible: mais on a droit de vouloir qu'ils sçachent discerner les Anges d'avec les Sylphes, les pieuses Néoménies d'avec les Bacchanales, le Temple de Salomon d'avec les Pagodes des Hyrcaniens. Nous n'avons garde de comparer leurs songes philosophesques aux fables impertinentes de la Mythologie; cent degrés d'illusion & de stupidité les séparent. Que dirait le Hotentot même, s'il lisait les nouvelles originales que ces Philosophes nous donnent de l'autre monde !

¶ Nous connaissons aujourd'hui tout le ridicule du culte Payen : l'illusion était trop grossiere, & trop visiblement marquée au coin de la superstition. Peut-on comparer les fables des

Indiens avec ces vérités ſublimes que la foi nous enſeigne, & d'ailleurs ſi conformes à l'idée même naturelle que nous avons de la Divinité ? C'eſt un Dieu créateur du ciel & de la terre, ſeul Être exiſtant & le ſeul digne d'être adoré ; Dieu de miſéricorde qui a mis l'homme ſous ſa protection, & qui pour le fortifier contre les dangers du ſalut place à ſa droite ſes Anges protecteurs. Il ne lui a pas ſuffi de l'inſtruire par la loi naturelle qu'il a imprimée dans ſon ame ; il s'eſt ſervi des voies les plus extraordinaires pour lui révéler les conſeils de ſon cœur. Il a ſuſcité dans la nature des Miniſtres de ſa parole qui à la face de l'univers ont bouleverſé les élémens ; tous ſes oracles ont été précédés & ſuivis d'une foule de miracles qui ont étonné les ſiecles : ouvrons l'Evangile qu'il a donné à la terre ; une ſeule de ſes maximes, ſi nous ſçavons lire, renferme plus de ſageſſe & de ſublimité que les préceptes de tous les Philoſophes enſemble. La Philoſophie moderne oppoſe néanmoins l'Alcoran à ce Code de notre foi ; elle prétend que Mahomet peut le diſputer aux Prophetes, comme ayant eu une puiſſance & des

révélations plus céleſtes : l'Archange Gabriel qui ſous la forme d'une colombe béquétait ſon oreille ; la Marquiſe Hoſpitaliere qu'il changea en l'étoile du matin ; la lune qu'il fendit du bout de ſon doigt ; le cheval Alborak qui comme l'éclair le porta de la Mecque à Jéruſalem ; ſon grand coq qui élevait ſa tête juſqu'au troiſieme ciel ; cet Ange à large front dont les yeux étaient ſéparés par l'eſpace de ſept cens mille lieues ; le paradis des femmes de nouvelle création qu'il promet à ſes Croyans, tandis que celles de vieille date ſeront encoffrées ſous terre à la garde des eſprits Lutins. Toutes ces viſions, je l'avoue, ſont admirables ; & doivent l'emporter ſans nul doute ſur la révélation chrétienne dans l'eſprit d'un Philoſophe Romancier qui met le merveilleux chimérique au deſſus de toute merveille, & dont l'ame ſe laiſſe beaucoup moins agréablement frapper par l'hiſtoire des grands événemens que par les rapſodies des Contes de Fées.

¶ Comment ne comprenons-nous point qu'il eſt impoſſible de tromper Dieu ; que cet Être intelligent pénetre dans le fond de nos ames ; que le

désaveu d'un crime ne prouve point qu'on n'eſt pas réellement coupable ; que rien ne peut juſtifier les erreurs du cœur & de l'eſprit que condamne la raiſon ; & que puiſque nous ſommes faits pour la vérité, nous pouvons par conſéquent & nous devons néceſſairement la connaître !

¶ Quelle plus grande illuſion d'eſprit que de chercher à ſe conſoler des ſtérilités de la vertu par des plaiſirs humains ?

¶ Je cherche un homme exempt de toute illuſion, je le trouve dans celui qui n'a ni orgueil, ni préjugé, ni caprice ; qui ſçait diſtinguer la Loi d'avec la coutume ; qui prend la vertu du ſiecle pour le vice de la nature ; qui bannit de ſon conſeil tout eſprit de ſingularité ; qui dans le doute choiſit le plus ſûr parti ; & qui craignant de s'égarer, eſt toujours prêt s'il le faut à revenir ſur ſes pas.

¶ Je n'ai jamais oui dire que les bonnes mœurs fuſſent contraires à la vertu ; mais j'ai vu l'orgueil caché ſous l'humilité même qui le détruit.

¶ L'on aime en tout un peu d'illuſion, parce que l'on aime à goûter en tout le plaiſir de l'amour

propre : on croirait perdre quelque chose de son mérite si l'on ne mettait de l'humain dans la pratique même de la vertu : de-là vient qu'on est beaucoup moins ardent à s'acquitter de ses propres devoirs, qu'à remplir ceux d'autrui : on est bien aise de faire dire de soi qu'on a de la vertu de reste pour pouvoir en donner aux autres. Ce n'est pas que l'ame chrétienne cherche en tout la vanité ; mais si elle examine bien sa conscience, elle verra qu'elle est souvent redevable d'une partie de son zele & de ses bonnes œuvres à l'occasion flatteuse de se faire remarquer.

¶ Valait-il la peine de bien faire pour perdre le mérite de ses bonnes œuvres par le plaisir d'entendre dire qu'on a bien fait ?

¶ La vertu descend du ciel où nécessairement elle doit remonter. Le sage doit se regarder comme le seul homme existant sur la terre ; c'est assez pour lui d'avoir Dieu & ses Anges pour spectateurs de ses combats. S'il est dangereux pour son humilité de sçavoir que les hommes l'admirent, ils ne l'est pas moins de sçavoir qu'il y a des hommes qui le regardent ; le

plaisir d'être loué est la plus subtile tentation du cœur humain, & toute faiblesse de vanité est incompatible avec la sagesse. Ouvrez le livre des cieux, & lisez! si tout l'univers ne disparaît à vos yeux, vous n'êtes tout au plus qu'un sage de la terre.

¶ Il serait bien à souhaiter pour l'honneur de la Religion qu'il y eût de la différence entre le méchant esprit & l'hypocrite. Cependant si chercher à tromper Dieu & les hommes est une vertu, l'hypocrite a un vice de moins que le méchant esprit.

¶ Voulez-vous augmenter en vertu? contentez-vous de regarder vos bonnes œuvres de vos propres yeux. Vos progrès seront plus rapides, si vous croyez sincérement que la plus pure de vos vertus n'est pas exempte de vice. Et ne craignez pas de faire une injustice à votre mérite : jamais peut-être vous n'aurez une plus juste idée de vos exercices religieux, que lorsque vous penserez que tout ce que vous faites, est mal fait.

¶ La vertu est la mere de la tranquillité. Il ne manque à l'homme d'ailleurs irrépréhensible qu'une seule chose pour être tranquille & même

parfait, c'eſt de ſe contenter d'être vertueux pour lui-même, & de ne pas ſe mêler de juger des vices & des vertus d'autrui. Attends, Apôtre intrus, que Dieu t'ait confié le ſalut des ames.

¶ On redoute beaucoup moins la cenſure des libertins que la langue des faux dévots : on croit que les traits de ceux-ci ſont beaucoup plus ſubtils dans le genre de la malignité. Je ne ſerais pas tout-à-fait de cet avis : je crois au contraire qu'il eſt honorable d'eſſuyer les mépris d'un hypocrite. C'eſt mériter des éloges, que d'être cenſuré par des eſprits malins dont le ſublime talent conſiſte à déteſter les gens de bien.

¶ Il n'eſt pas impoſſible d'éviter la cenſure d'un faux dévot : on eſt aſſuré de lui plaire en mettant ſes vices au rang des vertus. Mais prenez garde : ſon ame eſt une montagne fumante. Si par malheur il rêve que vous avez bleſſé ſa délicateſſe, le ciel vole à ſon ſecours, jamais vous n'échappez à ſa vengeance. D'ailleurs, expié ou impuni, votre péché devient irrémiſſible : ſa main dirigée par le doigt de Dieu l'a gravé en des caracteres ineffaçables dans le journal de ſes bonnes œuvres.

¶ Quel esprit vous obsede & vous tourmente, de quoi vous plaignez-vous? Est-ce que la vertu voûs fatigue? Votre front est si ténébreux, votre humeur si bizarre, vos manieres si rustiques; vous vous donnez un air si méprisant & si impérieux qu'on dirait que vous n'êtes homme de bien, que pour avoir droit de vous rendre insupportable. Laissez, laissez leur sagesse farouche aux disciples de Zénon! & ne faites point penser que l'Evangile dont l'esprit est si doux, transforme les hommes en tyrans des ames, le fléau & le scandale de la société?

¶ Que fait *Diodore* dans ce poste si prodigieusement élevé au dessus de sa tête, & dont les fonctions exigent tant de génie & d'érudition, & même tant de gravité? Croit-il remplir les devoirs de sa charge en s'embellissant comme une femme, & en divertissant les cercles comme un Comédien? Descendez, *Diodore*, du haut de votre rang! la place que vous occupez fut toujours la place du grand homme, & n'a cessé que jusqu'à vous d'être la récompense du vrai mérite.

¶ Quelle face prendraient tout-à-coup la Religion & l'Etat, si la vé-

réformer avant d'être homme de bien. On guérit du ſcrupule par la confiance en Dieu; on ne peut guérir de l'illuſion que par la réforme de ſes penchans.

¶ Puiſqu'on aime tant à ſe tromper, pourquoi ne pas ſe faire au moins d'agréables erreurs: c'eſt paſſer de l'illuſion à la fureur, de la fureur au déſeſpoir, que de faire de Dieu un tyran. Quoi de plus doux que de s'imaginer qu'on a été créé pour être à jamais heureux, que Dieu pardonne les péchés j'uſqu'à ſeptente fois ſept fois, que les peines de la vie ſont le préſage de notre heureuſe deſtinée? Je me figure & j'aime à penſer que Dieu m'aime trop pour me perdre; qu'il vengera un jour tout ce que je ſouffre de la part des hommes mes ennemis & mes oppreſſeurs; qu'il aura pitié de mes cheveux blancs, & qu'il calmera mes terreurs au déclin de ma vie. Quel plaiſir n'eſt pas attaché à cette douce perſuaſion! Mais quel bonheur, ſi conformément à mon idée ma perſuaſion eſt fondée ſur la vérité même!

¶ Entreprendre de guérir le ſcrupule & l'illuſion, c'eſt faire l'exorciſme de

de deux démons, l'un ſtupide, l'autre audacieux. Le premier craint de ne jamais trouver ſon repos; le ſecond ſe tranquilliſe dans le ſein d'une paix imaginaire : celui-là gémit ſous le poids de ſes propres vertus; celui-ci pouſſe des cris de victoire du milieu même de ſes crimes : l'un ne ſçait que répondre aux reproches qu'on lui fait de ſa faibleſſe; l'autre eſt toujours prêt à juſtifier ſon iniquité : le premier prête l'oreille en tremblant, il rougit, il frémit, il pleure; le ſecond oppoſe impudemment le front, il s'anime, il ſe révolte, il s'irrite : le ſcrupule eſt un vautour qu'on peut apprivoiſer par les careſſes; l'illuſion eſt une tigreſſe qu'on dompte à peine par les chaînes. Ces deux démons obſedent la moitié du monde chrétien; l'embarras eſt de trouver de bons exorciſtes.

¶ *Urciſſin* a pris le parti de la dévotion. On le voit aux Egliſes, aux Hôpitaux, dans les lieux ſolitaires; il n'a plus de ſociété qu'avec les gens de bien; & autant que ſa conduite était licencieuſe, autant ſes penchans ſont aujourd'hui rectifiés par la décence des mœurs. Mais *Urciſſin* eſt honnête & civil au-delà de ce qu'exige

la circonspection de la vertu : il a déjà vengé *Arthémise* de la rupture de ses chaînes par deux visites de cérémonie : il a même porté la générosité jusqu'à la soulager dans les frais de son luxe ; & quoiqu'il ne lui reste plus de cœur, il a cru en honnête homme pouvoir lui dire qu'il l'aime encore. Mon jugement serait faux, *Urcissin*, si je pensais qu'*Arthémise* vous retient toujours dans ses fers : encore deux visites, je pourrai dire sans témérité que l'homme dévot est un libertin.

¶ L'illusion dans un petit esprit ne va pas au-delà de la puérilité ; l'illusion dans un bel esprit s'arrête à l'entêtement ; l'illusion dans un esprit *fort* dégénere en fanatisme.

¶ L'illusion & le fanatisme ont leurs degrés de caprice respectifs : mais il y a cette différence qu'il n'est pas absolument impossible de vaincre l'illusion par la force du raisonnement, & qu'on ne peut dompter le fanatisme que par la force du bras.

¶ Est-ce un acte indifférent de prendre le vice pour la vertu dans un temps où les vérités du salut sont évidemment constatées ; où toutes les difficultés sur les mœurs & la foi sont appla-

nies ; où pour s'instruire de ses devoirs, il ne faut que des yeux pour lire ou des oreilles pour écouter ? On ne peut répondre à cette question sur l'affirmative qu'en supposant que l'ignorance volontaire est un péché innocent, & que le vice n'a pas moins de prétention au Royaume du ciel que la vertu. Dans cette supposition, les Anges seraient témoins d'un spectacle bien singulier : ils verraient entrer dans le séjour de la gloire *Norisius* avec le bien d'autrui, *Lœlie* avec ses faiblesses, & *Nicanor* avec sa concubine.

DE LA PRUDENCE.

QUOI de plus pénible que l'art de conduire les ames dans la voie de Dieu ? Tout Ministre devrait succomber sous un poids aussi accablant. Mais quoi de plus humiliant pour l'humanité que la stupidité de l'homme à qui il faut dire qu'il doit avoir une Religion, & penser sérieusement à son salut ? Croit-il, cet homme, que Dieu ne lui ait donné l'existence que pour manger & dormir, ou pour simplement exister ?

¶ Pourquoi flotter dans l'incertitude comme des enfans ? L'homme r.isonnable peut-il tout ensemble vouloir & ne pas vouloir ? Si nous voulons aller à Dieu, cherchons donc les voies qui nous y conduisent : si nous ne le voulons pas, renonçons donc à l'espérance de le posséder. Le cœur humain se refuse à la seconde conséquence par l'horreur qu'elle inspire ; elle jette dans le désespoir le plus fort & le plus tendre de ses penchans, je veux dire le desir naturel d'être éternellement heureux, Elle est cependant une suite nécessaire de l'obstination dans le péché, tous les oracles en font foi : & il n'y aurait pas moins d'erreur à croire que l'homme qui abandonne Dieu se sauve, qu'à penser que celui qui le cherche périsse.

¶ La prudence est dans l'homme comme une espece de prescience & de providence. Elle juge de ses besoins présens par ses nécessités passées, & de ses nécessités à venir par ses besoins présens ; & elle prépare avec adresse son bonheur pour le présent & pour l'avenir.

¶ La sagesse sans la prudence est tout au plus ce que le feu est sans ali-

ment, un vaisseau sans Pilote, une armée sans Général. L'humilité est la base de toutes les vertus : sans la prudence tout l'édifice des vertus s'écroule avec l'humilité.

¶ La prudence sans simplicité est perversité de cœur : la simplicité sans réflexion est faiblesse d'esprit.

¶ Il y a bien apparence que dans le systême où l'on est de douter de tout, on n'a point voulu comprendre cette maxime, *il n'est jamais permis de pécher contre le bon sens*. Je ne vois rien qui ait plus d'analogie avec le délire d'un fou qui ne sçait ni ce qu'il veut ni ce qu'il dit, que l'imprudence d'un homme qui fait une chose dont il sçait qu'il aura lieu de se repentir : est-ce être sage que de ne vouloir pas même examiner le danger dont on est menacé, & de s'obstiner à se rendre à jamais misérable ? La prudence, ô homme ! est la mere de la sûreté : le danger de perdre votre ame est inévitable, si vous ne prenez aucune mesure pour la sauver. Vous doutez, dites-vous, qu'elle puisse périr : téméraire que vous êtes ! pouvez-vous l'exposer à périr sous prétexte que vous croyez avoir raison de douter ?

¶ Les maux que nous souffrons passent; ceux que nous craignons sont infinis, & s'étendent jusqu'à l'éternité : comment donc faisons-nous servir toute notre industrie à prévenir des malheurs temporels, tandis que nous sommes tranquilles sur les éternels qui nous menacent ? Notre folie tombe en contradiction avec les soupirs secrets de notre cœur pour un bonheur sans fin : pouvons-nous espérer de jouir de ce bonheur, si nous ne faisons rien pour le mériter ? Ne disons donc plus que nous ambitionnons le souverain bien : c'est renoncer à sa suprême félicité que de ne pas se précautionner contre un danger qui peut nous rendre à jamais malheureux.

¶ A parler exactement l'homme n'a sur la terre qu'un seul objet à remplir, qui est de connaître, d'aimer & de servir Dieu : ses autres affaires n'ont aucune liaison avec la fin de son existence, & par-là même ne sont que vanité. C'est comme un ouvrier que le pere de famille envoie à sa vigne, & qui passe toute la journée à boire, à dormir, ou à s'entretenir avec les passans. Qu'as-tu fait sur la terre ? J'ai édifié, j'ai semé, j'ai planté !

Ne t'avais-je créé que pour orner les jardins & multiplier les forêts? Que sont pour ma gloire & pour ton bonheur les beautés d'une terre que je destine au feu? Serviteur infidele, rends-moi compte de ton ame!

¶ Que fais-je de ma science & de ma fortune, si la prudence ne me fait éviter les écueils du salut où vont se briser & la fortune sans modestie & la science sans humilité?

¶ Vous dites que tout finit après la vie; & moi je dis que tout commence après la mort: qui de nous deux a raison? Vous avez examiné la matiere; je l'ai sondée comme vous: vos argumens sont forts; mes réponses sont victorieuses: vous prétendez que je suis dans l'erreur, & moi je soutiens que vous ne connaissez pas la vérité: vous voulez un tiers pour résoudre nos difficultés; j'y consens; mais prenez garde! il nous faut quelque chose de plus qu'un homme pour lever le différent: les hommes n'en sçavent pas plus que vous; ils ont leurs préjugés comme vous; ils sont peut-être moins éclairés que vous; ce ne sont que des hommes, & je veux que ce soit un

Dieu qui nous donne des nouvelles de l'autre monde.

¶ Les preuves de la Religion sont portées au plus haut degré d'évidence lorsqu'on les examine avec droiture & simplicité ! Mais quand bien même elle ne serait pas si clairement démontrée, après les vérités importantes qu'elle annonce, il n'est pas d'homme sensé qui ne se fasse un devoir de vivre dans l'esprit de ses loix. Hé! mortels misérables, que devenons-nous si, comme il est écrit, le pécheur n'entre jamais dans le Royaume de Dieu, & si en effet un feu brûle dans l'enfer pour punir éternellement les coupables !

¶ On a de la peine à croire que parmi tant de créatures humaines il n'y ait qu'un petit nombre d'Élus. A considérer l'indolence des hommes pour leur salut ; les erreurs dont ils s'infatuent ; leur goût prédominant pour les voluptés de la vie ; leurs chûtes & rechûtes dans les péchés d'habitude ; les illusions, les adoucissemens humains, les faiblesses de l'esprit & du cœur qu'ils font entrer dans l'ordre de leurs vertus ; si je ne connaissais la mi-

séricorde de Dieu, je mettrais en these qu'il n'y a presque point de prédestinés.

¶ Presque tous les hommes se trompent, ne puis-je pas aussi me tromper? La conséquence est juste, si comme le reste des hommes je ne cherche pas à éclaircir mes doutes & à dissiper mes préjugés. Je ne suis point précisément coupable d'erreur parce que je ne connais pas la vérité, mais parce que je l'ignore tandis qu'il dépend de moi de la connaître. L'erreur combat les oracles d'un Dieu qui a juré de punir les coupables; Dieu se tromperait dans ses oracles, si dans l'ignorance où je vis, j'avais assez de présomption pour me croire innocent.

¶ Quel parti prendre! on ne sçait à quoi s'en tenir; chacun abonde dans son sens, & croit sans nul doute que son opinion est fondée sur la vérité: le Grec, le Turc, le Calviniste, les Philosophes, les Théologiens, tous croient avoir raison; comment faire? Ne vaut-il pas mieux se dire *soyons ce que nous sommes, il en sera comme Dieu voudra*. Vous avez aussi raison, car rien ne résiste à sa toute puissante volonté. Mais sa Loi qui ne cede en

rien à l'opinion des hommes, a aussi ses raisons, & des raisons fondées sur la suprême vérité : or elle vous déclare, cette Loi, que la volonté de Dieu est d'exterminer quiconque pense comme vous.

¶ Faut-il qu'un Ange descende du ciel pour me dire que je dois croire les choses qui ont tous les caracteres de la certitude ; rejetter celles qui sont fausses ; douter de celles qui n'ont tout au plus que la vraisemblance ; entre les douteuses choisir les moins incertaines; & qu'il n'y a ni penchant, ni coutume, ni plaisir, ni mortel qui puisse me dispenser de chercher en tout la vérité ?

¶ Pourquoi ne point prendre en matiere de Religion au moins les mêmes précautions que l'on prend pour le choix d'une femme qu'on veut épouser? Si la Religion Chrétienne n'a pas la préférence sur les autres Religions, en origine, en excellence, en beauté ; si elle n'embellit point l'esprit des plus sublimes connaissances ; si le cœur humain ne trouve pas en elle tout ce qu'il peut souhaiter de gloire, de délices, d'espérance, de tranquillité ; si elle n'est pas & plus divine dans

son culte, & plus sage dans ses maximes, & plus tendre dans son amour, & plus consolante dans ses oracles ; à la bonne heure, adorez l'Idole d'Astarthen & de Molocq ! Votre indifférence trahit ici le sentiment naturel de l'esprit & du cœur : comment n'avez-vous que de la froideur pour un objet souverainement aimable ? Votre insensibilité serait sans excuse, quand bien même la Religion aurait beaucoup moins d'attraits ; êtes-vous excusable de ne pas l'aimer parce qu'elle a trop de charmes ?

¶ Si un tremblement de terre nous menaçait de nous engloutir tout vivans, nous pousserions vers le ciel des cris de douleur & de componction : il n'est donc pas vrai de dire que nous n'avons pas le pouvoir de nous convertir. Ce pouvoir, ô homme ! est dans ta volonté qui n'appartient qu'à toi seul ; & c'est dans ta volonté qu'est caché le mystere de ton impénitence : fais ce que tu peux vouloir, l'enfer cesse d'être fait pour toi.

¶ Le crime, la mort, l'enfer, l'éternité vous épouvantent ; prenez garde d'étouffer ces sentimens de ter-

reur : le plus grand malheur que vous ayiez à craindre est de cesser de vous laisser épouvanter. Mais ne cherchez pas à calmer vos alarmes par la fuite ; quelle créature peut se dérober aux yeux du Seigneur ! On ne te dit pas, mortel endurci, de décliner la justice d'un Dieu ; ton propre crime aussi-bien que son bras t'entraînent vers son tribunal. Mais tout est perdu pour toi & ton malheur est extrême, si ta crainte amenant le repentir, ne détourne les coups de sa vengeance.

¶ La crainte de perdre son ame n'est pas le moyen infaillible de la sauver ; elle est déja perdue, si la vertu ne la tient en garde contre le danger qui la fait craindre.

¶ Suis-je vertueux lorsque la seule crainte de périr me fait éviter l'occasion du crime ? C'est comme si je disais, suis-je vertueux lorsque j'aime le crime que je n'ose cependant pas commettre par la seule crainte de périr ! Dans l'un & l'autre cas le chemin est long pour arriver au terme de la vertu.

¶ La connaissance de mon crime m'inspire la crainte ; la crainte éleve mon ame vers Dieu qui m'inspire la

confiance & l'amour ; la confiance & l'amour accompliſſent le myſtere de ma vertu.

¶ Un fou qui ſe précipite du haut d'une tour eſt un ſage en comparaiſon d'un homme qui abandonne au hazard ſon éternelle deſtinée. L'idée d'un déſeſpoir ſi affreux nous ſurmonte : le mortel endurci eſt au milieu de nous ; nous le voyons, & nous ne pouvons le croire. Notre ſort flotte entre deux éternités, l'une heureuſe, l'autre malheureuſe : quelle Puiſſance au deſſous de Dieu infirmera cette vérité ! Si nous ne la comprenons pas, elle eſt au moins aſſez importante pour mériter d'être ſérieuſement méditée. Il n'eſt pas impoſſible de concevoir que nous devions être éternellement heureux ou malheureux ; nous pouvons nous en convaincre par le deſir que nous avons de toujours vivre : le myſtere au deſſus de toute imagination, c'eſt la ſtupidité de l'homme qui réſiſte à cet oracle ſi conſolant & ſi déſeſpérant pour l'humanité, *après ta mort tu régneras ou tu ſouffriras éternellement*. Cet étrange aveuglement n'entre pas dans l'ordre naturel ; il eſt la punition ſecrette de l'habitude du cri-

me, ou de quelque noir forfait dont le ciel a résolu de tirer vengeance. Je bénis votre miséricorde, ô mon Dieu! dans mes profondes ténebres que dissipent les lumieres de ma vertu; & dans mes vives lumieres qu'obscurcissent les ténebres de mon péché, Dieu des vivans & non des morts, j'adore les arrêts de votre justice.

¶ Les plus méchans hommes donnent souvent les meilleurs conseils dans l'ordre du salut: on voit des scélérats faire les Apôtres, & prêcher la vertu aux complices même de leurs crimes. D'où vient cet esprit de conseil dans le libertinage même, si ce n'est de la force de la vérité?

¶ Puisque nous pouvons mourir tous les jours, pensons donc que toute notre vie se renferme dans le jour présent où nous vivons. Tâchons surtout de nous bien convaincre de ces deux vérités; la premiere, que le jour de notre mort est plus proche que nous ne pensons; la seconde, que notre dernier jour est spécialement compris dans ceux que nous croyons avoir encore à vivre. Ces affligeantes réflexions troubleront peut-être le plaisir & le repos de la vie: mais quel plai-

-sir peut goûter l'homme condamné à la mort ? L'idée de sa prochaine dissolution, ses perplexités d'esprit sur l'incertitude de ce moment fatal, les horreurs qui l'accompagnent, & les malheurs déplorables qui souvent viennent à sa suite, sont des objets trop effrayans pour s'occuper de l'amour des jeux & des ris. Si nous sommes sages, nous nous bornerons tout au plus au plaisir de bien vivre, & au bonheur de bien mourir.

¶ On differe d'année en année ; & l'on ne pense point que par ces délais on perd un temps qu'il faudrait consacrer à la vertu : c'est trop perdre que de perdre un seul jour dans une affaire qui demande le plus de soin & de célérité. Les restes d'un vieux âge suffisent-ils pour perfectionner l'ouvrage du salut, que les Saints après soixante ans de vertu croyaient avoir à peine ébauché ?

¶ Il n'y a rien au monde de plus cher que la vie ; nous l'aimons beaucoup plus en nous que dans les autres par la raison que nous n'aimons à vivre que pour nous-mêmes : par conséquent si nous sommes sages, il ne peut pas

y avoir de créature aſſez aimable pour mériter notre attachement aux dépens de la vie ; & que nous ne devions déteſter, ſi nous ne pouvons l'aimer ſans nous expoſer à mourir éternellement.

¶ La courte durée de nos jours condamne la vaſte étendue de nos projets : pourquoi ſe répandre en d'immenſes deſirs, puiſque nous touchons au terme de la vie qui fait évanouir nos ſoupirs, nos voluptés, nos tréſors & toutes nos penſées ?

¶ Le ſéjour de la terre eſt-il donc aſſez délicieux pour me faire oublier les promeſſes que Dieu me fait, & le châtiment dont il me menace ? Mon ſort n'eſt déja que trop à plaindre par le malheur d'avoir pris rang & de vivre parmi les hommes : quelques efforts qu'il m'en coûte pour gagner le ciel ou pour éviter l'enfer, je ne ſouffrirai jamais tant que j'endure de maux dans le cours de ma vie mortelle. Quand bien même la Religion ſerait fauſſe, perdrai-je beaucoup en ſacrifiant à la vertu des jours miſérables qui me font gémir de mon exiſtence ? Et ſi elle eſt vraie, quelle infortune peut égaler mon malheur, créature

maudite ! qui vois tomber ſur ma tête & les diſgraces de la vie préſente, & les ſupplices de l'éternité !

¶ J'ai eu un commencement, mais je n'aurai pas de fin : je ſerai éternellement ce que je ſuis aujourd'hui ; & ce n'eſt qu'au jour de ma mort que je commencerai proprement à vivre. Cette vérité eſt bien conforme au deſir que j'ai de toujours exiſter, car je ſens dans mon cœur que je ne voudrais pas mourir pour toujours. A ma mort je quitterai la terre ſans retour : mon ame, qui eſt moi-meme, paſſera à un autre monde où ſera fixée ma deſtinée éternelle. Ne conviendrait-il pas que je priſſe quelques arrangemens pendant le peu de jours qui me reſtent ; que je m'occupaſſe ſérieuſement de mon ſort à venir ; & ſur-tout que dans une affaire auſſi importante que l'immortalité, je ne portaſſe pas l'étourderie juſqu'à me rendre malheureux pour toujours ?

¶ Si j'avais deux ames, l'une heureuſe pour toujours, & l'autre à jamais malheureuſe, je priverais la premiere de cent & de mille ans de plaiſir pour ſauver s'il était poſſible la ſeconde. Je ſuſpendrais il eſt vrai ma félicité ;

mais aussi je pourrais espérer de réparer l'excès de mon malheur. Dans l'état où je suis, je n'en ai qu'une qui flotte entre le paradis & l'enfer : dois-je balancer à sacrifier quelques plaisirs misérables dont la privation ou la jouissance la rendent éternellement heureuse, ou à jamais malheureuse?

¶ Après la gloire & les plaisirs ineffables qu'on attache à la vertu, le pouvoir admirable qu'elle donne sur les passions, cette haute tranquillité du cœur & de l'esprit qu'elle procure, ces chaînes précieuses dont elle unit l'ame avec Dieu, ces torrens de volupté où l'on dit que plongent ses délicieux transports; ne doit-on pas être surpris que l'homme, naturellement curieux & jaloux de son bonheur, n'ait pas au moins fantaisie d'être vertueux? Nous ne devons pas espérer de voir jamais introduire dans le monde ce genre d'envie : un léopard dans les fers, une Comédienne sur le théatre, ou des misérables criminels sur la roue, exciteront toujours beaucoup plus la curiosité de l'homme animal.

¶ Il ne manque aux enfans du siecle que de chercher le vrai bonheur pour être plus sages que les enfans de

lumiere. L'homme auſſi prudent dans le bien que le mondain eſt induſtrieux pour le mal, ſerait un ſage parfait.

¶ Un homme occupé de toute autre affaire que celle du ſalut; poſſédant dans un degré de ſupériorité tous les talens du génie; d'un courage capable de tous les efforts & des plus hautes entrepriſes; ne faiſant rien ſans réflexion & ſans conſeil; ſe méfiant de ſon propre cœur ſur le danger de la révélation de ſon ſecret; préparant par des témoignages d'amour le cœur de ſes amis, mais toujours prémuni contre les écueils de leur perfidie; trop prudent pour abandonner au hazard le ſuccès de ſes affaires, trop ſage auſſi pour ſe promettre un heureux ſuccès malgré l'inconſtance de la fortune: que faut-il à ce prudent du ſiecle pour être le plus habile homme du monde? Ce ſont cent degrés de moins d'imprudence & de folie. Je n'en dis peut-être pas aſſez: l'homme qui néglige l'affaire de ſon ſalut eſt auſſi dépourvu de bon ſens qu'il peut l'être.

¶ Voulez-vous connaître la vanité des proſpérités mondaines & la folie des ſages du ſiecle? peſez bien le ſens de ce texte évangélique, *que ſert à*

l'homme de gagner tout l'univers s'il vient à perdre son ame? Quelle fin déplorable! le sceptre tombe des mains de l'homme qui tombe lui-même sous la terre comme un cadavre : la fortune s'évanouit ; l'homme disparaît, & son ame est à jamais perdue.

¶ Eh quoi ! toujours railler sur une matiere qui doit vous faire trembler? Si l'affaire du salut ne vous intéresse ni ne vous touche, que ne laissez-vous tranquilles les gens de bien qui s'en occupent sérieusement? Vous dites qu'ils seraient bien *attrapés* s'il n'y avoit point de paradis! J'admire la justesse de votre impie hypothese : vous mettez au moins une clause à votre platte raillerie. Mais il me semble que vous ne devriez pas vous oublier vous-même pour ne penser qu'aux autres : le salut de votre ame vous est commun sans doute avec les gens de bien. Voudriez-vous bien répondre à une question sur laquelle on vous prie de réfléchir : qui de vous deux sera plus *attrapé*, ou l'homme chrétien, s'il n'y a point de paradis, ou vous, s'il y a un enfer?

¶ *Je veux être Catholique*, disait un de nos plus grands Rois, *puisque*

c'est le parti le plus sûr : ne pouvait-il pas ajouter qu'il n'y en avait point d'autre à prendre ?

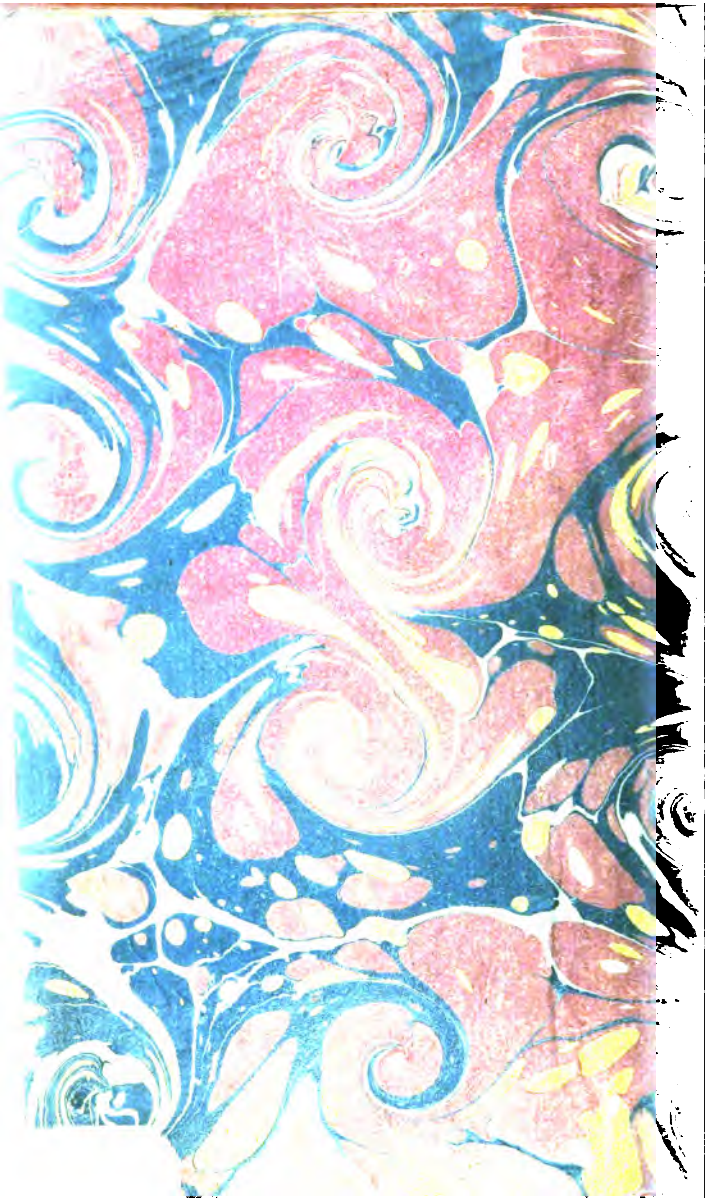
¶ Ces caracteres sont faux & manqués, s'ils déplaisent à l'homme chrétien : ces maximes sont justes & solides, si elles déplaisent à l'impie libertin.

FIN.

PRIVILEGE GENERAL.

LOUIS, par la grace de Dieu, Roi de France & de Navarre : A nos amés & féaux Conseillers les Gens tenant nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre Hôtel, Grand Conseil, Prévôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos Justiciers qu'il appartiendra, SALUT. Notre amé * * * Nous a fait exposer qu'il desireroit faire imprimer & donner au Public un Ouvrage de sa composition, qui a pour titre, *Religion de ce siecle*, s'il Nous plaisoit lui accorder nos Lettres de Privilege pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, de faire imprimer ledit Ouvrage autant de fois que bon lui semblera, & de le faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de six années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à tous Imprimeurs, Libraires & autres personnes, de quelque qualité & condition qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans au-

cun lieu de notre obéissance ; comme aussi d'imprimer ou faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire ledit Ouvrage, ni d'en faire aucun extrait, sous quelque prétexte que ce puisse être, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille liv. d'amende contre chacun des contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & intérêts, à la charge que ces Présentes seront enrégistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Imprimeurs & Libraires de Paris, dans trois mois de la date d'icelles ; que l'impression dudit Ouvrage sera faite dans notre Royaume, & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modele sous le contrescel des Présentes ; que l'Exposant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie, & notamment à celui du 10 Avril 1725 ; qu'avant de l'exposer en vente, le Manuscrit qui aura servi de copie à l'impression dudit Ouvrage, sera remis dans le même état où l'approbation y aura été donnée, ès mains de

notre très-cher & féal Chevalier Chancelier de France, le Sieur de Lamoignon, & qu'il en sera ensuite remis deux Exemplaires dans notre Bibliotheque publique, un dans celle de notre Château du Louvre, un dans celle dudit Sieur de Lamoignon, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier Vice-Chancelier & Garde des Sceaux de France, le Sieur de Maupeou; le tout à peine de nullité des Présentes, du contenu desquelles vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Exposant & ses ayans-cause pleinement & paisiblement, sans souffrir qu'il leur soit fait aucun trouble ou empêchement. Voulons qu'à la copie des Présentes, qui sera imprimée tout au long au commencement ou à la fin dudit Ouvrage, foi soit ajoutée comme à l'original. Commandons au premier notre Huissier ou Sergent sur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & nécessaires, sans demander autre permission, & nonobstant clameur de Haro, Chartre Normande & Lettres à ce contraires. Car tel est notre plaisir. Donné à Paris, le 23 de Septembre, l'an de grace 1767, & de notre regne le cinquante-troisieme. Par le Roi en son Conseil. LE BEGUE.

61626627